

Florian Reynaud

Saint-Jean-Eudes

Quand André Dubourg jeta un œil à la maison d'en face, il eut un très mauvais pressentiment. Cette maison ne lui parut pas vide, dans l'immédiateté d'un regard distrait, mais abandonnée, à l'intérieur d'un enclos de haies sèches qui montaient à un mètre et demi du sol, contre des clôtures d'une pierre effritée qui laissait transparaître la rouille, d'armatures trop anciennes et trop humides. De son nouveau balcon, au premier étage, de l'appartement, dans lequel il venait de s'installer avec toute la petite famille, le regard d'André Dubourg s'élargit aux autres maisons, qui bordaient celle d'en face, qui partaient vers le Nord, sur sa gauche, sans qu'il en vit la limite. L'impression ressentie de la première demeure se répercuta sur toutes les autres, qui étaient bel et bien, quant à elles, occupées, dans ces rues, à ce qu'il avait pu constater le matin même en conduisant jusqu'ici le camion loué pour leur déménagement.

Sur ce balcon qu'il appréciait pourtant, après les efforts effectués dans cette journée, les idées noires qui traversèrent son esprit, emplies d'oublis, d'amertumes, au bord d'abîmes encore inexplorées, auraient pu faire sonner en lui comme une alarme, en présage à ce qui allait leur arriver. Mais André Dubourg était bien trop rationnel pour se laisser déborder par une impression passagère. Il mit cet égarement, aussitôt, sur le dos d'une fatigue, d'une pression tout juste retombée, dans l'organisation de ce changement de vie que toute la famille appréhendait. Un esprit moins rationnel, par exemple celui de son épouse, Isabelle, née Thouin, y aurait vu les prémises d'événements tout à fait extraordinaires, mais elle était alors trop occupée à mettre de l'ordre sur les étagères de la cuisine.

André, sur ce balcon, faisait une courte pause après avoir monté le lit conjugal et les couchettes de Charles et de Louis, leurs deux fils, qui seraient tous deux, également, encore insouciant, les victimes de ces événements tragiques, mais qui, sans rien attendre, déballaient tous leurs jouets, sans oublier, en même temps, d'y faire le tri. Mathilde,

qui venait sur ses deux ans, dormait dans un berceau flambant neuf, acheté la veille à la sortie de Chartres, la ville qu'ils venaient de quitter. Le berceau avait été le premier meuble monté à l'arrivée dans l'appartement.

Quand André Dubourg tourna le dos à la rue, déterminé à disposer les meubles du salon et à effectuer les branchements nécessaires au fonctionnement du téléviseur, le ciel s'obscurcit sans qu'il s'en aperçut. Certes, il était naturel, à une heure déjà avancée de la soirée, après tant de déchargements, de déballages, que le soleil quitta doucement l'horizon, mais la vitesse en fut telle que son épouse et ses deux fils, avant de se dépêcher d'appuyer sur l'interrupteur le plus proche, regardèrent vers le ciel, par la première fenêtre disponible, étonnés. Mathilde se réveilla en pleurs, au grand dam d'un père qui dut alors réviser ses aspirations.

Hormis cette période finalement courte où l'égarement et la surprise s'étaient conviés, il reste à préciser que cette journée, ainsi que la précédente, ainsi que les autres journées qui s'étaient succédées jusqu'à alors, à quelques détails près, de quotidiennetés parfois désagréables, s'étaient particulièrement bien déroulées, en tout cas depuis près de onze ans. Ce déménagement représentait somme toute une étape transitoire très heureuse d'une famille unique mais banale qui n'avait absolument aucun soupçon des malheurs qui allaient la frapper.

*

Né le 4 avril 1973 à Lille, André Dubourg avait usé ses premières culottes dans les beaux quartiers de la capitale du Nord. Jusqu'à l'adolescence, tout lui avait été donné, non pas tant de biens matériels, mais de l'attention, de l'égard, de la part de ses parents, de ses grands-parents, tous à proximité, mais aussi des oncles et tantes, d'amis de la famille. Son père avait deux frères, mariés, sa mère avait un frère célibataire et trois sœurs, dont deux s'étaient éprises de notables

locaux très influents. Le dimanche, mais cela pouvait empiéter sur certaines soirées de la semaine, les repas de famille, qui débordaient à des connaissances plus ou moins proches, pouvaient compter facilement quinze à vingt convives. Les jeunes amis d'André Dubourg étaient rarement invités, leurs propres parents peu fréquentés, mais le peu qu'ils connaissaient du jeune homme leur suffisait à un respect appréciable.

L'adolescence lui fut plus difficile, et c'était bien le cas de tous ses camarades, avec toutefois des caractéristiques propres à sa transition personnelle vers l'âge adulte. Le respect de ces amis et de son entourage scolaire le gênait à présent, il se rendait bien compte qu'il ne se dessinait là aucune amitié profonde. Les filles, qu'il commençait à regarder bien sérieusement, mais de pensées souvent frivoles, elles ne le regardaient qu'avec une certaine méfiance, vis-à-vis d'une réputation qui lui valait une condescendance et l'élitisme mal placé. Cette réputation, il la défendait bien malgré lui, de par une timidité prononcée, conséquence néfaste de cette même image qu'on s'était forgé de lui, de par une tendance à refuser les invitations à des soirées festives qui ne cessaient de se multiplier. Ses parents ne voulaient pas en entendre parler, fermés à tout type de négociation. Son isolement, dans les cours de récréation, se renforçait, paraissait même inné, naturel, il en prenait conscience et ce n'était pas pour le rassurer.

Si le style de vie familial, constitué de dîners austères ou de soirées denses et retenues, avait imprégné pour longtemps son tempérament de calme, de placidité, de flegme même, dans un cadre reposé, poussif, loin de tout fréttement, de tout emportement, de toute inquiétude, la frustration causée par le relâchement de ces camarades l'amena à dévier quelque peu du droit chemin tracé par ses parents. Presque inanimé, abattu par ce qui était devenu, progressivement, une véritable exclusion sociale, il était aussi découragé par quelques mésaventures amoureuses, sur les chemins de plaisirs duels. André

Dubourg, à 16 ans, reprit pourtant vigueur, à l'entrée dans le printemps, dans la nuit du 19 au 20 mars 1990, et il fugua, sauta de sa chambre, du premier étage de la maison, et du jardin partit vers le Sud, sans destination précise. Sans préméditation aucune, certainement poussé par une autre force que la sienne, il avait besoin d'une fuite.

Il n'y eut qu'un soupçon d'affolement dans les yeux de sa mère, le lendemain, quand, après avoir appelé six fois son fils pour le déjeuner rituel qui précédait le départ pour l'école, elle ouvra la porte de sa chambre et découvrit la fenêtre ouverte et le lit vide. Son premier réflexe fut d'accuser le père d'avoir empli d'idées trop noires le cerveau encore trop malléable du jeune homme. Ce père ne fut pas beaucoup plus inquiet, après tout il connaissait bien son fils, il rentrerait bientôt, dans la journée, c'était une escapade comme une autre, disait-il. Dans son for intérieur il n'était pas mécontent qu'un grain de sel s'immisça dans leur vie, ce jour-là, comme ils n'avaient rien de prévu, aucune réception à mettre en œuvre, à organiser, et qu'une occupation comme celle-ci en valait bien une autre, après tout.

Le père d'André Dubourg, petit assureur qui gagnait toutefois de plus en plus d'argent de rentes accumulées, de placements bien sentis, avait donc le temps disponible pour se mettre à la recherche de son fils. Sa mère, qui tenait, c'était son petit plaisir, une bijouterie renommée du vieux Lille, pouvait s'en remettre à son unique employée, en laquelle elle avait une solide confiance, pour tenir la caisse et gérer ses stocks, un jour où il n'y aurait, de plus, pas foule dans la boutique. Ainsi tous deux se mirent en chemin de ramener leur progéniture à la raison, que, le savaient-ils au moins, le rejeton n'avait pourtant pas perdu. Le choix, en était-ce un, de s'en occuper eux-mêmes, venait surtout d'une volonté de ne pas donner d'écho à l'événement, de ne pas voir mise en doute leur autorité, et surtout leur éducation.

Mais ils avaient six bonnes heures de retard sur leur fils, ce n'était pas rien, et même si des traces, fragiles, dans la terre, les menaient vers le sud, ils en étaient à hésiter, logiquement, entre la Belgique, pays inconnu pour le jeune homme, qui eut donc pu y être attiré, par exotisme, auprès de Bruges par exemple, et, autre possibilité, la direction d'Arras, où le printemps pouvait être fêté, le soir même, sur la place des Héros. Il y avait aussi Valenciennes, Béthune... Ils y réfléchirent. La famille et les amis ne paraissaient pas une option, ils étaient tombés d'accord là-dessus. Il était parti seul pour être seul, ils le connaissaient suffisamment pour que cette voie leur parut évidente.

André, lui, n'avait pas réfléchi. Cap au sud. Parti vers trois heures, dans la nuit, il atteignit Arras et son beffroi douze heures et demi plus tard, en plein après-midi, après cinquante kilomètres de marche. Il n'avait pas pensé à certains détails cruciaux, avant de quitter le foyer, il devrait ainsi, se dit-il après deux kilomètres, garder ses vêtements déjà sales, sans suffisamment d'épaisseur pour rivaliser avec un climat encore rude, de gelées tardives que l'on appréciait encore vivement sur la nuit, au petit matin, il devrait également supporter des chaussures peu propices à la randonnée. Mais ces tracas, pourtant, disparurent rapidement, dans sa marche, automatiquement réglée par son rythme cardiaque, régulier. Il se concentra sur les raisons de sa fuite, dans une cadence adroite, calme, sereine, déterminée. Il était parti pour laisser le vide entrer en lui, aussi pour laisser passer de l'air, et cela fonctionnait. Le peu de rage accumulée se dissipait, toute rancune et tout ressentiment étaient tués dans l'œuf. Le monde environnant était toujours plus beau à mesure que ses yeux se concentraient sur la route. Il ne pensait à rien, un éclair parfois passait à travers lui, comme un électrochoc, dans un visage, celui de Maxime, son plus proche camarade, ou bien encore dans le visage de Bérénice, jeune fille qu'il avait convoitée, tout récemment, sans succès.

Ses parents avaient bien réfléchi, oui. Sur la route, sûr de lui, son père arborait un grand sourire, tandis que sa mère, concentrée, feuilletait un catalogue parisien de joaillerie. Quand leur fils arriva sur la place des Héros, ils étaient déjà là, dans un coin, et ils l'observèrent, attendirent, le suivirent de loin dans quelques artères du centre-ville, attendris. Elle voulait attendre encore, le laisser profiter de cette fugue, mais son père était moins patient, d'autant qu'il prenait sérieusement pitié de la fatigue qu'il lisait sur ces jambes, sur ces vêtements, sur ce visage tiré, amaigri. Et quand ils se décidèrent enfin, il ne prit pas leur présence comme un échec, mais bien comme une délivrance. Le but avait été de marcher seul, au bout de soi, et non de quitter la vie. Le but avait été atteint, dans l'essentiel. Il avait profité de la souffrance de sa marche pour approcher son néant, il avait suivi sa lumière et chassé ses idées noires, il savait maintenant tout le courage qu'il avait en lui, il savait en partie de quoi il était capable. Cette escapade devait marquer André Dubourg et son caractère pour la vie.

Il fallut bien justifier l'absence de l'école, pour ce jour-là et le lendemain mercredi. La réalité prit le pas sur la rumeur, qui disait la même chose, qu'il avait fugué. S'ils étaient ainsi peu nombreux à faire attention à lui, auparavant, cette folie redora son blason auprès de tous, et lui-même, comme par enchantement, perdit sa timidité légendaire et parvint facilement à parler, à dire, à raconter, toujours dans le calme et dans la plus belle rationalité, ses angoisses passées, ses espoirs à venir. Il n'invitait toujours personne chez lui, mais ce n'était que de son fait, à présent, d'un caractère autorisé, apprécié. André allait à présent volontiers chez les autres, jusque tard le soir, avec l'autorisation de parents qui, finalement, se trouvaient fort bien de le laisser quitter le foyer, ce qui leur permettait de recevoir leurs propres amis plus aisément, comme le jeune enfant avait été d'agréable compagnie tandis que l'adolescent n'était plus si malléable, si mignon, trouvait souvent son mot à dire, ce qui n'était pas du goût

de tous. Plus tard, cette fugue reviendrait régulièrement à son esprit lorsqu'il se sentirait pousser des ailes, à se diriger vers des inconnus sans aucune crainte, lorsqu'il se verrait pousser des murs, dans le monde professionnel, il savait bien que cela venait de là, de cette aventure d'une nuit. Ce courage, qu'il savait bien pourtant, au fond de lui, ne pouvoir être seulement de son fait, lui avait vraiment donné du cran pour le restant de ces jours.

Reste que certain mal était fait, difficilement surmontable, on ne pouvait tout de même pas crier au miracle. Avec le sexe opposé, il y avait toujours un obstacle, une frustration qu'il lui semblait toujours difficile de franchir, de mauvais souvenirs s'accumulaient, de mauvais plis, de réflexes difficiles à redresser, qui le faisaient passer parfois pour un rustre, parfois pour un homme sans cœur, sans véritable bon sens, sans apprentissage des maladresses cumulées. Il prit le parti d'attendre, tout simplement, estimant que l'envie n'était finalement qu'artificielle, plutôt que bien sincère, sans plus de pincement véritable depuis l'éloignement d'une certaine Martine Fouchard, fille d'un professeur de mathématiques réputé pour un fameux tracé des racines au carré à la craie. Il avait joué de mots doux avec elle, elle y avait répondu volontiers, mais une main câline, maudite main sans retenue, posée sur l'intérieur de sa cuisse, elle ne put le supporter, après seulement deux heures de conversation dans un petit bistro, auprès du lycée, trois jours seulement après la rentrée. Elle s'occupa de sa réputation pour l'année, André Dubourg fut bien aise de ne jamais avoir d'année scolaire à supporter le père Fouchard, qui avait un regard chaotique pour lui à chaque fois qu'ils se croisaient dans l'enceinte de l'établissement scolaire. André ne comprenait pas qu'une petite maladresse, qu'une grande précipitation certes, lui eussent valu tant de peines.

Deux événements, en somme, auraient eu un impact important sur le cours de sa vie, sur sa façon d'être. Le second événement, après la

fugue, fut par contre bien plus dramatique et bien plus triste. Ainsi le 1^{er} janvier 1992, alors qu'ils rentraient d'un réveillon mémorable, ses parents quittèrent la route qui les ramenait au foyer, vers cinq heures du matin, sans un gramme d'alcool dans le sang de son père, au volant, mais avec une fatigue précipitée, fatale, qui ne ferait heureusement aucune autre victime qu'un platane.

André Dubourg était sorti lui aussi, parti avec deux amis chez un cousin de Saint-Omer, plus précisément chez l'oncle, l'un des deux frères de son père. Il ne devait rentrer que le lendemain jeudi 2. Il fut très difficile de le joindre, mais finalement l'autre frère fut contacté, et, entre les larmes, put renseigner les gendarmes de la localisation de l'orphelin. Celui-ci fut inconsolable, insondable, il fallut attendre quatre heures avant de pouvoir entreprendre avec lui le trajet jusqu'à Lille. Les retrouvailles avec ses parents, à la fin de sa fugue, avaient été le moment le plus fort qu'il avait vécu avec eux, elles lui revinrent ainsi très souvent en mémoire, brutalement, c'était de leurs visages d'alors dont il se souvenait le plus. Les larmes ne voulaient cesser de couler, placides, et tous ses oncles et tantes, les amis, dans la maison familiale, se relayant les uns les autres, s'occupant avec lui de toutes les formalités si difficiles à tenir, dans l'urgence, dans ces circonstances, ils n'étaient jamais de trop pour l'épauler et pour supporter ce deuil immédiat, chargé de condoléances inaudibles, trop fraîches. Le choc fut terrible, il se levait la nuit sans arrêt, il se trouvait régulièrement étourdi, ne maîtrisait plus la température de son corps, ne retrouvait plus si facilement l'emplacement des portes de cette maison dans laquelle il avait été élevé, il cherchait en vain une libération impossible, une autre fugue, les yeux dans le vide.

L'enterrement eut lieu le lundi 6 janvier, dans un froid qui figeait les mouvements. L'église était pleine, les mots du curé suscitaient la douleur, l'évocation de l'accident ravivait l'incompréhension, surtout comme son récit raccourci venait après l'énumération des plus

importantes étapes de leurs vies. Le cortège qui suivit la mise en bière semblait interminable. Beaucoup vinrent ensuite dans la maison pour un ultime hommage, humide et noir.

Après ce drame, le fils ne changea pas de caractère, il ne retrouva pas sa timidité, ni son penchant asocial. Néanmoins, il décida que le décès de ses parents marquait la fin de sa vie dans le Nord. Il s'y sentait attaché, encordé, à cette ville, mais sans plus aucun lien sentimental autre que celui qu'il ressentait devant la stèle. Dans cet espace, il ne pouvait pas se libérer réellement, non pas qu'il voulut mener une vie dissolue, mais qu'il souhaita, après deux semaines de deuil, comprendre mieux, comme il le dit à Maxime un jour de neige, ce qu'était le sentiment de respirer par soi-même, une expression que son ami trouva bien étrange, mais qu'il accepta comme un besoin non discutable, au vue de la situation d'André.

Mais il fallut du temps. Ainsi, André Dubourg devrait encore vivre dans cette maison trop grande. Il travaillait à droite à gauche, rendait service, il se mit en quête de renseignements sur de possibles moyens de trouver par ailleurs un employeur, parce qu'il fallait s'en sortir, vivre par soi-même. À 21 ans seulement, plus de deux ans après le drame familial, après avoir passé les plus grandes souffrances du deuil, après avoir rencontré de nouvelles amitiés, après avoir vécu deux aventures passionnées, après avoir travaillé sans relâche en tant que vendeur dans une grande surface de la métropole, il prit enfin la route. Il avait presque oublié qu'il avait voulu quitter cette ville aussitôt après l'accident, mais le sentiment d'apparitions de spectres dans la chambre et le grenier de la demeure lui rappelèrent ce désir. La nuit, il commençait à entendre des voix, des bruits de meubles. Loin de croire en des phénomènes surnaturels, il en conclut tout simplement qu'il n'avait plus sa place ici, que les souvenirs allaient le rattraper et le rendre fou s'il continuait à se torturer. Ce n'était pour lui qu'une forme de surmenage, des hallucinations tout à fait rationnelles.

Son patron, homme très sympathique qui avait d'ailleurs bien connu ses parents, qui était souvent invité, parmi les notables, de leur vivant, lui arrangea un transfert dans un autre magasin du groupe, à Chartres, un magasin tout juste construit. Ce patron, Gérard Dumoulin, André Dubourg allait le suivre, autre raison pour laquelle son départ avait pris plus de temps qu'il ne l'avait initialement prévu. Les derniers temps, il en était impatient, sachant trois mois par avance qu'il serait muté pour la rentrée de septembre.

La maison fut vite vendue, magnifiquement située, sans gourmandise financière, André put quitter Lille paisiblement, sans beaucoup de bagages, sans grandes séparations, avec quelques finances en réserve. Il pouvait regarder l'avenir avec sérénité, il voulait surtout le vivre ailleurs, après l'avoir trop imaginé, triste, ici. Seul Maxime fut vraiment touché, ils avaient partagé des épreuves majeures, ils avaient partagé les douleurs de l'adolescence et du passage à l'âge adulte, et cet ami avait souvent pu trouver, surtout après la fugue, une épaule compatissante et un soutien précieux chez André. Toute la dernière journée, jusque tard dans la nuit, Maxime l'aida à se préparer, à régler certains détails. Un appartement attendait André sur place, le patron s'en était chargé. André prit la route le matin du jeudi 25 août 1994, pour commencer le travail le lundi suivant.

À bord d'une Corsa A, le premier modèle d'Opel, qui prenait l'eau depuis le premier hiver après son achat, il prit le chemin de l'Eure-et-Loir, pour y passer une période très heureuse. La voiture avait huit ans, venue de Saragosse jusqu'à Lille, après un séjour de six ans à Paris. Le moteur ronronnait encore, sans trop de surchauffe. André Dubourg prit Arras, reconnut quelques endroits de sa marche, puis il bifurqua vers l'Ouest : Abbeville, Rouen, Évreux, Dreux. Il eut toujours plus mal au ventre à mesure qu'il avançait, découvrant des contrées qui ne l'attiraient pas, trop vides, trop grises, trop industrielles, il perdait le caractère nordique, les pierres apparentes,

pour des façades souvent trop lisses. Mais il n'avait pas idée de la délivrance qu'il allait vivre, et l'angoisse d'un déracinement se satisfaisait bien d'un dégoût naissant pour ce nouvel environnement qu'il approchait d'une manière toujours plus réticente.

Quelle ne fut pas sa joie, d'abord, de découvrir cet appartement déjà meublé, aménagé, équipé. Quelle ne fut pas son contentement de s'étendre sur un matelas neuf, sur un sommier neuf, après six heures et demi de route. Quelle ne fut pas l'ivresse d'aborder des collègues aussi sympathiques, à même de l'aider à surmonter cette étape, à force d'invitations à dîner, de parties de tennis sur les derniers beaux après-midi de septembre, toujours en bonne compagnie. Dès son arrivée, il avait pris du grade, devenu chef de rayon, adjoint de Gérard Dumoulin six mois plus tard, en février 1995, avec alors le relais de deux accents typiques qui continuaient de s'entendre merveilleusement bien. Il fut en particulier chargé de l'étude de faisabilité d'une extension visant à accueillir une galerie marchande, en avant de ce qui allait devenir un hypermarché remarqué de l'agglomération. Ce travail et ses suites allaient avoir un impact majeur sur sa vie. Si le groupe avait des doutes sérieux quant au besoin d'un tel projet, André Dubourg s'en sortit avec tous les honneurs, et les travaux furent entrepris dès le mois de mai 1998.

Il avait alors 25 ans. Il faisait davantage d'activités physiques depuis son installation à Chartres, il devenait bel homme, musclé, solide. Lors de l'audience relative au projet d'extension, il portait la barbe, depuis deux mois, c'était un petit plaisir, mais il la coupa par la suite, comme elle le démangeait. Ses aisances financières lui permettaient de disposer d'une garde-robe de qualité, et les femmes commençaient à se retourner, parfois, quand il parcourait, à pied, les rues le menant de son appartement au bureau. Il constata même que son costume préféré, de Gianni Ferrucci, cintré laine et soie anthracite piqué de caviar brillant, acheté dans la capitale, avait un réel succès. Ces

regards nouveaux lui permirent de reprendre confiance en son corps entier, non plus seulement en ses compétences professionnelles.

*

Isabelle, quant à elle, était née le 30 juillet 1976 à Sours, une dizaine de kilomètres au sud-est de Chartres, de parents agriculteurs, Claude et Marie Thouin, propriétaires terriens dans un îlot d'environ mille deux cents habitants, au milieu de grandes surfaces de blé.

Dans le proche hameau de Brétigny, signalé par un panneau routier remis en état tous les cinq ans, un traité avait été signé le 8 mai 1360 entre les plénipotentiaires d'Édouard II, roi d'Angleterre, et de Charles V le Sage, fils de Jean le Bon, roi de France, au début de la Guerre de cent ans, pour la libération dudit Jean et dans la perspective d'une trêve de neuf ans négociée contre quelques provinces, non des moindres, remises aux mains des Anglais. On faisait ainsi, avec cet épisode royal, le tour des grands événements historiques locaux, ce qui n'avait rien à voir avec Lille, par exemple, cité la plus assiégée de France, ce que Watteau sut illustrer, cité cédée en 1369, pour ne citer que cela, à Philippe le Hardi, fils du même Jean II de France, qui était mort cinq ans plus tôt, de nouveau rendu dans la capitale anglaise.

Isabelle se plaisait dans ce grenier catholique beauceron, tout au moins jusqu'à ses 16 ans, mais déjà Chartres l'attirait, elle y allait au collège, et le lycée finit de la convaincre que Sours ne représenterait plus pour elle qu'un agréable lieu de repos dominical ou estival. Certes le château de Laval, belle enceinte rectangulaire de murs et de fossés, gardait son charme. Du XIII^e siècle, reconstruit en 1653, Isabelle y passait quelques après-midi, dans le parc boisé, véritable oasis au milieu d'un désert en développement. Le réseau social qu'elle commençait à tisser en ville eut toutefois rapidement raison de ses errements bucoliques.

La famille avait sa fierté historique, en l'ancêtre André Thouin, né et mort à Paris le 10 février 1747 et le 24 octobre 1824, botaniste et agronome de renom. Le père d'Isabelle descendait du personnage en ligne directe, mais il ne s'y intéressait pas beaucoup. D'autres parties de la famille avaient gardé ce goût de l'aïeul pour les sciences de la terre, pour les théories agronomes, mais le père d'Isabelle avait, pour sa part d'héritage, préféré la pratique, sans renier l'intérêt d'avancées qui participaient à accroître les rendements de blé dans cette Beauce ensoleillée. Il avait acheté un exemplaire, en vacances en Bretagne, à Bécherel, du *Cours de culture et de naturalisation des végétaux*, édité en 1827 en trois volumes in-octavo de 1 662 pages, avec un atlas in-quarto de 65 belles planches gravées en taille-douce, mais il s'était arrêté là. Sa femme l'avait influencé dans cet achat, à cette occasion, elle pensait qu'il se passionnerait pour son histoire, mais il n'en fut rien, l'ouvrage ne resta pendant un temps, dans le séjour, sur le rebord de la cheminée, qu'un trophée parmi d'autres, entre le mérite agricole et le prix du rendement à l'hectare, deux médailles qui commençaient aussi à dater.

Puis les volumes furent remisés dans la buanderie, sur une étagère qui n'avait jusqu'alors accueilli qu'un dictionnaire des noms propres, cadeau de mariage qui n'avait jamais été ouvert, à côté d'un dictionnaire de botanique qui avait été utile à de courtes formations, en rapides vérifications quand la ferme des parents avait été reprise de manière totalement indépendante, après leur décès. Il avait tout de même hérité d'autres aspects que le goût pour les sciences, de même que tous les hommes de la famille, d'un nez en poire, sur un long visage étroit, et d'une tendance permanente à friser, au-dessus de petits yeux curieux, parfois attendrissants, parfois trop fatigués. Ces caractéristiques-là faisaient bel et bien parties de lui, beaucoup plus que des bouquins, disait-il fièrement à qui voulait l'entendre.

Après un redoublement de seconde, Isabelle Thouin, bien heureuse de son aquilin, qu'elle tenait de sa grand-mère maternelle, obtint finalement son baccalauréat, avec une mention passable, au mois de juin 1996, juste avant ses vingt ans. Sans grands moyens, avec un grand frère qui avait déjà usé des finances parentales pour de brillantes études en ingénierie agricole, sans égard pour son ancêtre mais surtout pour la fierté de son père, Isabelle fut obligé de trouver rapidement du travail, ce qui ne fut pas sans lui plaire. Elle devint fleuriste en plein centre de Chartres et ce fut un bonheur, pendant sept à huit mois, jusqu'à ce que sa patronne fût trompée par son homme et devînt acariâtre. Les fleurs se fanaient bien plus vite qu'auparavant, les clients n'avaient plus le sourire en entrant dans la boutique, ils ne l'avaient pas davantage en sortant. Isabelle démissionna.

De fleuriste, elle devint serveuse dans un petit restaurant de cette même ville, avec quelques responsabilités, occasionnellement, en cuisine. Elle était parfois appelée pour préparer les entrées, surtout des salades garnies, elle en arriva par ailleurs à maîtriser la confection de glaces élaborées. Les horaires étaient corrects, d'autant qu'elle n'avait pas d'obligation à côté, ni mari ni enfants. Certes, elle avait moins l'occasion de voir ses amis, pour la plupart encore étudiants, étudiantes, mais elle les retrouvait après son service, une heure après minuit, le vendredi et le samedi, pour passer le temps avec eux dans les bars de nuit, dans les discothèques de la périphérie. Elle ne se lassait pas du rythme, ni de ses collègues, ni de ses patrons, un charmant couple qui était arrivé de Narbonne en 1995, sans qu'elle en sut jamais la raison. Ce qui l'ennuya, par contre, arrivée presque à deux ans de cette nouvelle activité, ce fut le contact avec les clients, cette hypocrisie forcée qui ne correspondait pas à son caractère, mêlée à la contradiction d'une timidité légère, qui n'était jamais plus si légère après sept ou huit heures de service. Les ordres des deux chefs, avec l'accent, les ordres des clients, c'en était toujours trop, elle regrettait la

douceur des fleurs, elle ne la retrouvait pas dans les frites ou dans les pois mêlé au thon. L'odeur de la nourriture, peu à peu, la dégoûtait, elle n'arrivait plus à se conduire elle-même dans une alimentation saine.

Isabelle Thouin ne parvenait pas à maintenir de relation avec le sexe opposé. Pas moins de quatre histoires de plus de trois mois en deux ans, elle retombait ainsi dans des tracas dont elle avait, avec l'accumulation, toujours plus de mal à se remettre. La fin du mois de novembre de l'année 1998 fut pour elle décisive, elle se sentait basculer vers un mal-être inquiétant, si bien qu'elle réagit à temps, certainement grâce au soutien constant de ses proches, et surtout de deux amies avec qui elle avait partagé déjà six années de camaraderie et de complicités joyeuses et tristes. S'il pouvait être difficile de trouver la solution de ces errements sentimentaux, il y avait possibilité de réduire le nombre de soucis, elle quitta donc son emploi de serveuse le samedi 5 décembre 1998. Âgée de vingt-deux ans, elle souhaitait prendre un peu de temps pour respirer. Ses quelques économies et la décision de rejoindre ces deux amies, Martine et Béatrice, dans un appartement commun, lui permirent de profiter d'un répit, avec en prime des fêtes de Noël joyeuses, un petit séjour à Sours, avec un frère qu'elle était contente de revoir, des parents inquiets pour une fille qui ne donnait plus grandes nouvelles depuis son entrée au restaurant.

Au mois de février, déjà, Isabelle avait retrouvé tout son entrain, et elle souhaitait reprendre le travail. Elle s'ennuyait maintenant de ne pas trouver d'occupations sérieuses, d'autant que Martine et Béatrice étaient souvent sur le campus universitaire, alors qu'elle-même n'avait rien à y faire, totalement réticente aux études. Elle se prenait à penser que c'était à cause de son frère, qu'il en avait trop fait, lui, que l'option n'avait même pas pu être envisagée pour elle, par ses parents, elle enviait ses amis, de chercher à se former, à connaître le monde, à

préparer l'avenir, elle restait convaincue qu'elle avait les capacités, mais il était trop tard. Toutefois, la vie commune était pour elle un vrai bonheur, elle goûtait une joie nouvelle, une organisation plaisante, salvatrice, elle en avait conscience.

À l'Agence Nationale pour l'Emploi, sitôt qu'elle eut dit qu'elle voulait seulement ne pas être fleuriste, ne pas être serveuse, on lui proposa un poste neuf, tout juste créé. Ce poste allait lui faire rencontrer André Dubourg, mais elle n'en eut pas le pressentiment, ni la moindre idée, ce qui ne l'empêcha pas d'être heureuse à la perspective annoncée rapidement ce jour-là par sa conseillère attitrée. Elle n'aurait pas à distribuer la nourriture à tour de bras, elle partait sans doute pour être en responsabilité, avec une patronne qui n'était pas pour l'assouvir, la perspective était belle à la lecture de l'annonce. Une galerie marchande allait ouvrir, à côté d'un supermarché qu'elle connaissait pour le fréquenter régulièrement. On lui suggéra de faire acte de candidature auprès de la responsable déjà nommée d'un magasin du groupe Camaïeu, qui venait, depuis deux ans, de recentrer son segment sur un concept de boutiques de vêtements et accessoires destinés aux femmes âgées de vingt à quarante ans. Isabelle fut emballée, la responsable aussi, et le contrat fut signé le lendemain de l'entretien, il devait entrer en vigueur au 1^{er} mars 1999, à l'ouverture du magasin.

Si André Dubourg avait connu deux événements majeurs dans sa vie, l'un de son fait, une fugue, dans une adolescence fragile, l'autre à sa plus grande tristesse, la mort accidentelle de ses parents, Isabelle Thouin, elle, qui allait devenir son épouse, avait évolué lentement, par petites brusqueries, de soubresauts félins qui, dans la blondeur de ses cheveux, reflétaient une certaine joie, un engagement presque constant, vif. Elle aimait l'activité, elle aimait le fourmillement et la présence, quelle qu'elle fut, même si le contact direct pouvait lui déplaire. Reprise en mains après ses mésaventures amoureuses, par

elle-même, grâce à ses fidèles amies, elle retrouva très vite cet entrain qui, se dit-elle alors, ne l'avait jamais vraiment quitté.

Cette fougue l'avait amené à vouloir séjourner toujours plus souvent en ville, à la fin de son adolescence, à prendre toujours plus de distance avec la campagne proche de son enfance. À vingt-deux ans, le château et son parc ne l'attiraient plus guère, non pas que le goût d'une atmosphère bucolique l'eut abandonnée, mais plutôt que cet endroit précis lui rappelât d'abord des moments trop paisibles, trop seuls, lui ramenât le souvenir d'une fuite aimable, vers ce qu'elle appréciait vraiment sans oser encore le prendre à bras le corps. Elle ne reviendrait plus à Sours que pour ses parents, leur proposant d'ailleurs souvent, en vain, de quitter ce village pour se rapprocher d'elle, vers le nord, ou bien de son frère, installé plus au sud, à Voves.

Un heureux événement l'attendait, qui la rattacherait encore davantage à la ville. Cela se passa un jeudi, le matin, quand le magasin était encore bien vide. La patronne d'Isabelle était en formation à Roubaix, au siège de l'entreprise, sans avoir été mise au courant que la direction de l'hypermarché avait prévu une enquête auprès des responsables des boutiques. Ayant été chargé de l'étude de faisabilité, André Dubourg était logiquement tout indiqué pour le suivi des constructions et de l'installation des nouveaux commerçants, d'autant plus qu'il avait tenu à étudier ce processus, il n'avait pas souhaité partir, pas encore.

Isabelle était avec une collègue vendeuse quand André entra, portant jean Levi's et chemise Hugo Boss blanche, suivi de deux sbires en costumes noirs C&A, de véritables armoires à glace. André avait une coupe de cheveux toute fraîche, brillante, tandis qu'Isabelle, le voyant venir, se sentait petite, les mèches brouillées, la jupe Zara noire plissée, le haut maison déjà chiffonné par le travail de rangement effectué depuis le début de journée. Elle rougit. Sa collègue, plus peureuse encore, prétextait l'étiquetage pour se réfugier dans l'arrière-boutique.

André Dubourg tenait en main un porte-bloc noir, garni. Il arbora un sourire éclatant quand les yeux verts d'Isabelle vinrent se fixer sur lui. Il venait pour glaner quelques informations sur le magasin, à savoir si l'installation s'était bien passée, si l'ouverture avait été satisfaisante, si l'emplacement convenait. Quand elle bredouilla que sa responsable n'était pas présente, il hoqueta, « ah ! ». Elle revenait le lundi seulement, « ah ! ». Isabelle rougissait, envoûtée par les effluves d'un Jean-Paul Gaultier, elle se sentit femme objet, si peu sûre de sa propre odeur, ressentant le début de démangeaisons peu rassurantes aux avant-bras, aux épaules, aux chevilles. Elle voulait que la rencontre s'en tint là. Mais de l'autre côté, André, toujours calme, avec le soutien de ses deux acolytes, alors qu'Isabelle avait définitivement perdu les renforts de l'arrière, souhaitait tout de même relever le ressenti d'un employé, et cela l'importait même davantage, dans le cas présent, que d'attendre à s'entretenir avec la patronne.

Isabelle n'était pas à l'aise. Pourtant l'homme qui se trouvait devant elle était sous le charme de ses yeux, et Nina Ricci lui caressait les narines, au loin, derrière une douce atmosphère olfactive de travail et de volonté. Il voyait aussi qu'elle était gênée, et sa position, sans qu'il voulut en tirer un quelconque avantage, lui plaisait à cet instant, comme le soupçon de grossièreté virile qui pouvait le caractériser ne le quittait jamais réellement. Il prit donc le pas de lancer quelques questions, de celles qui pouvaient se passer de la présence d'un chef. En fait André ne doutait pas, depuis qu'il l'avait vue, des capacités d'Isabelle à tirer parti d'un jugement réfléchi. Ce serait même pour lui, et il accepterait plus tard l'idée, émanant d'elle, que c'était somme toute assez pervers, l'occasion de tester ce qui n'était encore qu'une très jolie blonde à ses yeux, dont le regard lui convenait, avec le sourire et l'attitude plus courageuse que celle de la collègue qu'il avait bien vu fuir. Les deux sbires en costume, tels deux témoins du début d'une idylle, s'en allèrent découvrir l'ensemble des rayons, comme en observation sécuritaire. Enfin la partie de charme pouvait commencer,

mais en rien elle ne l'était en pleine conscience pour les deux êtres, même pour André, comme dans ces circonstances tous deux perdirent le contrôle de leur gestuelle, de leur verbe.

D'abord, le questionnement fut machinal, systémique, et les arrières-pensées disparaissaient de son esprit à lui, tandis qu'elle n'était plus travaillée par cette gêne jusque-là persistante. Alors oui, les clients étaient nombreux, la veille, souvent l'après-midi, en soirée, les femmes des environs venaient découvrir ce prêt-à-porter, à la sortie du travail. Ils étaient meilleurs que la concurrence, de l'autre côté de ce grand couloir marchand, elle en était déjà persuadée, même si les prix étaient un peu plus élevés, certes oui. Quand André lui dit qu'il avait été l'un des acteurs de la construction de cette galerie, il ne put s'en empêcher, Isabelle lui fit part d'une petite admiration retenue, surtout reconnaissante à l'égard des emplois ainsi créés, le sien y compris. Mais elle en profita pour se plaindre de la fraîcheur que l'on rencontrait souvent, surtout au petit matin quand il fallait supporter les grands courants d'air qui flottaient dans l'ensemble de la structure. Elle l'aurait dit, de toute façon, qu'il fut à l'origine ou non de cet espace, c'était tout naturel, pour elle, cette franchise, mais la circonstance, qu'elle prenait pour une coïncidence, l'amusait déjà.

Elle commençait à prendre le dessus, d'autant que son pendant perdait vraiment ses moyens. La rougeur passa d'un camp à l'autre, et pour évacuer tout cela il se mit à regarder partout, à la ronde, à se déplacer un peu. Il ne supportait pas vraiment d'entendre la demoiselle annoncer qu'elle avait froid le matin, il s'en sentait tellement responsable, même si la conception en elle-même, du bâti, n'était pas de son fait, loin de là. Elle se rendit compte de l'influence qu'avaient eu ses remarques sur l'humeur d'André. Elle eut alors un geste qui marquerait une nouvelle phase importante de leur relation encore embryonnaire. Elle lui offrit un verre d'eau, une attention futile, mais dans ce moment-là si décisive, qui allait leur permettre de dilater le

temps, de poser les jalons d'un entre-deux beaucoup moins formalisé. D'ailleurs, les deux sbires furent remerciés, à l'occasion, d'abord de loin, et, curieux, surpris aussi, André put leur glisser à l'oreille qu'ils avaient l'occasion d'aller prendre un café à côté, ils recueilleraient des impressions, d'ailleurs, pour ne pas perdre contenance il fallait que cela prit également la couleur d'une mission, fussent-ils ou non trop dupes pour s'y méprendre.

Isabelle et André se rapprochèrent de la caisse enregistreuse, il n'y avait toujours pas un chat, il faudrait attendre encore une heure avant que les clientes affluent, avant que l'on passe du désert à la cohue. Ils prirent chacun une chaise après qu'elle fut revenue de l'arrière-boutique avec un gobelet blanc rempli de Volvic. Ils passèrent l'heure à attendre, et il se mit à raconter quelque peu son passé, sans trop parler du Nord, en omettant ses parents, en insistant sur ses courtes études, sur ses débuts chartrains, et elle en fit de même, depuis son enfance rurale à ses classes urbaines, les premières clientes furent d'ailleurs difficiles à servir, tellement ils désiraient tous deux continuer de discuter ensemble. Il fallut bien se quitter, ils savaient l'un comme l'autre qu'ils allaient se revoir, qu'ils devaient se revoir.

*

Près de onze années avaient passé, André Dubourg était au chevet de son troisième enfant Mathilde. Isabelle continuait de ranger leur nouvelle cuisine. Elle avait pris son nouveau nom de famille le 8 avril de l'an 2000, alors qu'elle en était à cinq mois de grossesse du premier de leurs trois enfants, Charles. Les petits étaient tous nés à Chartres et leur mère espérait, c'était son angoisse, ce soir, qu'ils se fissent à cette nouvelle ville, sans beaucoup de craintes au sujet de Mathilde, trop jeune pour ressentir un quelconque sentiment de nostalgie, mais en souhaitant vivement que Charles et Louis s'entendissent encore suffisamment pour s'aider l'un l'autre à surmonter cette épreuve difficile à leurs âges respectifs. Ils avaient tous deux quitté des

camarades auxquels ils tenaient, auxquels ils s'étaient attachés. Charles était resté fier, au début, mais il s'était rendu compte, ensuite, qu'il ne reverrait plus ses chers amis, qu'il ne les reverrait sans doute jamais, il s'en doutait malgré les avis contraires énoncés par ses parents. Comme ils étaient ce soir occupés à jouer en triant leurs jouets et jeux dans une des chambres, Isabelle était en partie rassurée. Leur entente cordiale, qui ne durerait peut-être pas, restait très positive pour le moment, elle espérait qu'elle tînt jusqu'à la rentrée scolaire.

Arrivés le samedi 21 août, la reprise de septembre, pour tous les membres de la famille, serait brutale, même si Mathilde pouvait toujours constituer une exception, de petite taille. André Dubourg était parvenu, depuis quelques mois déjà, à obtenir sa mutation. Devenu directeur adjoint des activités régionales de l'enseigne, il s'était suffisamment démené pour avoir l'aisance d'un poste de même acabit dans cette ville, capitale régionale, trois fois plus grande que Chartres. Il avait même obtenu qu'on lui trouvât un logement temporaire, ce logement même où ils prenaient leurs marques, avant qu'ils pussent envisager l'achat d'une nouvelle maison. Celle qu'ils avaient déjà achetée à Lucé, à l'ouest de Chartres, en 2003, après l'arrivée au monde de Louis, avait été mise à louer, une agence immobilière était chargée de gérer le bien.

Isabelle, devenue pour sa part directrice du magasin de Camaïeu dans lequel elle était entrée en mars 1999, avait également trouvé un nouveau poste, une opportunité même, celle de devenir, comme son mari, directrice régionale de l'enseigne, avec des responsabilités moindres, certes, à son niveau, avec des missions différentes de celles de son mari. Elle serait chargée, dès le début du mois de septembre, de gérer le suivi des embauches au niveau régional, d'organiser les formations professionnelles du personnel, de rendre compte des résultats des différents points de vente, de suivre les équipes,

essentiellement. Elle en était ravie, mais le fait de voir le début arriver à grand pas la terrorisait, le verbe n'est pas trop fort, elle dormait peu la nuit, très peu, avec des conditions matérielles qui n'arrangeaient rien, entre les cartons vides ou remplis et leurs enfants qu'elle trouvait parfois totalement perdus dans l'ancien ou dans le nouvel environnement. Luxe de l'emploi de monsieur, les formalités relatives à la scolarisation des deux garçons avaient été totalement administrées par le personnel de son employeur, certains poids non négligeables avaient donc été déchargés de leurs épaules.

À savoir pourquoi la famille avait quitté Chartres, et surtout pourquoi elle l'avait quittée pour le Grand Ouest plutôt que pour le Nord, la réponse n'est pas aisée. Certes, Isabelle Dubourg avait de la famille dans la région, mais des oncles et tantes qu'elle n'avait vus que deux fois, en tout et pour tout, lors de son mariage et dix ans plus tôt lors de l'enterrement de son grand-père maternel. Ils habitaient d'ailleurs loin de cette ville, à cinquante kilomètres environ, de petites voies encombrées qui les séparaient de l'urbain. Mais quand elle était plus jeune, entre seize et dix-neuf ans, elle venait en vacances avec Amélie, une amie de Chartres, et les parents de cette dernière, sur la côte, à dix kilomètres au nord de leur nouvel appartement, c'était déjà plus proche, pour trouver le goût de l'endroit. Il fallut plutôt voir là, dans ces vacances adolescentes, le choix futur, le désir endormi, mais son mari avait son mot à dire, et il le dit avant qu'elle ne fît une quelconque proposition, et c'est bien dans ce sens que la réponse à la question initiale n'est pas aisée. Dans ses nouvelles fonctions, André se trouvait régulièrement en contact direct avec des individus originaires de cette ville, collaborateurs, collègues. Par trois ou quatre fois des séminaires avaient été organisés là, il était tout simplement tombé sous le charme. Rien ne lui rappelait le Nord, cela n'avait rien à voir, fondamentalement, mais il était conquis par ces terres, par un littoral si proche, par une histoire que l'on pouvait toucher du regard et des doigts. Quand peu à peu il fit part de son goût nouveau à son

épouse, celle-ci fut ravie, elle aimait aussi l'endroit, pour les raisons susdites. Lui, qui avait surtout voulu, à l'origine, quitter les briques rouges de son enfance, il ne s'était toujours pas familiarisé avec le pays chartrain, avec son environnement urbain, bien moins actif que ce qu'il avait connu à Lille, et avec son cadre rural, trop présent, prégnant, étouffant même à certains égards. Elle, par contre, avait plus de difficulté à admettre devoir se séparer de la ville qui l'avait formée à la vie, qui l'avait élevée, dans son indépendance. Mais deux week-end en amoureux en bord de mer finirent de la convaincre.

Pour le quartier, ils n'avaient guère eu beaucoup de choix. Malgré le nombre important d'appartements vacants de cette taille, environ quatre-vingt-dix mètres au carré, la société d'André n'avait retenu que trois offres. L'option avait été mise sur le quartier le plus calme, à proximité immédiate d'une école maternelle et d'une école primaire, Charles devrait prendre le bus pour rejoindre son collègue, à dix minutes à peine. Il y avait des inconvénients, aucune boulangerie ou maison de la presse à moins de dix minutes à pieds, mais cela restait toutefois le meilleur choix. Et puis ce n'était que temporaire, ce qu'Isabelle ne cessait de se répéter avant l'emménagement, et encore ce soir même, plutôt heureuse de s'installer entre des murs propres, sur des sols retapés, dans une cuisine aménagée, avec des rangements abondants. D'autant que le quartier était réellement calme, ils s'en apercevaient déjà, habitués auparavant aux pétarades et klaxons permanents depuis leur petite ruelle de Lucé, ici accueillis dans le silence et le respect des regards, d'œillades curieuses, ils ne s'en formalisaient pas, et de salutations distinguées, même si une seule et simple petite aide, à porter certains cartons, eut été, en bonus, particulièrement appréciée.

Le quartier Saint-Jean-Eudes était une agglomération d'habitations individuelles, pour l'essentiel, mais constituées par lots de deux, à l'anglaise, avec deux voies principales, du Nord au Sud, sur près de

cinq cents mètres, d'un axe important rejoignant d'un côté le centre de la ville et de l'autre le boulevard périphérique, vers la rivière qui allait à la mer, et de l'Est à l'Ouest, sur près de six cents mètres, depuis un hôpital régional en désuétude vers un centre commercial qui leur serait bien utile. De ces deux voies partaient quantité de petites rues, tantôt débouchant sur des impasses malveillantes, tantôt rejoignant, par des méandres aveugles, les quatre côtés du rectangle que tout le lot formait ainsi. L'église, avec les deux écoles, était dans cet ensemble le dernier lieu public. Du reste ressortait la vie recluse, dans des maisons usées d'une cinquantaine d'années. Vers le sud de l'hôpital, quelque peu à l'écart, c'était des demeures plus anciennes, parfois de cent cinquante ans d'âge, le plus souvent datant du début du vingtième siècle. Enfin, trois groupements de trois ensembles d'immeubles se distinguaient, depuis le milieu des années 1970, au nord-ouest, au sud-ouest et au sud-est du quartier. L'immeuble dans lequel avaient emménagé les Dubourg faisait partie de l'un des trois, au sud-ouest du rectangle, dans une rue parallèle à l'axe qui courait du nord au sud, à proximité de l'axe perpendiculaire, à deux cent mètres de l'hôpital, au-dessus d'un autre quartier pour lui-même bien mal réputé, pourtant surtout plus bruyant que mal famé.

L'appartement se situait côté rue, au premier étage, avec un balcon qui venait à la suite du séjour, de vingt-cinq mètres au carré, avec une chambre de quinze, qui serait pour les parents, sur la même rue, à gauche en regardant depuis dehors, puis en s'éloignant de la rue, une cuisine de quinze, et après, qui donnaient sur un passage menant aux places de stationnement, l'une à la suite de l'autre, deux chambres de douze, dont une pour les deux garçons, une autre pour Mathilde, qui dormirait à côté du bureau de son père et des jouets débordants de ses frères. L'entrée du logement se situait au niveau de la cuisine, avec des toilettes et une buanderie accessibles depuis ce qui formait un petit hall. Face aux deux chambres, dans le même couloir, vers le fond, la

salle de bains constituait la dernière pièce à citer de cette surface encore tout à fait correcte pour l'ensemble de la famille.

Restait une locataire de marque, qui n'a pas encore été présentée. Ce soir d'emménagement, elle était d'abord partie sous le canapé puis, celui-ci trop souvent déplacé, elle s'était réfugiée dans la buanderie puis, des cartons y venant s'empiler avec fracas, elle avait choisi de s'abriter derrière le réfrigérateur. Enfin le calme venu, et l'appareil poussé contre le mur, elle s'était installée sous le berceau de Mathilde. André Dubourg ne pensait jamais à Pito, si bien qu'il ne la remarqua pas quand il alla bercer sa fille et qu'il laissa la chatte dans cette pièce hybride, à la fois chambre et bureau.

Pito avait été recueillie un peu plus de deux ans auparavant, avant la naissance de Mathilde, à la demande insistante de Louis, alors âgé de sept ans. La petite chatte de trois ou quatre mois tournait autour de leur maison, semblait abandonnée. Louis allait la voir tous les soirs, au mois de juin, après l'école, il l'attendait dans leur jardin, et elle venait, c'en devint un rendez-vous immanquable au bout de deux jours seulement, et les parents ne furent pas très difficiles à convaincre, même si Isabelle avait quelque crainte au sujet de la fille qu'elle attendait, crainte que son époux balaya d'une main bienveillante.

Pito était le nom officiel de l'animal, c'était un amusement du père, et Louis avait donné son accord, mais Charles et Isabelle préféraient Touille, et cela donnait parfois Pitouille, soit trois identités, ce qui ne semblait pas bouleverser la vie de cette boule de poils toute noire, très nerveuse en temps normal, très peureuse aussi. Pito était affective, mais elle pouvait attaquer d'un instant à l'autre, jouant sans contrôler ses griffes, encore, à bientôt trois ans. Cette tendance à la dangerosité, les mains de chaque membre de la famille en gardaient toujours trace, parfois jusqu'à l'épaule, parfois sur une cheville, si bien que s'était ravivée la crainte au sujet de Mathilde, mais Pito ne l'attaquait pas, elle, jamais, et dans les accolades gonflées de ronronnements qu'elle

pouvait lui adresser, elle semblait bien contrôler alors la sortie de ses armes.

Pour ce soir-là, on avait disposé litière et gamelle dans l'entrée, mais ce sujet ne plaisait pas au père, qui, s'il avait pris plaisir à accepter et à trouver son nom à Pito, ne la ressentait pas comme son animal de compagnie, non pas qu'il détesta les chats, il en avait même aimé deux dans son enfance. C'était cette nervosité, qu'il avait découvert tardivement et qui, s'il n'y voyait pas de danger, était sans doute le seul élément d'inquiétude pour lui, qui lui rappelait tous les aspects négatifs de l'animal. Ce malaise était renforcé par une couleur noire qui, si elle lui convenait pourtant plus qu'à son épouse, lui rappelait, c'était bien difficile à éviter, toutes les croyances populaires et misogynes liées aux mauvais présages, aux malheurs. Isabelle avait déjà vu répandu des cendres de chat noir, dans les champs de Beauce, à fin d'éloigner les parasites. Certes, jamais elle n'avait vu de sorcières en chevaucher pour fêter le Sabbat, mais elle n'avait pas confiance, et ce sentiment se répercutait sur André, tandis que les deux garçons, même Mathilde, c'était évident, adoraient cet être qu'ils considéraient maintenant faire partie de la famille.

Ce qui, en tout cas, fut commun aux six habitants de l'appartement 15 du numéro 24 de la rue tordue, dès 21h30, ce samedi 21 août 2010, ce fut la fatigue. Les garçons s'endormaient sur les jouets, Mathilde était déjà partie, Isabelle rangeait les derniers verres sans plus voir au travers, sans plus distinguer le véritable niveau de chaque étagère, avec un époux également flou qui ne savait plus comment brancher le matériel audiovisuel. Isabelle vint l'aider, pour en finir avec les câbles les plus viles, et ils allèrent coucher leurs deux fils. À 21h55, tous dormaient à poings fermés.

*

Le lendemain dimanche, André Dubourg fit l'effort de rejoindre la première boulangerie, sous un soleil radieux, afin d'offrir de douces viennoiseries à sa femme, à ses enfants, qui allaient tous s'engager dans une grande journée de rangements. La semaine entière qui venait, d'ailleurs, devrait pour l'essentiel être consacrée à ce rangement. André savait que ce serait le sujet d'énervements fréquents, de fatigues rapides, il valait mieux commencer par une belle douceur, par une bonne habitude dominicale qu'il voulait prendre et tenir sans erreur. La location était prévue pour un terme court, certes, mais il comptait tout de même cinq ou six mois de délai, au moins, avant d'entrer dans une nouvelle maison, sans encore qu'il se fut renseigné sur les offres. Ainsi souhaitait-il, et tous étaient d'accord, qu'on s'installa correctement dans ces murs, avant de tout reprendre ensuite. L'appropriation de la ville passait par l'appropriation de cet appartement. Ces débuts lui tenaient d'autant plus à cœur qu'il se sentait le premier responsable de la révolution que cela représentait pour eux cinq, il se devait de rendre ce nouveau séjour agréable pour tous.

C'était, dans les différentes pièces, un fourmillement permanent. Mathilde se baladait partout, venait observer ses frères qui alternaient entre la personnalisation de leur chambre commune, aidés par leur mère dans la répartition des étagères ou des tiroirs, et l'exposition continue de leurs aventures galactiques, à force de figurines éparpillées, les unes plus différentes que les autres, sans aucune cohérence. Le premier jour, il n'était pas question qu'ils fussent sortis, mais ils le demandaient régulièrement, sans comprendre et sans accepter le refus qui leur était systématiquement opposé. Mathilde suivait sa mère dans la buanderie, dans la cuisine, dans le séjour, dans la chambre parentale, elle cherchait à discuter, elle imitait les gestes, l'affairement, elle mimait l'énervement. Quand son père était dans le bureau, elle était moins curieuse comme il s'agissait aussi de sa chambre, synonyme de dodos qu'elle exérait quand elle avait les

yeux ouverts. Mais elle le suivait dans la cuisine, faire sa part de tri, dans le séjour, finir de configurer les connexions numériques, encore et encore, d'un décor filaire qu'Isabelle tentait d'absorber, d'annihiler, dans des envolées tantriques. La joie d'une telle location, organisée par l'employeur, était dans l'esprit fabuleux d'une anticipation, tout avait été réglé, les abonnements nécessaires, électricité, eau, téléphone, télévision, Internet, il n'y avait plus qu'à finir, ce matin-là, de brancher des câbles, trop nombreux, et de vérifier, pour profiter.

Le lendemain lundi, dans la matinée, ils allèrent en famille effectuer leurs premiers achats dans la grande surface la plus proche, étrangère au groupe dans lequel André travaillait ; il appréciait tout de même la démarche, il aimait comparer, cela faisait partie du boulot. Avec Mathilde, au bout d'une heure, cela faisait long, elle commençait à sérieusement s'éprendre de Pito, elle n'arrêtait pas, cela durait depuis deux semaines environ, déjà dans la précédente habitation, de s'inquiéter pour l'animal, seul dans un appartement si grand. Le caractère de la petite avait une influence des moins agréables sur le comportement des deux grands, et il fallut accélérer le mouvement. André ramena le camion qu'il avait loué pour le transport, en neuf mètres au cube, d'une partie des meubles, des plus fragiles, de ceux pour lesquels il lui avait été difficile de faire confiance à autrui, malgré le malaise de son épouse face à ce sentiment qu'elle trouvait bien égoïste. Des déménageurs professionnels s'étaient occupés du principal, là encore avec l'appui de l'employeur. André débarrassa quelques bricoles de la voiture. Ils continuèrent de ranger, et ranger. De plus en plus les garçons insistaient pour sortir, et Mathilde encourageait maintenant sa mère à continuer de refuser, ce qu'elle faisait d'ailleurs sans prendre en considération les avis motivés de sa fille.

Le mardi encore les garçons devaient rester enfermés, leur mère voulait d'abord prendre le temps de faire le tour du quartier avec eux.

Elle leur promet que cela viendrait dans la journée, dans l'après-midi même. Ce serait aussi l'occasion malheureuse d'un premier drame pour la famille. En attendant, Isabelle Dubourg faisait le tri des papiers, de ses liasses professionnelles, de ce qu'il fallait prévoir comme formalités administratives, en urgence, pour cette semaine. André, lui, qui s'était promis de faire honneur aux ascendants de son épouse d'une manière plus respectueuse que ne l'avait fait sa propre descendance, avait choisi d'étudier la vie et l'œuvre d'André Thouin. En vain il avait essayé d'emprunter les volumes achetés par son beau-père, qui continuaient de prendre poussière dans la buanderie de Sours. Mais maintenant que sa connexion était établie, il pouvait s'en donner à cœur joie et commencer l'étude du personnage, de ses écrits. Il savait que c'était un botaniste du Jardin du Roi, où il avait vécu avec ses six frères et sœurs, dont il était l'aîné. L'homme avait perdu son père, qui occupait les mêmes futures fonctions dont il aurait la charge en tant qu'adulte, il l'avait perdu alors qu'il était âgé de seulement dix-sept ans. André n'avait que ces petits éléments, appris de la bouche d'un beau-père qui en savait bien peu.

Réveiller les morts, il aimait cette idée, et c'est ce qu'il voulait faire avec l'ancêtre. Grâce à une vieille biographie générale, consultée sur Internet, déjà, mais le plus souvent à la bibliothèque municipale de Lucé, il avait participé à la rédaction de l'article consacré au personnage sur l'encyclopédie collaborative en ligne Wikipédia. Même s'il savait que cette œuvre n'avait pas grande valeur, au vue de la confiance si précaire que l'on pouvait accorder au site, à ses pages, à ses articles, il était simplement content d'y avoir contribué, et le principe lui avait au moins permis de trouver un premier support pour rapporter ses premières découvertes personnelles. À présent, il ne touchait plus à l'article en ligne, il préférait s'en remettre à un simple traitement de texte pour accumuler les connaissances sur le personnage, glanées ici et là, à force de pérégrinations numériques plutôt que bibliothécaires.

La première raison pour laquelle il avait décidé cette étude, tel un loisir, c'était que l'homme avait participé à l'écriture de la prestigieuse *Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert. Même si ce n'était pas son ascendant à lui, il avait après tout épousé l'une de ses descendantes, et cela suffisait à une certaine fierté. Isabelle, d'ailleurs, n'était pas mécontente de cet entrain, elle le soutenait. Ainsi, à côté d'un travail de gestion particulièrement lourd, il avait trouvé une occupation totalement différente, et il s'en portait bien. L'arrivée dans cette nouvelle ville marquait une nouvelle étape pour cette recherche, il s'intéresserait moins à l'auteur, dorénavant, qu'à son œuvre, et il profitait de ce temps de latence professionnelle, à ne pas confondre avec des vacances, pour prendre le temps d'avancer sur le sujet. À pied d'œuvre, il put d'abord constater, ce mardi, en consultant la bibliothèque numérique Gallica, de la Bibliothèque nationale de France, qu'il aurait de quoi faire. En proposant Thouin pour requête, le nombre de mille et cent un résultats apparaissait. On y trouvait une *Monographie des greffes*, de 1851, mais aussi des lettres du célèbre comte de Buffon, auteur de la non moins célèbre *Histoire naturelle*, de 1749. Ces lettres étaient adressées au sieur Thouin, dans les années 1780, Buffon déjà vieil homme, pour sa relève. Puis on trouvait, en outre, des séries d'articles, des hommages. Il y avait peu d'éléments encore en ligne, l'homme n'était pas si connu, mais déjà André Dubourg avait de quoi lire, méthodiquement, passionnément, et surtout ces lettres qui, finalement, allaient encore le plonger dans l'étude de l'homme, sans que le sujet des greffes, par exemple, ne le passionnât encore assez.

Il dévora ainsi la première lettre, du 15 septembre 1780, dans laquelle Buffon, de Montbard, en Bourgogne, l'entretenait de travaux que Thouin avait à continuer à Paris, dans son Jardin du Roi, et de nécessaires achats de fer pour constituer des grilles pour les jardins et les cours environnantes. Il demandait à Thouin d'avancer tous les frais pour lui. Le 24 décembre 1780, on apprenait par le comte que les

travaux, à Paris, avançaient bien. Il avait reçu une lettre de Thouin qui lui en faisait compte rendu, qui lui faisait aussi part de soucis financiers conséquents de ses avances en la matière. Des arbrisseaux rares avaient été volés, le comte souhaitait porter plainte, d'autres arbrisseaux allaient bientôt être plantés, et l'on était en passe d'agrandir le Jardin.

Notre lecteur, au déchiffrement aisé des missives, prenait un grand plaisir à entrer dans cet ancien temps, à savourer les épisodes les plus précis du passé. Pour autant, il dut remettre la suite à plus tard, peut-être en soirée. Là, Isabelle, ses deux garçons et Mathilde vinrent le trouver, ils s'étaient postés à l'entrée du bureau : le projet arrêté était d'aller faire un tour avec lui dans leur nouveau quartier.

*

À la sortie de l'immeuble, la famille Dubourg prit sur la droite, vers le Sud, puis vers l'Ouest, en direction de l'hôpital. Dans ce sens, on retrouvait les maisons les plus anciennes du quartier Saint-Jean-Eudes, dans des architectures disparates qui contrastaient avec l'unité des maisonnettes qui occupaient tout le Nord de l'ensemble vers lequel ils avaient projeté s'engager par la suite de leur promenade. Isabelle tenait fermement sa fille par la main, les deux garçons couraient déjà devant, à distance raisonnable.

On passa d'abord près de places de stationnement sur l'une desquelles reposait la féline Peugeot 308 d'Isabelle, Hdi, gris thorium, voiture neuve livrée sur cette place même deux jours auparavant, afin qu'elle pût satisfaire ses nouvelles missions professionnelles. Après cela se dessinaient des murs plus anciens, derrière lesquels on distinguait difficilement de petits jardins fournis qui se détachaient du bitume environnant. Cependant l'indiscrétion mesurée de tous les membres de la famille sur le premier espace privé de verdure fut mise à mal par une apparition tout à fait inattendue. Pito, qui s'était glissée sur le

balcon, dont la porte-fenêtre était restée ouverte, avait sauté gracieusement sur l'allée du bâtiment et avait suivi ses maîtres, cachée derrière les buissons, jusqu'à les rejoindre au niveau de cette maison.

Mathilde se dégagea de sa mère et se précipita sur la bête, attendrissante. Louis n'en croyait pas ses yeux, qu'elle ait suivi, il en restait bouche bée. Charles y vit un embêtement, le signala aussitôt, il pouvait se charger de ramener Touille à l'appartement et de les rejoindre aussitôt. André Dubourg ne fut pas séduit par l'idée, Isabelle trouvait cocasse que l'animal les eût ainsi retrouvés, elle ne voyait pas d'inconvénient à ce qu'il continuât la route avec eux, et tout le monde se rangea de son côté, si ce n'est Charles, alors devenu bougon. Pito, quant à elle, passait d'une jambe à l'autre, miaulait d'une joie de découvrir l'endroit avec eux. Louis ne put s'empêcher de comparer le chat au chien, on en oublia ainsi le tout premier jardin.

Les cinq personnages et leur compagnie quadrupède continuèrent leur promenade. Sur leur gauche, c'était une série de rénovations banales, sans grand charme. Sur la droite, on trouvait de petites masures vieilles, sur lesquelles ils s'attardèrent plus longuement. On devinait, pour trois d'entre elles, derrière un premier mur, un court jardin auquel faisait suite un carré habitable de vieilles pierres, d'une convivialité évidente. Ils se seraient sans souci donnés le droit d'entrée si la morale la plus respectable ne les en avait empêchés. Même Pito ne se permettait pas de passer le corps entier sous la grille fraîchement repeinte, couverte d'un treillis serré, ou sous la porte en bois dont le vernis glissait le long de rainures profondes, travaillées.

À la suite, restaient quatre grandes demeures à droite, dont une particulièrement ancienne, la plus ancienne du quartier, pourvue d'une tour carrée dans laquelle, à travers les fenêtres, on distinguait les marches qui distribuaient les trois ou quatre niveaux de la bâtisse. L'entour extérieur et le ravalement de façade faisaient penser, comme dans les trois maisons voisines d'ailleurs, à des familles aisées, à des

richesses bien utilisées et suffisamment visibles pour ne pas s'y tromper. Par contre, toujours en continuant, mais sur la gauche, les trois masures qui suivaient transpiraient la pauvreté, et les voitures garées dans les cours et devant les entrées de garage ne démentaient pas cette impression. La première d'entre ces demeures se distinguait, avec le charme de la modestie que l'on retrouvait dans les deux autres, mais ici avec un entour sauvage, touffu, avec une absence d'entretien qui donnait une cohérence étincelante aux murs gris, aux portes entaillées, au bitume entamé. La famille Dubourg avançait toujours, mais les regards étaient irrésistiblement attirés par la façade et ses feuillages. Une Peugeot 205 blanche était garée dans la cour, mais la structure semblait morte, comme le dit, dans le texte, Charles à son jeune frère : pas âme qui vive ? Pito, alors qu'elle avait tendance à laisser entrer au moins deux pattes dans chaque espace privé, prenait garde, là, à rester éloignée, elle dépêchait même la famille d'avancer, plus en avance sur le groupe que précédemment.

À la fin de la rue, on arrivait sur un axe plus important, qui longeait le plus long mur d'enceinte de l'hôpital, du Nord au Sud. La famille, sur l'avis de Louis, choisit de descendre vers la rivière. Pito suivait, dépassait, suivait, longeait. Un premier virage à angle droit, Isabelle tenait Mathilde, le trottoir était étroit, André surveillait ses deux fils, les mit en garde, des voitures passaient, dans les deux sens. On traversa, pour un trottoir plus large. Au bout de cinquante mètres, un nouveau virage, à angle droit, avec un trottoir qui, de ce côté, devenait plus étroit, il fallait traverser. Isabelle tenait Mathilde, la protégeait de son corps, des voitures arrivaient, de temps à autre, trop souvent selon elle. Ils passèrent donc en face, ils continuaient de descendre, et Pito traversa également. Louis profitait de la pente pour gagner en vitesse, mais son père le retint, de sa voix, Louis attendit, son frère restait près de sa mère, calme. Et Pito, sur le bord de la route, fut surprise et perdit son sang froid.

Deux voitures en même temps, qui se croisaient, c'en était trop, et Pito ne sut plus où aller. La panique la prit. Un dixième de seconde. André la vit poser sa première patte vers le trottoir, mais cette panique la perdit, la même patte se retourna vers la route, aussi vite, André la vit passer sous une paire de roues, de celles qui descendaient. Un bruit sourd, un miaulement rauque, la confusion des quatre roues suivantes, une bête traînante, remontant la pente à grande vitesse. Les deux voitures s'étaient arrêtées, Mathilde criait, pleurait, Charles suivait le mouvement de Pito vers le haut, Louis resta bouche bée, une nouvelle fois, les yeux sur les roues, il n'avait rien compris. Isabelle s'était abaissée au niveau de sa fille, la tenait dans ses bras, elle pleurait tout comme la petite. André avança vers les conducteurs et leurs passagers, pour leur signifier, comme ils le pensaient eux-mêmes, qu'ils n'y étaient pour rien, que la chatte s'était perdue dans ses mouvements, qu'ils pouvaient repartir même. André ne voulait pas de leur tristesse, pour rien au monde, ou de leur désarroi. Dans la voiture qui descendait, c'était deux hommes, et ils n'en avaient cure, d'un chat, alors que les deux femmes du second véhicule, sorties toutes les deux, semblaient vraiment désolées.

Pito n'était plus en vue. Charles commença à monter, André le suivit, puis il lui demanda d'arrêter. Isabelle remonta un peu, Louis traînait à la suite. Isabelle demanda à son époux d'aller voir, d'aller retrouver Touille, avec Charles, elle s'occupait de ramener Louis et Mathilde à la maison, la petite en pleurs, inconsolable, et Louis touché au plus profond, déstabilisé.

André et Charles durent vite se rendre à l'évidence, retrouver Pito ne serait pas une mince affaire. Il leur fallait d'abord entrer dans l'enceinte de l'hôpital, par une petite entrée qui servait au personnel, qui était ouverte alors, à cette heure, le soir, et qui n'était pas gardée, contrairement à l'entrée principale, au Nord. Ils avancèrent ainsi doucement, passé le portail, et ils découvrirent une petite route qui

serpentait vers les bâtiments, tandis qu'un espace de verdure s'ouvrait sur leur droite avant les premières structures. Dans cette verdure, on voyait quelques buissons et surtout une rangée de grands sapins tout le long du mur d'enceinte, seulement du côté sud. Entre les sapins et le mur, pas plus de cinquante centimètres, dans la terre et les aiguilles, André y vit là un bon refuge, il ne se trompait point. Dans l'ombre du mur et des arbres, sous un soleil couchant, il distingua deux prunelles d'or. « Pito ! ». Elle miaula, mais elle ne miaula pas seulement d'une joie d'entendre une voix connue, en tout cas selon André, elle criait, hurlait même, plutôt, à l'aide. Charles voulut y aller, son père le lui refusa. Il s'aventurerait, lui, dans les branches, contre les pierres, afin de sortir l'animal de son malheureux abri de souffrance.

André avança donc, se griffa, s'écorcha, les manches relevées, échauffé par la crainte, par la peur de trouver la chatte dans un état proche de la mort, ce qui ne l'aurait pas surpris, s'il s'en tenait à ce qu'il avait entendu lors de l'accident, à ce bruit sourd. Il se demandait même à chaque pas si cela valait la peine, il faisait bien cela pour Mathilde, Louis et Isabelle.

Arrivé à deux mètres de Pito, André la vit tressauter avec douleur pour s'éloigner. Il continua d'avancer, elle continuait de le fuir, en sautillant, laissant un peu de sang derrière elle à chaque bond. André distingua cette hémoglobine brillante et les lambeaux de chair qui fuyaient un membre inerte. La chatte sautait, miaulait gauchement, jusqu'à sortir de ce couloir étroit, jusqu'à regagner l'herbe. Comme Charles avait suivi les événements de l'autre côté, il put voir Pito émerger des arbres et continuer sa perturbante fuite, jusqu'à se déposer au milieu de la verdure, abandonnée par son courage.

André sortit à son tour du couloir étroit, il continuait doucement, observait Charles y aller de même, à cinq mètres de lui, parallèlement, commençant à rechercher le contournement pour une prise en tenailles. Mais Pito n'avait plus envie de bouger, maintenant, ses

forces la quittaient progressivement. Ils arrivèrent sans souci à côté d'elle, elle les regardait l'un après l'autre, elle implorait secours. André et Charles virent alors mieux l'étendue des dégâts, une patte broyée à l'arrière, mais sans encore oser toucher pour mieux voir. André demanda à son fils de rester là, de l'attendre pendant qu'il partait chercher le sac de transport de la bête qui venait de servir pour la première fois lors du déménagement. Charles s'assit près de la chatte tandis que son père partait en courant tout en sortant le téléphone portable de sa poche pour prévenir son épouse, qu'elle préparât le matériel et qu'elle trouvât un vétérinaire disponible, aussi, tout cela dans le temps imparti qu'il arrive à l'appartement.

Essoufflé, il arracha le sac du sol, embrassa Isabelle, elle avait les yeux embués, de s'être occupée de deux enfants très touchés. Elle lui montra l'écran d'ordinateur, il y avait l'adresse d'une clinique, avec le plan, elle avait réussi à joindre les médecins, ils étaient prévenus. Elle lui remit les clés de sa propre voiture, comme cela lui semblait plus simple, il n'avait qu'à la prendre en repartant, sans avoir de détour à effectuer vers les places de stationnement du fond. Elle avait tout bien pensé, tout prévu, André l'aimait, il se le dit alors, pas seulement pour cela, mais c'était important. Il prit les clés, visualisa le plan, ce n'était pas si loin, sur un axe connu, pas dans une rue inconnue, c'était pour le moins rassurant, il savait que le temps était compté, s'il n'était pas déjà trop tard, ce dont il était toujours persuadé au fond de lui-même.

Charles entendit les pneus crisser derrière le mur. Il vit son père arriver dératé, le sac en balancement, se calmer en approchant, il n'était pas question d'effrayer la bête. Il posa le sac à terre, glissa doucement Pito dedans, comme droguée, terrassée par la douleur, il la tenait sous les deux pattes avant, elle se laissait emmener. Il referma le sac, souleva doucement son colis. Toute l'opération s'était effectuée sans un bruit, Charles n'avait sans doute jamais été aussi observateur, c'est en procession qu'ils partirent vers la voiture. Charles s'installa à

la place du mort et reçut le sac à ses pieds. Pito ne bougeait pas, on l'entendait respirer avec difficulté, fort. Charles eut des consignes claires, quand son père fut assis à sa gauche : garder les pieds près de Pito, pour ne pas qu'elle soit balancée par le mouvement, et lui parler.

Mais Charles avait des bouffées de chaleur. Il ne leur fallut heureusement que cinq petites minutes pour arriver à la clinique, se garer devant, sortir l'animal et sonner à la porte. À près de vingt heures, il n'y avait que la garde, incarnée par un homme approchant trente-cinq ans, mal rasé, mince, les cheveux hirsutes là où il y en avait, avec une petite taille mais une très belle posture, une assurance qui accueillit André et Charles dans les meilleures conditions possibles, au vu des circonstances.

« C'est pour le chat ? demanda-t-il, sûr de la réponse.

-Oui, c'est nous, répondit Charles, plaintif.

-Bonsoir, entonna André, donnant sa main droite à serrer.

-Rentrez donc, je m'appelle Christophe, Christophe Bouchard, venez sur la droite, fit leur hôte après avoir donné réponse convenable au geste d'André. »

Ils suivirent tous deux cet homme dans une petite pièce qui donnait sur la rue tout comme la salle d'accueil, qui était restée dans l'obscurité, dans laquelle Charles avait seulement pu deviner deux banquettes, un comptoir, des étagères emplies de croquettes. La petite pièce qu'ils occupaient maintenant contenait un bureau, quelques meubles de rangement, au milieu une table d'opération ou d'observation qui donna des frissons au père et au fils, qui s'échangèrent un regard plein de fatalités et de compassions.

« Posez-le là, fit le vétérinaire en regardant le sac et en désignant la table blanche.

-J'espère qu'il n'est pas trop tard, fit André tout en obéissant à l'injonction, toujours dans l'idée qu'ils étaient venus là en vain.

-Comment s'appelle-t-il ? demanda monsieur Bouchard, à leur grande surprise, comme si cela importait.

-Elle, dit Charles, c'est Pito, fit-il en oubliant le nom qu'il lui préférait. Elle est encore jeune, elle a deux ou trois ans, c'est mon frère qui l'avait trouvé. Charles ne pourrait plus s'arrêter de parler, il fallait l'interrompre. Elle est encore pleine de vie, mais je crois qu'elle a eu très mal, une patte arrière, en passant sous les voitures, elles étaient deux, il fallait l'arrêter, nous avons eu du mal à l'approcher, après, mais elle s'est calmée, finalement, je crois qu'elle souffre beaucoup.

-Pito est en piteux état, l'interrompit monsieur Bouchard sans sourire, ne sachant pas trop lui-même ce qu'il venait de dire. Voyons voir. »

Le docteur, après avoir déposé une seringue sur l'un des meubles, ouvrit doucement le sac sur la table centrale et sortit Pito avec force précaution. Dans la toute lumière d'un plafonnier qui profitait des murs et meubles blancs pour étaler son aura, chacun put voir sortir la patte arrière gauche qui ne tenait plus à rien d'autre qu'à quelques nerfs, qu'à quelques fibres musculaires. Charles et André tournèrent la tête, ils n'en croyaient pas leurs yeux, les détourner fut un réflexe primaire. Certes, les poils noirs cachaient l'endroit de la déchirure, le sang collant n'aidait pas, mais il n'était pas difficile d'estimer que la blessure était grave. André attendait la réaction du médecin. Mais Pito, elle, commençait à s'agiter. L'hôte prit la seringue et piqua la chair, avant de la laisser s'échapper, sans avoir pu refermer le sac à temps. Il gardait le visage serein.

André et Charles reculèrent contre un mur, Pito s'agitait, sauta de la table, parcourut la pièce contre les murs opposés, laissant de grandes traînées de sang. Elle fit un aller, puis un retour, et c'était bien assez, elle s'épuisa, sous l'effet de l'anesthésiant. Charles vit bien que ce

n'était pas une évacuation ininterrompue d'hémoglobine, mais il se sentait pour autant très mal, impuissant.

Le médecin reprit Pito et la ramena sur la table, doucement. La patte était bien arrachée, à l'arrière, la hanche était très abîmée, mais il n'était pas trop pessimiste. Elle était encore jeune, leur dit-il, elle pouvait tout à fait s'en sortir. D'une année plus âgée, il n'aurait pas proposé l'opération de manière aussi évidente, mais tout le monde pouvait espérer de manière raisonnable qu'elle tirerait. Le ton posé avec lequel il donnait son avis plaisait beaucoup à André. L'intervention coûterait cinq cents euros, suivi compris, ce n'était pas un souci, ce n'était encore pas une somme qui l'interrogeait sur la valeur d'une telle vie. Cela ne se ferait que le lendemain, mais il fallait prendre la décision maintenant, qu'il prépara la manœuvre.

André appela son épouse, pour les nouvelles, de bonnes nouvelles, finalement, plus qu'il ne l'eut espéré. Elle donna son accord, s'il le fallait, pour engager l'intervention. Charles eut un sourire d'espoir en regardant Pito, endormie, haletante. Elle s'en sortirait, mais à quel véritable prix... La famille Dubourg ne perdrait pas son chat, pourtant cet épisode devait bien marquer la fin d'un âge d'or, le début d'une période très sombre. Le docteur Bouchard les avait rassurés, ce soir, sur le sort de l'animal, mais, sur le chemin du retour, André ne se satisfaisait déjà plus de son phrasé délicat, il s'en inquiétait. Derrière l'assurance de cet homme, lui revenait maintenant l'image d'un pantalon grisâtre et délavé, d'une chemise noire indécentement déboutonnée, surtout d'yeux trop passionnés. Même si ce dernier point était agréable à certains égards, il ne put s'empêcher d'imaginer, arrivé devant l'appartement, chez le personnage, quelques stigmates de folie.

*

Le jour suivant, le mercredi, pour chasser les idées noires, Isabelle décida d'emmener les trois enfants en ville, dans les artères

marchandes, sans poser de contraintes financières à leurs envies ou aux siennes. Rien ne pouvait empêcher les uns les autres de penser sans cesse au pauvre chat, certes, mais elle estimait qu'il y avait tout de même quelques moyens pour atténuer le malaise. André avait appelé la clinique vétérinaire au réveil, mais il n'y avait rien à faire, pour eux, aujourd'hui. On les rappelait après l'opération pour un compte rendu et l'on verrait seulement ensuite les possibilités de visite.

Pour sa part, André Dubourg n'avait rien à faire en ville. Il voulait rester à l'appartement, d'ailleurs, au cas où, même si personne ne voyait bien en quoi il eut pu être utile. Il avait son idée en tête, lui, pour chasser cette attente difficile, il souhaitait retourner dans le Jardin du Roi, retrouver l'ancêtre André Thouin, replonger dans les lettres envoyées de Montbard par le comte de Buffon. Il se prenait de passion pour le sujet. Toute la nuit, dans l'impossibilité de dormir aussi bien que Pito, dans ses artifices, son moyen d'échapper aux mauvaises pensées consistait à planifier ses recherches du lendemain, dans les huit missives repérées pour l'année 1781, après la frustration d'un arrêt forcé, et bien malheureux, les suites connues, après deux petites lettres de l'année 1780. Ainsi, dès que femme et enfants eurent quitté le foyer, il se déplaça du canapé de la télévision vers le fauteuil du bureau pour se remettre à la lecture numérique.

Le 3 janvier 1781, le propos se limitait, de la part du comte, à une question financière et à l'envoi d'un ouvrage de Linné, une troisième édition. La lettre du 9 février était bien plus longue, regroupant des réponses à deux courriers d'André Thouin. Celui-ci avait pensé acheter une maison proche du Jardin botanique, mais Buffon l'avait déjà vendu auparavant pour 12 000 livres, si bien qu'il n'en voulait demander, et de manière anonyme, cette fois-ci, que 10 000 livres, malgré les réparations qu'on avait pu y faire entre temps. Il y aurait à remercier messieurs Cels et Turgot des arbres qu'ils avaient donnés.

D'autres avaient été plantées récemment, mais les espèces n'étaient pas précisées, avec quelques propos techniques, tout de même, au sujet de tilleuls estimés. Le dernier paragraphe relevait d'un sujet de voitures qui restait particulièrement obscur pour le lecteur, entre barreaux carrés, fer épais et plat, bornes à tailler.

La lettre suivante, du 28 février, passionna André Dubourg dès la première ligne. S'il était resté préoccupé jusque-là par le sort de la pauvre Pito, il l'oublia pendant un temps. Dans le texte, avant qu'il fut question de travaux ou de sempiternelles questions financières, avant le récit de cheminées abattues, de toits découverts, de granges renversées, il était question de vol, de vols d'arbustes en l'occurrence, qui n'étaient pas les premiers. « Ce vol n'a pu être fait que par un homme instruit de ce qui se fait au Jardin du Roi », affirmait Buffon, par un homme qui avait certainement fait faire un double des clés. Il fallait retrouver le coupable et l'amener chez l'acheteur de ces mêmes arbres, qui le reconnaîtrait. C'était amusant, somme toute, mais dans les deux documents suivants, les 13 et 20 juillet 1781, près de cinq mois plus tard, André fut déçu de ne rien trouver sur ces vols. Il n'était encore question que de finances, de recherches d'argent, en retrouvant le sujet de l'acquisition, la même maison estimée à 14 000 livres, Buffon en proposant maintenant 12 000, au même prix que ce qu'il avait lui-même reçu lors de sa vente. Le 5 août, on s'accordait sur la somme maximale de 12 000 livres, et l'on continuait de discuter de travaux, en particulier ceux du logement du comte de Buffon, avec des précautions à prendre au sujet des catacombes proches. Le 19 août, le maximum était porté à 13 000 livres, à cause d'autres enchères, parallèles. Et toujours aucune nouvelle des vols au 23 septembre, où l'on apprenait que Buffon devrait encore séjourner à Montbard avant de rejoindre sa maison parisienne encore en travaux. Il continuait, en attendant, bucolique, d'écrire un ouvrage sur les oiseaux. Il remettait en outre à Thouin, de la part d'un vicomte, un insecte enfermé dans un morceau de papier, que le confrère pourrait

lui-même examiner ou qu'il pourrait transmettre à monsieur Daubenton.

Ces lectures prirent quasiment deux heures, il fallait se plonger dans l'époque, comprendre de qui il était question, parfois rechercher quelques noms sur l'encyclopédie Wikipédia, pour situer les personnages, avec la surprise de croiser un intendant qui deviendrait bien malheureux ministre ou encore un des plus grands naturalistes du pays. Mais il y avait de la frustration, dans ces lectures, un certain manque de satisfaction, les morts ne pouvaient pas tout dire. Cette histoire de vol n'était pas assez développée, au goût d'André, ce fut un vide pour lui, alors qu'il en attendait plus, de ces découvertes. Il avait pris des notes, en résumés succincts, sans trop savoir à quoi elles pourraient bien lui servir, sans trop d'espoir sur des croisements possibles, les textes disponibles encore rares.

Il repensa à Pito, bifurqua sur l'article « Chat » de Wikipédia, mais il était trop long, il n'eut que le courage de regarder les photographies. Chez Daubenton, par sérendipité, les textes anciens n'avaient pas plus d'attrait. Ce qui sortait de l'ordinaire, c'était un chat observé en 1750, un chat à deux têtes réunies par le sommet, par l'occiput et par un des côtés de chaque tête, avec ainsi deux oreilles, en tout, mais deux museaux tout de même, deux bouches entières, quatre yeux qui n'en formaient que trois. Il était curieux de chercher ce qu'il en était des autres animaux, mais pour l'instant c'était son chat qui le préoccupait. Il décida de sortir, de prendre l'air pour évacuer ses craintes. Il laissa un mot sur le guéridon de l'entrée, au cas où femme et enfants rentreraient plus tôt que lui, et il partit sans rien ajouter à son t-shirt noir Adidas et à son bermuda en jean kaki de Calvin Klein, printemps 2010, sur des Puma Lifestyle Clyde Worker noires.

Au lieu de retourner sur le lieu de l'accident, André prit vers l'Est. Il avait idée de parcourir ces rues bordées de maisons presque toutes identiques. Il passa d'abord près de celle qui lui avait fait si forte

impression le premier soir, sur sa droite. Sur la gauche, il ressentait davantage de convivialité, de la musique dans le jardin, une chanson à l'étage, de l'activité, en somme, la vie. Il continua jusqu'au rond-point. C'est en tournant à gauche, vers le Nord, qu'il put réellement s'ébahir devant l'ensemble de ces demeures aux toits de sang, aux façades blêmes. Dans cette nouvelle rue, les premières bâtisses semblaient inactives, en vacances, si bien qu'il osa prendre le temps d'observer.

En y regardant de plus près, tout n'était pas semblable. Certains détails minimes, dans la structure même, pouvaient permettre à chacun de retrouver son chez soi. Ce qui était commun, c'est qu'on avait à faire à des maisons doubles, à l'anglaise, avec des espaces verts au devant, sur une petite dizaine de mètres avant la façade. Les deux jardins n'étaient la plupart du temps séparés que par une simple clôture, d'un mètre de hauteur, parfois renforcée d'une haie plus haute. Une allée bitumée traversait l'extérieur, de la route à l'entrée, permettant de garer deux voitures en profondeur, sans garage bâti, avec dans certains cas une structure ajoutée en mauvaises briques et en tôle, pour entreposer. La grille de l'entrée était quasiment toujours en acier, grise, froide, c'était au moins le cas dans toute la rue qu'empruntait alors André. C'était inesthétique au possible, contre des haies qui tenaient d'un vert fabuleux en cette période de l'année. Dans d'autres rues l'acier avait été recouvert d'une peinture verte, c'était dans ces mêmes endroits que les jardins étaient les plus beaux, entretenus et décorés, de fleurs, de fées, de bidons de lait peints, de naines maisonnées.

Pour la porte d'entrée de la maison, c'était au choix, soit devant, au bout de l'allée, le plus souvent, soit sur le flanc, pour les demeures les plus grandes, qui se situaient quant à elles le plus souvent à l'est du quartier, comme André pouvait en deviner à proximité. À l'arrière, il y avait deux ouvertures fenêtrées au rez-de-chaussée, cinq au premier, pour l'ensemble de la structure, avec au-dessus des combles fermés.

À l'avant, chacun avait, toujours pour le plus grand nombre, une fenêtre en bas, qui jouxtait celle du voisin, une autre au premier, qui faisait de même, et une petite lucarne, au-dessus de la porte d'entrée, qui reposait sur une très simple corniche qui formait elle-même un petit auvent, derrière un minuscule balcon, accueillant parfois un chat, sa seule capacité. La façade était d'un ocre clair, avec, régulièrement, des séries de petites briques rouges, en rectangles, avec des briques de la même couleur au-dessus et au-dessous des fenêtres. Les quatre ouvertures qui se suivaient en façade étaient surmontées d'une ouverture en triangle dans la toiture, qui rehaussait l'ensemble et qui donnait un visage humain à la bâtisse. Enfin, à chaque extrémité de cette toiture, un conduit de cheminée trônait avec ses antennes.

En parcourant la rue, en s'arrêtant souvent pour satisfaire sa curiosité, André constata que l'ensemble des huisseries avait été refaite, avec des volets roulants partout, de la même facture. Il se rappela ce que son chef lui avait expliqué, qu'il logerait là dans une ancienne cité ouvrière qui, à présent, comprenait pour l'essentiel des logements sociaux. Une action de rénovation avait été entreprise récemment. Cette observation si minime en était tout de même bien une en ce qu'elle sautait aux yeux, en contraste avec la pauvreté des murs, des haies, des jouets ensoleillés, rosis, fades, dans un épurement social qui faisait peur à André, sans grandes fantaisies permises. Le fait de n'avoir vu personne, d'avoir seulement deviné de rares présences, ce n'était pour lui guère rassurant, avec une discrétion criante, dans un climat d'inquiétude qui n'allait pas disparaître en lui à mesure qu'avancerait la promenade.

Arrivé au bout, André tomba sur un terrain vague, non pas un vieux bout de parcelle à l'abandon depuis des années, mais un terrain vague tout neuf. La terre y était fraîchement retournée, avec quantité de gravats visibles parmi les herbes qui commençaient à croître. À plusieurs indices, comme des bris de porcelaine, des débris plastifiés

ou de vaisselle, comme encore des fragments de plâtre, des tiges de fer enrobées, on devinait que la destruction était récente, de la fin juin probablement. Derrière ce champ, le boulevard, avec beaucoup de véhicules à cette heure de l'après-midi. De grossières roches servaient de délimitation, tout autour de l'espace vide, plus imposantes du côté du passage routier que du côté du quartier.

André essayait de distinguer les objets qui restaient encore dans la terre, malgré le déblayage important qui avait déjà été effectué. Il voyait surtout de la matière, rien de bien précis, jusqu'à ce qu'un trouble s'installa en lui, quand les murs commencèrent à se dessiner, les mêmes murs qu'il avait observés dans la rue précédente, avec les mêmes ouvertures, de logements siamois. Il devinait la base, et dans le flou la porte, des trous voletant dans les airs, de la fumée plus haut, à chaque extrémité, des allées. Il cligna des yeux et revint à la terre et aux débris dispersés. Sa curiosité lui avait joué un joli tour, se dit-il, de rapporter ici ce qu'il avait fouillé du regard chez ces inconnus.

Il continua à gauche, sans plus regarder le terrain. Il y en avait un autre encore, ensuite, après la voie perpendiculaire qu'il allait maintenant emprunter. Il ne s'attarda pas, prit à gauche en direction de l'appartement, afin de boucler cette boucle, quitte à y revenir plus tard. En retournant vers le sud, il avait à sa gauche le pendant des maisons de l'autre rue, avec la même architecture, tandis qu'à sa droite, en devinant plusieurs petites rues, c'était une série de maisonnettes plus modestes, sur le même principe, toutefois, en doublettes, avec une surface de bâti moindre, l'absence absolue d'annexes, les terrains ne s'y prêtaient pas, et un jardin surtout bien plus petit, avec trois mètres seulement entre la chaussée et les façades. Plusieurs maisons, dans ce secteur, étaient condamnées, les ouvertures murées de briques ou de planches de bois, avec une situation fréquente, à savoir qu'un logement était occupé tandis que celui qui le jouxtait était abandonné et clôturé, muré, interdit d'accès. Parfois

même, quand un ensemble était entièrement condamné, certains murs étaient déjà abîmés, sur le point d'être détruits par le manque d'entretien. Certaines maisons devaient dater des années 1920, et on en avait construit de même jusque dans les années 1950, on ne pouvait être surpris de projets de réhabilitation, mais la transition faisait froid dans le dos, à y regarder de près, la négligence était réelle, de là vers l'insécurité.

En continuant son chemin, André passa près d'un immeuble plus récent, des années 1980, sans aucun charme. C'était là aussi des logements sociaux, avec une activité plus importante qu'ailleurs, le bruit de familles qui n'existaient plus dans le reste du quartier. Sans autant de curiosité, ici, André accéléra, restant du côté des anciennes bâtisses, sur la gauche. Un peu plus loin, un homme d'une cinquantaine d'années était accoudé à son entrée d'acier, devant un jardin qu'il s'évertuait, en dehors de cette pause, d'entretenir.

« Bonjour, lança André.

-Bonjour, lui répondit-on de l'autre côté.

-Je viens d'emménager, dans un immeuble, là-bas, continua André. Je visite le quartier, d'un joli cachet, je trouve.

-Ce sont de belles petites maisons, oui, et ces toits rouges se démarquent bien, c'est joli, mais, bon, moi, je m'y suis habitué, c'est surtout ces nouvelles constructions qui me gênent, sous mes yeux.

-Je comprends, fit André, qui ne le prit pas pour lui.

-Vous vous plairez ici, c'est calme.

-André Dubourg, enchanté, et les deux hommes se serrèrent la main, fermement.

-Bon, les maisons, elles se vident, vous voyez. Ici, ça va, on est encore épargné, précisa l'habitant, mais par là, montra-t-il du doigt les

endroits murés, et par là, en direction des deux terrains vagues, c'est d'une tristesse, et ça ne va faire qu'empirer.

-Ils veulent tout détruire ? demanda André.

-Oui, pour tout reconstruire, eut-il comme réponse. Mais il faut dire qu'on n'a pas que de bons souvenirs, ici. Je ne parle pas pour moi, hein, j'ai eu une vie heureuse, et du temps devant moi, encore, sourit-il. Mais pour les habitants qui se sont succédés ici depuis le début du siècle, ce n'était pas rose tous les jours, croyez-moi.

-Vous habitez ici depuis longtemps ? quêtâ André maintenant que sa curiosité se développait encore dangereusement, surtout qu'il voyait parfois bien mal la maison, à l'arrière-plan, dont les murs s'estompaient à ces yeux, pour reprendre leurs couleurs peu après, sous l'effet d'une brume inexistante.

-Je suis né ici, mon père était ouvrier à l'usine, ils étaient tous ouvriers à l'usine, ma mère était secrétaire à l'usine, un bon poste pour une femme, c'était parmi les meilleurs logements, ici, avec une certaine indépendance, encore assez loin du lieu de travail. Allez voir, si vous avez l'occasion. Là-bas, c'était autre chose, ces ouvriers étaient surveillés, dans les mêmes maisons, la même architecture, mais à cent ou deux cent mètres des fourneaux. D'ici, il y a bien cinq kilomètres, les familles étaient à l'abri.

-Vous y avez travaillé aussi ?

-Non. Si, un peu, un rien, quelques semaines, mais je suis parti dans l'automobile, dans la carrosserie, et je crois que j'ai bien fait, l'usine fermait dix ans après que je sois rentré sur le marché du travail, je me dis, heureusement que je ne m'y suis pas retrouvé coincé à ce moment-là, comme beaucoup de mes amis d'enfance d'ailleurs. Père ouvrier, fils ouvrier, c'était ce qu'ils pensaient et désiraient bien fort, les patrons.

-Oui, ce devait être difficile.

-Oui. Mais venez donc prendre un verre un soir, si vous voulez, là je dois continuer mon jardin, vous pourrez venir avec votre famille, si vous voulez, et on en parlera de l'usine, du quartier, vu que ces choses-là ont l'air de vous intéresser, moi je ne me lasse jamais d'en parler. C'est de l'histoire, bon, c'est pas toujours gai, mais c'est important, c'est certain.

-Oui, je repasserai vous voir. Merci de votre accueil.

-Yves Delaunay. Bienvenu dans le quartier ! »

André continua, à la fois inquiet de ces élucubrations visuelles et le sourire aux lèvres d'avoir rencontré cet homme courtois, aimable, certes usé par le travail, marqué à plusieurs endroits du visage, mais bien debout et accueillant. Il repasserait sans faute, mais certainement seul, tout au moins la première fois.

Sur la fin du chemin, restaient l'école primaire et l'école maternelle, l'une après l'autre sur la droite après l'immeuble plus récent, tout juste avant l'appartement. Toiture et murs étaient plus sombres, de saletés surtout, de crasse, sur une structure aussi ancienne que les maisons, pour le premier bâtiment, mais avec des constructions beaucoup plus récentes à l'arrière, des années 1990. La cour venait d'être remise à neuf, pendant l'été pour la rentrée, ce qu'André put apprécier en faveur de Louis, même si celui-ci n'aurait sans doute pas à faire toute son année ici.

André retrouva son immeuble. La famille était rentrée depuis peu, quelques courses encore emballées derrière la porte quand il fit son entrée. La sortie avait été fatigante pour les enfants, Mathilde allait être couchée, Charles et Louis s'étaient installés dans le canapé, la télévision réglée sur les animés japonais. Les mines n'étaient pas à la fête, même si Isabelle soumit à son époux que cette sortie leur avait été un vrai bol d'air. Mais cet appartement, avec l'accident de la veille,

n'était déjà plus un refuge, ni un abri, ni un cocon, pour ses habitants temporaires. André Dubourg voulut reprendre l'air, sur le balcon, mais la simple vue de cet ensemble de maisons, celle d'en face en premier plan, lui donna le vertige, il dut rentrer immédiatement. Un voile sombre passa dans le séjour, sans lumières à l'horizon.

Il fallut attendre vingt-deux heures, ce mercredi, avant qu'une sonnerie de téléphone retentît dans l'appartement de la famille Dubourg. En l'occurrence, ce fut le portable du père qui sonna et vibra, depuis la table basse du salon. Les trois enfants étaient couchés, ou presque, les deux garçons en train de lire avant l'extinction des feux. Les deux amants regardaient un bon film, téléchargé dans la plus belle illégalité sur un réseau peer to peer. Matt Damon demandait à Freddy de le suivre, dans une Bagdad en guerre quand Isabelle mit le lecteur sur pause et qu'André décrocha.

*

Une assistante de la clinique vétérinaire avait cru bon d'appeler pour expliquer que l'opération avait eu lieu, qu'il avait fallu se dépêcher, ainsi dès cet après-midi, et que cela s'était bien passé. André ne demanda pas pourquoi ils avaient attendu si tard avant de les prévenir, cette question lui paraissait superflue. Le principal, c'était que les nouvelles fussent bonnes, et que Pito maintenant, toujours sous l'effet de l'anesthésie générale qu'on lui avait administrée, se remettait doucement, dans une cage, au sous-sol de la clinique. Ils pourraient venir la voir dès le lendemain, s'ils le souhaitaient, et c'était le cas. On leur expliqua qu'il leur faudrait attendre trois ou quatre jours avant de pouvoir reprendre l'animal chez eux, que cela cicatrisât correctement, qu'il y eût un suivi important, juste après cette opération délicate. André avait presque envie d'y aller là, à ce moment, mais il se retint de le dire. On prit toutefois rendez-vous pour dix heures, le temps d'un tour de cadran, dans un état d'esprit très apaisé.

Sur le pied de guerre à huit heures, mis au courant à leur éveil, Charles et Louis souhaitaient tous deux aussi revoir Pito. Les raisons n'étaient pas les mêmes. Charles voulait suivre l'affaire, comme il avait participé au sauvetage, fier de son action, heureux qu'elle ait porté ses fruits. Louis restait secoué par l'événement, son penchant sensible s'était développé dans l'histoire, sans qu'il osât vraiment le dévoiler, toutefois sur le point de défaillir, humide au bord des yeux. Isabelle dut laisser sa place, elle resterait avec Mathilde, tout aussi intéressée par une visite auprès de son petit chat adoré.

Dans la clinique, on accueillit les trois hommes sous les meilleurs auspices, avec des égards dus aux efforts soutenus de chacun. Tous les assistants présents ce matin avaient participé, de près ou de loin, à l'opération. Le chirurgien n'était pas là, ils auraient l'occasion de le voir par la suite, mais leur premier interlocuteur monsieur Bouchard les accompagna au sous-sol. Ils eurent ainsi le privilège de passer derrière le comptoir, de prendre la porte privée qui suivait, de descendre un escalier étroit au bout duquel on trouvait la salle de garde, un espace modeste meublé dans les années 1980 sans aucune rénovation du lieu depuis cette époque. Dominaient les grossiers gris et marrons, la vieille cafetière, le téléphone rouge au mur, des plannings en cours qui semblaient âgés de dix années déjà. À droite, on accédait par une porte fermée à clé, épaisse, à l'ensemble des cages.

Au milieu, une table d'opération, de l'autre côté une porte donnant sur vers l'extérieur, et contre les deux murs opposés trois niveaux de cages, dont la moitié vides, l'autre moitié de chiens et chats remplies. Si ce n'était le carrelage et le plafond, blanc, tout était gris, d'acier. André était gêné pour ces deux fils, ceux-ci tout simplement tétanisés, ils ne s'étaient en rien attendus à ce décor. La table centrale laissait imaginer les pires scènes de l'histoire animale, ils en avaient des frissons réguliers à mesure qu'ils entraient et avançaient dans la pièce.

Monsieur Bouchard se baissa près d'une cage, les attendit, ouvrit lentement, en surveillant la bête. Elle dormait. Il leur fit signe d'approcher, leur expliqua qu'il n'allait pas la sortir maintenant, qu'elle était encore trop fatiguée, qu'il fallait la laisser se remettre, reprendre des forces. Il proposa aux enfants de venir regarder. Ils virent une boule noire, au fond, avec un impressionnant pansement à l'arrière. Bouchard leur proposa de lui donner à manger, de la bouillie qu'elle n'avait pas encore touchée. Louis s'y risqua, tendit le doigt, le sentit léché, en fit couler une larme, dans une caresse, et les yeux jaunes posés sur lui, cela fit couler d'autres larmes, qu'il essuya avant de reculer. Charles prit son tour, André y alla de même, la cage était profonde, la petite bête en tout cas y semblait bien petite. Il leur fut proposé de revenir le soir même.

Charles et Louis avaient encore interdiction formelle de sortir de l'appartement seuls, l'accident n'avait rien arrangé, ils passèrent le plus gros de la journée dans leur chambre. L'ennui leur faisait franchir les limites. Charles devenait violent, ne savait plus jouer dans le calme avec son frère. Il fut privé de clinique, une punition bien originale, se dit Isabelle quand elle la prononça. André irait là-bas avec Louis et Mathilde, qui serait logiquement bien plus impressionnée encore que ses deux frères.

Pito avait perdu des forces, elle en perdait encore. Ils se relayèrent pour lui donner à manger, et le lendemain matin de même, cette fois-ci tous les cinq, mais jamais tous ensemble en même temps dans le sous-sol. Pendant qu'Isabelle était en bas avec Charles, que Louis et Mathilde attendaient seuls dans la salle de garde, André s'entretenait avec le grand patron, pour la première fois, avec celui qui avait mené l'opération. Le bilan était positif, même si Pito s'était révélée très nerveuse, pendant sa récupération. Il proposait tout de même qu'elle quittât la clinique dès le lendemain vendredi, dans l'après-midi.

En fin d'après-midi, pour apaiser l'attente, Charles et Louis furent finalement autorisés à sortir, à proximité, ils avaient le droit d'aller aux jeux, dans la cour de l'école, comme celle-ci était ouverte, à ce qu'ils voyaient depuis la fenêtre de leur chambre. Isabelle pourrait les surveiller facilement, en continuant de ranger ses affaires, ses vêtements, en effectuant le tri entre ce qu'elle sortirait pour la rentrée, pour les mois à venir, et ce qu'elle garderait encartonné d'ici le prochain déménagement. Avec les premiers contacts qu'elle avait eus, elle pouvait aussi commencer à préparer son entrée dans l'exercice de ses nouvelles fonctions, en passant par exemple quelques appels, en commençant à localiser concrètement les magasins du réseau. Pendant ce temps, André ne se souciait pas autant de son nouveau travail, il ne souhaitait pas faire de zèle avant le premier septembre, il savait qu'il aurait bien assez à en faire après.

Il retourna dans les lettres du comte de Buffon à l'adresse de Thouin. D'abord, de juillet à novembre 1783, dans trois missives, il était question d'une augmentation surprise des appointements du destinataire, par son patron, mais aussi de recherches de plantes du Pérou parmi les espèces du Jardin, ou encore du projet d'établissement d'un bac, de la mise en valeur de plantes aquatiques. La botanique trouvait bien sa place, mais parmi tant de questions financières que le lecteur prit encore peur de s'ennuyer. En 1784, on ne comptait que deux lettres, de la fin du mois de juin au début du mois d'août. Entre autres choses, Buffon précisait qu'il ne souhaitait pas faire construire un deuxième pavillon pour corps de garde au Jardin, pensant même à la destruction du premier qui, selon lui, ne servait « que de retraite aux cavaliers pour jouer et pour boire ». Le comte était malade, de graviers, écrivant toujours depuis Montbard sans rien perdre des actualités parisiennes. On ne trouvait toujours aucune suite aux histoires de vol datées de trois années, il fallait oublier l'idée d'en retrouver trace.

Isabelle était contente que son mari s'occupât de l'ancêtre, mais elle voyait aussi qu'André n'était pas satisfait de ce qu'il consultait. Il lui avait expliqué qu'il souhaitait ensuite aller fouiller dans les archives, mais entre les parisiennes, les municipales, les départementales, il ne savait pas lesquelles, il n'y connaissait rien. Il devait se contenter pour l'heure de matières déjà étudiées qui lui en apprenaient peu, finalement, sur le personnage même. Isabelle pensait surtout qu'il valait mieux de toute façon qu'il continuât ainsi, qu'il apprît d'abord ce que l'on savait bien. Il était bien d'accord aussi, mais c'était laborieux. Surtout qu'il ne voulait pas lire d'ouvrages de botanique entièrement sur Internet. Il n'était pas bien persuadé que cela put l'intéresser.

On comptait huit lettres, pas moins, du 25 mai au 26 octobre de l'année 1785 : constat d'une sécheresse, d'un petit orage, à Montbard, acquisition d'arbres verts, à Paris, annonce du voyage de La Pérouse, autour du monde, avec alors des plantes à désirer. La santé du comte allait en fluctuant, il continuait de suivre les travaux du Jardin tout en entretenant le sien propre. De loin, il supervisait l'acquisition de terrains, les finances. En octobre, ses jours étaient difficiles, et surtout ses nuits, relevant dix-huit de chaque sans fermer l'œil, à la suite, d'un « cruel assaut » en sa santé, et de nuits encore ensuite interrompues sans cesse.

Les questions de santé, à la fin de chaque lettre, André y restait attentif, mais elles lui rappelaient constamment Pito, il la voyait ainsi toujours au fond de sa cage, blottie contre le mur gris, noire, sans qu'on put distinguer autre chose qu'une boule de charbon depuis l'extérieur. Elle gardait sa blessure en retrait, sous elle, derrière le pansement. Le téléphone sonna. Isabelle était à surveiller ses deux garçons, depuis la cuisine, sa fille à côté d'elle, préparant un gâteau au chocolat, son classique, parfait. Ils jouaient au ballon, avec deux autres jeunes du quartier. André répondit. Il y avait des soucis, Pito réussissait à enlever le pansement, c'était arrivé déjà deux fois dans la

journée, ce qu'il n'avait pas appris quand il y était allé le matin même. Ils allaient le lui en refaire un de correct, mais il fallait attendre un peu, en regard des anesthésies, on ne pouvait pas la charger trop souvent, la pauvre. Monsieur Bouchard comptait à ce qu'ils vissent la chercher plus tard, en fin de soirée, ce serait plus sûr, et le pansement nouveau tiendrait, celui-ci, il ne fallait pas s'en inquiéter, jusqu'à la cicatrisation complète. André prit la peine d'expliquer qu'il avait été pourtant prévu d'attendre le lendemain soir, il était bien surpris. On lui expliqua que le patron en avait décidé autrement, monsieur Bouchard n'était pas bien au courant, il ne se souvenait plus, de ce qu'on leur avait dit. Pito s'en sortait bien, il n'y avait pas de raison de la garder plus longtemps. André était sceptique, mais là encore il n'osa pas le signaler.

Que les nuits du comte de Buffon eussent été interrompues quinze ou vingt fois par nuit, que ses douleurs eussent été très fréquentes, au mois de juin 1786, était-ce bon à savoir ? Avait-il fait assez chaud dans les serres du comte de Breteuil ? André n'avait plus de pensées que pour Pito, qu'il estimait déjà mal aimée, là-bas, dans cette clinique, pour être éjectée plus tôt que prévu. Il n'avait pas tort, mais il empirait dans son esprit la situation du pauvre animal. Ce n'était qu'une question de places, de cages à présent insuffisantes pour accueillir tous les pensionnaires en besoin, pour continuer de faire dépenser la bourgeoise clientèle de toutes ces petites bêtes à quatre pattes aboyant ou miaulant. D'une moitié vide, l'ensemble des cages s'était bondé, en deux jours et deux nuits.

André n'avait rien appris sur l'ancêtre d'Isabelle. Buffon mourait le 16 avril 1788, et il savait bien pourquoi maintenant, qu'il avait souffert pendant ses dernières années. André devait se reprendre, retourner vers celui qui devait vivre encore près de quarante années, partir de la fin, sans doute, il avait trace d'éloges, il en commencerait la lecture, avec l'espoir, enfin, de trouver des éléments intéressants.

Charles et Louis rentrèrent après que leur mère eut à les appeler de la fenêtre de leur chambre. Le silence était à l'honneur, dans l'appartement. On attendait d'aller chercher Pito, tout se déroulait dans l'attente, si perturbée. Enfin André se décida, le soleil était déjà parti. Il emmenait Charles avec lui.

*

Jours étranges, bien plus étranges, étaient ceux qui allaient suivre, après l'expédition bien particulière que représentèrent les retrouvailles avec Pito. Charles et André ne connaissaient personne, ce soir, à la clinique, on leur remettait un colis agité, cela s'arrêtait là. Pito miaula toute la nuit, ils l'avaient récupérée quand l'anesthésie, l'énième, avait tout juste cessé son effet.

Le lendemain matin, après quelques turbulences dans le séjour, on s'aperçut que le pansement de l'animal avait disparu, que son sang coulait doucement sur le faux parquet. C'était beaucoup pour les garçons, Isabelle les pria d'aller dans leur chambre, continuer de préparer leur rentrée, de ranger leurs affaires. Mathilde n'avait pas vu Pito dans ses faibles saignements, sa mère avait eu le temps et le réflexe d'éviter cette nouvelle douleur visuelle. André se chargeait d'appeler et de remmener le chat à la clinique.

Isabelle en avait assez de son obsolète rôle de femme, à ranger, nettoyer, elle décida d'arrêter tout cela pour la journée. Ces missions lui avaient permis d'éviter la charge du suivi vétérinaire, mais la liberté d'agir lui manquait, d'autant qu'elle prenait conscience qu'elle ne pourrait plus avoir l'occasion de profiter de temps morts après cinq jours passés. De bon matin, il était neuf heures quand André partit avec le sac de transport, elle proposa aux enfants de sortir pour une promenade dans le quartier.

Elle choisit la même voie que son époux deux jours auparavant, vers le rond-point. Ensuite, par contre, ils prirent à droite, au contraire

d'André, ils se dirigeaient vers le Sud, passant près de deux immeubles des ensembles récents. Il y avait des jeux, Mathilde y courut, les deux garçons se sentaient trop vieux pour la structure en bois ou pour la motocyclette sur ressort. Comme la petite était la seule à s'amuser, ils ne restèrent pas longtemps, ils continuèrent la route vers l'église. L'édifice avait été inauguré en 1942, mais son inspiration néo-romane lui donnait un air plus ancien, il s'intégrait parfaitement aux maisons environnantes, dans ses rougeurs, dans un aspect strict qui ne le rendait pas pour autant trop austère. Les garçons, curieux, en firent le tour, mais personne ne voulut entrer dedans. Une voisine vint vendre pourtant l'intérieur à Isabelle, on y trouvait des moments de la vie du saint, lui dit-elle, sur une grande fresque murale, avec des habitants du quartier de l'époque, en peinture. Mathilde n'était pas séduite par les arguments, sans rien y comprendre d'ailleurs, Isabelle y voyait, quant à elle, seulement des signes mortels, pour ne pas dire morbides. Le saint avait été fêté le 19 août, mais la dame ne savait pas, ou ne voulait pas, en dire davantage. Qui protégeait-il, ce saint ? Isabelle aurait aimé le savoir, mais elle resterait sur sa faim.

Pour rejoindre l'appartement, pour ne pas trop s'en éloigner, la famille prit une petite rue perpendiculaire, étroite, en sens unique, très modeste, avec quelques maisons anciennes toutes plus protégées les unes que les autres par de grands murs de briques flétries, fades, granuleuses. La saleté transpirait de cette rue, sur la voie, on ne voyait rien des intérieurs. Les enfants essayaient de trouver le moyen d'épier, mais cela restait bien impossible, ils ne pouvaient rien escalader. Ils arrêtaient de chercher la faille lorsqu'ils aperçurent une jeune fille à dix mètres devant eux, de l'âge de Louis, au milieu de la rue, seule, toutes les barrières fermées. Les deux garçons, quelque peu intimidés, cessèrent d'être agités, et ils attendirent leur mère et leur sœur, sans oser approcher l'inconnue. Isabelle arriva à niveau, la jeune fille était mal habillée, déguenillée, le visage abîmé d'écorchures et de boues, de suées qui semblaient signes maladifs.

« Tu es perdue, petite fille ? demanda Isabelle.

-Non, répondit-elle avec une voix d'homme mûr, dans une réponse si courte que personne n'eut pu dire si le timbre était inquiétant ou non.

-Tu es seule ? »

Le regard se fit noir : ce n'est pas ton affaire, Isabelle, voilà ce que ces yeux voulaient dire. Puis ils entendirent un grognement rauque, et la jeune fille fit demi-tour, partit en courant, on voyait distinctement le tissu de ses pantalons se décompenser et tomber pour disparaître tandis qu'elle s'éloignait. Isabelle mit cela sur le dos d'une timidité mal placée, d'une vulgarité bien nommée, elle aurait voulu voir les parents, seulement les voir, pour se faire une idée, chasser les préjugés. Charles, de son côté, n'avait pas trouvé cela très humain, il en fit part à son frère qui, fièrement, se moqua de son hypothèse, sans en mener bien large, au fond de lui-même. Ce ton, ce râle, cette fuite, il n'y avait rien de logique à tout cela.

« Peut-être que personne ne l'aime, dit Louis.

-Peut-être que tu m'aimes deux fois, dit Charles.

-Je préfère l'aimer elle, que toi, fit Louis.

-Tu as vu comme elle était mise ? posa Charles.

-On ne sait pas ce qui lui est arrivée, intervint leur mère. Je vous ai déjà récupérés plein de boues, vous deux, alors n'allez pas trop vite en mauvaises paroles.

-Malheureuse fille, prononça Mathilde, et sa mère n'en crut pas ses oreilles.

-Elle est partie comme un cheval, fit Charles, avec toutes les libertés d'un cheval, au galop.

-Allez, continuons, fit leur mère, qui avait seulement hâte de quitter cette rue trop étroite. »

La fin de la voie n'avait aucun caractère assurant, elle n'ouvrait sur rien. Il y avait une maison en construction, dans un virage à droite, dans la poussière, ocre clair, les travaux étaient interrompus, c'était évident, et l'on était incapable de dire depuis combien de temps, cela se posait en saisons, en années, en décennies peut-être. Puis c'était un autre virage, vers la gauche, à se perdre. Laid, c'était le mot qui trottait dans l'esprit d'Isabelle, elle se dit qu'il fallait éviter cela, le soir où elle et André décideraient d'une promenade au clair de lune, en couple, ils iraient ailleurs, prendraient la voiture, certainement, il n'y avait que cela à faire, il n'y avait rien de romantique ici.

Continuaient de se dresser les murs, on ne pouvait supposer la vie derrière eux, et la fillette avait disparu, ils ne savaient si elle avait couru plus loin, si elle était discrètement rentrée chez elle, dans ces murs oppressants. Isabelle commençait à suer, elle avait peur pour Mathilde. Les garçons, eux, étaient amusés par l'étrangeté. La poussière coulait le long des cloisons infranchissables, la chaleur avait un effet sirupeux sur la matière. Les murs aussi étaient en sueur, de coulées rougeâtres, serpents vivants quittant la surface par d'insignifiantes fissures. Louis sentait le mouvement, il accélérât régulièrement, on voyait le raccordement de leur rue, à quelques enjambées. Charles passait ses doigts dans la mollesse de la pierre, les laissait prendre l'humidité. Isabelle observait attentivement ses enfants, elle n'osait leur demander d'aller plus vite.

Le mur s'ouvrit enfin brutalement, seul Charles fut surpris, il allait passer sa main, tout juste, à l'endroit où l'ouverture s'affirma. Isabelle et Louis s'y attendaient, il devait arriver quelque chose, la rencontre avec la petite n'avait pas pu suffire. Une dame âgée leur fit face, surtout très près de Charles, qui recula. Madame Brémont, tel qu'elle imposa sa présentation après avoir souhaité le bon jour, avait soixante-quinze ans, elle se tenait devant sa porte grise, acier, laissée ouverte.

Louis, dans le bon champ, n'aperçut aucune petite fille, derrière, dans la cour sablée, nue. Isabelle répondit, se présenta de même.

« Vous êtes nouveaux dans le quartier, c'est bien cela ? demanda madame Brémont.

-Oui, fit Isabelle, nous sommes arrivés samedi dernier. Tiens, cela fait presque une semaine, le temps passe si vite.

-Vous allez vous plaire, par ici, c'est très calme. Trop calme, peut-être, ajouta la dame.

-Notre chat a eu un accident, ne put s'empêcher de dire Charles, à vif, il est passé sous une voiture.

-C'est bien triste, fit madame Brémont. Je ne supporte pas les chats, je peux être honnête, c'est bien cela, mais je n'aime pas la souffrance, non plus, c'est triste, continua-t-elle en regardant Mathilde, terrifiée, recroquevillée contre sa mère.

-Pourquoi c'est trop calme ? demanda l'ingénu Louis, il n'y a pas d'enfants, ici ?

-Il y a des enfants, oui, ah, on ne peut rien y faire, à cela, tout le monde se reproduit, mais ce sont des enfants calmes, les parents font leur travail. En disant cela, madame Brémont regardait Isabelle sévèrement. On n'aime pas les histoires, comme nulle part, c'est bien cela, surtout qu'on en a eu bien assez, d'histoires, par ici. Les enfants turbulents, on les évite, finit-elle en fixant Louis.

-De quelles histoires parlez-vous ? continua Charles alors que sa mère souhaitait vivement qu'ils prissent congés de la vieille dame.

-C'était une cité ouvrière, dans le temps, ici, dans le passé, il n'y a pas si longtemps. Il y a quinze ans à peine, vous n'étiez pas nés, cela grouillait d'hommes forts, dans le quartier, alors que maintenant il n'y a que de frêles cuisiniers et ménagers. Cette belle porte en acier, c'est

une œuvre de mon mari, voyez-vous, enchaîna-t-elle en désignant l'objet. Ici, c'était la cité des familles, il y avait des enfants turbulents, à l'époque, il n'y en a plus maintenant. Son regard était toujours sur Louis, il passait vers Charles, par intermittences, mais ce dernier était toujours moins impressionné que son frère, elle avait besoin d'impression pour continuer. Les enfants sont devenus calmes, ils sont partis dans l'automobile, ailleurs, à dix kilomètres, par là, fit-elle en montrant l'Est. Il y en avait, des histoires, mais lesquelles ? Ah, ça, c'est bien cela, ce qui vous intéresse tous, les détails, comme à la télévision, vous voulez tout savoir.

-Nous allons vous quitter, merci, fit Isabelle, nous devons rentrer, retrouver mon mari.

-Est-il rentré, déjà ? A-t-il rapporté le chat avec lui ? Que s'est-il passé dans la clinique ? C'est bien cela, vous voulez les détails, vous ne pouvez pas attendre. Je vous les donne les détails, de femmes trompées, cocufiées, de galantes jeunes filles de la ville qui aimaient les beaux galbes, d'épouses frustrées. Je vous les donne, les détails, là-bas l'effondrement d'une voûte, l'explosion d'un réservoir de goudron, des morts, les enfants, des morts, et pas de simples accidents de la route, fit-elle en regardant Mathilde. Celle-ci pleurait en disant Pito. Des suicides, mes chers petits, des hommes qui n'en pouvaient plus. Oui, c'est bien calme, ici, maintenant, et personne ne vient troubler cette paix, personne n'ose le faire, pas même un cri ne se le permet. »

Isabelle rassembla physiquement les enfants à l'écart de la dame Brémont, les dirigeant, eux toujours tournés vers cette femme, dans le bout de la rue. Il n'était pas question de comprendre ses mots, les gens sont étranges, il n'était pas question de chercher à comprendre comment elle savait qu'André était parti à la clinique, mes yeux peuvent te voir, c'était trop dangereux. Il fallait rentrer, elle n'avait que cela en tête, ou presque, comme il restait aussi la petite fille, et elle se répétait non, je ne peux pas te voir dans mon esprit. Rien n'était

simple, à cet instant, mais il fallait bien avancer, ne pas se retourner, quand, de lancinante, la musique est terminée.

Malgré la volonté de Charles et de Louis de rester dehors encore, Isabelle imposa le retour, elle était bien plus inquiétée qu'auparavant des risques de les laisser en liberté dans le quartier. Les nerfs avaient souffert, Louis se mit à pleurer, Mathilde l'imita, son frère lui faisait peur. Charles, aussi fatigué que les autres, s'en tint à maugréer, Isabelle se sentait bien mal à l'aise.

*

André rentra sur les treize heures, il avait prévenu son épouse, de ne pas l'attendre à déjeuner. Les médecins refaisaient le pansement et lui remettaient le chat aussitôt, le chef de la clinique était là, pas commode, il ne voulait rien savoir, il n'était pas question pour lui de reprendre Pito en observation. Ce qui posait problème, pour André, c'est qu'ils avaient alors décidé d'une nouvelle anesthésie, comme Pito, leur avaient-ils dit, était trop nerveuse, elle ne se laissait pas approcher facilement par le personnel. Monsieur Bouchard n'était pas là et les assistantes n'aimaient pas leur emploi, ici, de toute évidence, se dit André, comme il semblait que le patron avait, se confirmait-il, une mauvaise influence sur leur professionnalisme, sur leurs rapports aux clients humains et aux patients. Quoi qu'il en soit, il avait dû attendre tout le temps de ce pansement, près de trois heures. Il était allé en pharmacie, rapidement, à côté, on lui avait conseillé d'acheter le nécessaire, au cas où. Il avait rapidement posé la question de la cicatrisation, sérieusement remise en question par ces problèmes de pansement, mais cela fut balayé, le travail était fait. Avec un regard noir, une assistante d'origine espagnole eut tout de même l'effort, avec un rude accent et des intonations tonitruantes, de lui expliquer qu'il ne pouvait prétendre avoir de leçon à leur donner.

Les larmes de Mathilde cessèrent de couler quand elle vit Pito, à travers le grillage en tissu de son sac de transport, mais André refusa de sortir ainsi le chat. Ce dernier serait enfermé dans la salle de bains, dans la douche, même, grâce à ses portes coulissantes. Personne ne pourrait l'approcher tant que la guérison ne serait pas évidente. André, au vu de ce qu'on lui avait dit à la clinique, ne souhaitait pas qu'on put lui reprocher ensuite un quelconque mauvais traitement. Il savait, en son for intérieur, que les soucis ne s'arrêteraient pas maintenant.

Il disposa le bac de la litière dans la douche, donc, avec un récipient rempli de croquettes, un bol d'eau, quelques vieux chiffons qui servaient à installer un semblant de confort. En mangeant quelques restes du repas que s'étaient partagés les autres, André prit le temps d'observer le réveil et la lente installation de Pito, qu'il appelait maintenant plus affectueusement Pitouille, mon petit chaton, ma crépinette ou bien encore l'estropiée, dernière expression utilisée aux heures les plus rudes. Les enfants eurent le droit de passer dans la salle de bains dans l'après-midi, mais seulement pour un rapide coup d'œil, il n'était pas question d'exciter la bête. André l'aida à manger, lui donna un peu d'eau en la faisant lécher ses doigts. Il dut aussi l'aider pour ses besoins, rien n'était simple avec ce pansement, elle ne pouvait pas se soulever vers le bac à litière. Il resta finalement cinq heures avec la chatte, parmi lesquelles, tout de même, s'intégraient quelques pauses pour fureter à la recherche d'un bon polar ou pour goûter une collation avec ses enfants et sa femme dans le séjour.

Isabelle passa aussi un moment dans la salle de bains, d'abord pour voir comment on s'organiserait quand il faudrait que les humains eux-mêmes eussent à se laver, mais aussi pour discuter avec André de la rencontre qu'ils avaient faite le matin même avec, l'une après l'autre, la petite fille et la vieille dame Brémont. Le récit n'avait rien pour plaire au chef de famille, il rassura pourtant son épouse en proposant l'explication que les bruits couraient vite, dans un tel quartier, que

l'observation de certains avait pu traîner jusqu'aux oreilles de cette dame pour lui faire dire ce qu'elle avait exprimé au sujet de Pito, ce matin, sans même les connaître. Isabelle n'était pas convaincue, tout cela lui avait paru trop étrange, mais elle fit néanmoins l'effort de penser qu'il y avait une raison vraisemblable à ce que la vieille émît ces paroles. André eut pour sa part une idée simple : se rappelant de son entrevue avec le voisin, Yves Delaunay, l'avant-veille, il irait ce soir même s'inviter pour un apéritif instructif, afin d'avoir des éléments plus clairs sur le passé du quartier et sur certains de ses habitants actuels.

Pour André, l'atmosphère du quartier, à dix-neuf heures, chaque soir, était un idéal, la décision d'aller rencontrer de nouveau son voisin sonnait comme une délivrance. Il ne savait pas ce qu'il allait apprendre, certes, et des hypothèses désagréables trottaient dans son esprit, mais il était content de s'éloigner un peu de Pito, toujours aussi mal en point, très handicapée encore après l'opération.

Yves Delaunay était dehors, à nettoyer la terre, les yeux dans le vide, à la recherche de déchets. Déjà quand il était venu la première fois, André Dubourg avait remarqué que ce jardin était bien entretenu, mais il voyait même maintenant qu'il y avait eu du mieux en deux jours, en se demandant comme cela avait pu être possible. Il vint s'accouder à la barrière, il ne savait pas bien comment s'y prendre, maladroit. Il présenta le bonsoir, mais cela ne devait pas être assez fort, il n'y eut d'abord aucune réaction. Il observa, chercha le mouvement de l'homme, la déviation du regard, mais celui-ci restait en terre, avec quelques actions des deux mains, lentes. Puis l'homme se redressa et vint vers la barrière.

« Bonsoir ! entonna-t-il. Mes pattes sont fragiles, je ne parvenais pas à attraper ce satané bout de plastique.

-En effet, il est bien petit, fit André en percevant ce qui s'apparentait à une gaine.

-Petit, mais fatal pour les machines. Entrez donc, fit l'homme en dégageant la barrière, en l'ouvrant faiblement, laissant de quoi passer.

-Merci. Je ne vous dérange pas ? s'inquiéta André.

-Pas du tout, vous avez bien fait de venir, et j'allais rentrer, de toute façon, j'en ai fini pour aujourd'hui.

-Vous comptez vos heures ? osa plaisanter André.

-C'est presque cela, oui, sourit l'homme. »

André suivit son hôte dans la demeure, il allait enfin avoir idée de l'intérieur, après avoir observé jardins et façades. En maison double, on allait ici du côté gauche de la bâtisse, on passait sous un auvent bien usé pour entrer, avec une porte perpendiculaire à la façade, dans une partie avancée du vestibule sur le jardin. Après Delaunay, André passa le seuil et vit l'escalier devant lui, en colimaçon, qui montait vers le seul étage de la maison. Il suivit son hôte à gauche, au rez-de-chaussée, qui lui montra d'abord une première pièce, laissée ouverte, encore sur la gauche, c'était la cuisine, avec un espace important mais des rangements anciens, un lave-vaisselle et un four flambant neufs qui se démarquaient tout de même. Au fond, on devinait l'arrière-cuisine, plus éclairée de l'extérieur que la cuisine elle-même. L'homme avait prévu, il fut un temps, de revêtir l'ensemble à neuf, mais depuis qu'il savait que les bâtiments partaient en ruines, vers la destruction forcée, après rachat des promoteurs, il n'était plus question d'efforts quelconques pour une mise en valeur qui se serait avérée vaine. Mais il était content pour autant d'avoir décidé d'arrêter ses travaux ou bricolages seulement après avoir commencé de redorer le séjour, vers lequel ils avancèrent.

De vingt mètres carrés, la pièce principale était agréable, même si, orientée à l'est, on ne pouvait apprécier de luminosité ce soir. Ni les murs ni le réseau électrique, dans la structure, n'avaient été revus, mais les peintures fraîches donnaient un semblant de modernité à l'ensemble. On avait évacué les couleurs sombres d'origine, encore visibles dans le couloir de l'entrée, pour un ivoire qui faisait honneur au mobilier contemporain qui garnissait la pièce. Au fond, une porte donnait sur l'escalier menant au sous-sol, elle était fermée. A droite, une autre porte ouvrait sur un bureau, partie de la maison que le voisin n'avait pas en moitié, précisa l'hôte, pour cinq mètres carrés non négligeables d'une tranquillité bibliothécaire et informatique qui pouvait soutenir l'exercice d'une passion, l'histoire locale. De l'autre côté, il y en avait un aussi, de bureau, au même endroit mais à l'étage, on n'aurait pas imaginé sinon, d'une bâtisse à l'autre, la force des jalousies mise en œuvre si cela n'avait pas été ainsi, déjà que certains, d'en bas, préféraient le haut, que d'autres, d'en haut, préféraient le bas.

Aux murs de ce bureau trônaient quelques photographies de l'ancienne industrie, dans laquelle des aïeux du Delaunay avaient passé une grande partie de leur vie active. Mais sa passion pour l'histoire ne s'arrêtait pas là, les étagères étaient bien fournies, André était impressionné, il pensa à parler de l'ancêtre Thouin, au cas où. Mais d'abord André entendit appeler Yves, de l'étage, une voix féminine, à laquelle on n'aurait pu donner d'âge. C'était bien de la mère âgée dont il était question, Yves était revenu vivre avec elle après le décès du chef de famille, dix ans auparavant. Il avait dû quitter sa propre femme, André apprenait tout ce soir, et vite. D'en bas, le voisin fut présenté, rapidement, la dame était curieuse, elle avait entendu du bruit, elle était alitée, il n'était pas question pour autant de la déranger davantage.

On s'installa dans le séjour pour discuter plus posément. Delaunay leur servit à chacun un single malt de Bushmills, 16 ans de

maturation, sur de la glace. Après avoir trempé ses lèvres dans l'eau-de-vie, André entra dans le vif du sujet, expliqua la rencontre de son épouse et de ses enfants avec la dame Brémont, et ce qu'elle avait dit, ce qu'il en avait pensé. Yves la connaissait bien, l'appela la bougre, directement, pour que les choses fussent bien claires. Il était d'accord avec André, elle avait bien pu être au courant, pour le chat, lui-même avait bien vu, alors qu'il était déjà loin de leur appartement, il avait bien vu qu'il y avait eu un problème. Mais il fallait se méfier d'elle, ajouta-t-il toutefois.

La dame Brémont avait perdu son mari la même année que la mère Delaunay avait perdu le sien. Mais si le père d'Yves était mort des suites d'une embolie pulmonaire, qui avait provoqué un arrêt cardio-circulatoire, monsieur Brémont, lui, était mort des suites d'une rectocolite, infection intestinale sexuellement transmise. La maladie n'avait pas, en elle-même, de raison de faire succomber son patient, mais il y avait eu de sérieuses complications, des diarrhées effroyables, des fièvres répétées. Le secret médical ? La dame Brémont, coléreuse, avait commencé, doucement, à donner l'information, en deux jours tout le quartier était au courant, bien avant même que son mari fut enterré. Bernard Brémont était un homme dur, un travailleur hors pair, apprécié à sa juste valeur, il savait ce qu'était l'honneur. Conscient de ces divulgations, il abandonna la vie, il ne se donnait plus aucune bonne raison de lutter, il en eut tué sa femme, vivant. Elle-même, au foyer, avait une langue de vipère bien connue. La mort de Bernard n'arrangea rien, elle porta ses vices sur tous les hommes du quartier. Si le meilleur des hommes avait goûté les interdits, et l'on savait que ce n'était pas une fois, ni deux seulement, mais très régulièrement, chez certaines voisines, près du port, peut-être ailleurs encore, s'il avait pu mourir de tant de déviances, alors que devait-il en être des autres ?

« Au bout de deux ou trois mois, personne ne voulait plus parler avec elle, continua l'Yves. Elle passait véritablement pour une folle, et je pense pour ma part qu'elle l'est bien devenue, foldingue. Il lui reste des contacts, deux ou trois amies d'enfance qui n'ont pas encore passé l'arme à gauche, c'est peut-être grâce à elles qu'elle sait, d'ailleurs, pour votre chat, mais c'est tout. Elle a dit du mal des hommes, mais surtout des anciens, de ceux qui reposaient déjà sous terre, c'était inadmissible, même mon père y a eu droit. Je n'ai pas réagi, ma mère m'en exhortait, mais je lui aurais bien cassé les genoux, à l'époque. Et je vois qu'elle continue, la bougre. Vous savez, elle n'a sans doute pas tort, on n'est pas des anges, certains ont fauté, sans doute, mais ça ne se dit pas, ces choses-là, quel intérêt ? »

La dame Brémont avait voulu faire peur aux enfants, en prononçant des mots plus crus les uns que les autres, en parlant des morts. André voulait en savoir plus, sur ces morts. Même si elle pouvait être folle, après tout pourquoi pas, elle ne les inventait pas, se dit-il, ces accidents. Il avait bien raison. Delaunay confirma qu'il y avait eu nombre de malheurs, que la Brémont s'en félicitait, ça lui évitait de trop s'appesantir sur les fautes de son tendre époux, finalement, elle y revenait toujours, à ces morts, mais elle crachait dessus, même sur ceux qui avaient souffert, c'était plus fort qu'elle.

Là haut, à proximité de l'usine, il y avait eu des échauffourées, régulièrement, en particulier entre des individus de communautés étrangères, avec quantité de blessés, deux ou trois morts, pas plus, cela semblait peu pour Delaunay, en un peu plus de quatre-vingt années d'existence pour l'usine, mais qui ne prit son essor qu'après la Seconde Guerre mondiale, ces morts venaient ensuite. Pour les accidents, il y en avait eu d'importants, dès le début du siècle, certaines familles installées dans ce quartier avaient été concernées, mais pas seulement, bien entendu. La dame Brémont, son mari encore là, avec sa belle langue de vipère, parlait sans cesse de malédiction,

mais les habitants se moquaient de ses paroles. Il n'y en avait pas tant, de problèmes, au regard d'une industrie sidérurgique, dangereuse par définition.

Delaunay versa un second whisky dans chaque verre, après y avoir mis la glace. Le sujet des accidents n'était pas celui qui l'animait le plus, mais il voulait bien raconter, surtout parce qu'il sentait que la vieille avait ébranlé la famille tout juste installée.

« Pendant la guerre, la ville était occupée par les Allemands. Ils se servaient des hauts fourneaux et des aciéries, des ouvriers français également, réquisitionnés quand ils n'étaient pas envoyés vers l'Est. Quinze jours après le débarquement, le site a été bombardé, par soixante-dix avions de la Royal Air Force, puis de nouveau un mois plus tard, la veille de la libération de la ville. En tout 5 000 tonnes de bombes, 25 000 obus, l'apocalypse, les bâtiments éventrés, effondrés, déchiquetés, les habitants touchés. En quatre à sept ans, tout allait être remis sur pied, c'était un défi social, économique, industriel. Le principal problème, c'est que la direction voulait tout récupérer, alors que les structures étaient en lambeaux. En 1949, seize hommes trouvent la mort dans l'effondrement d'une aciérie : dix d'entre eux venaient de notre quartier, dont trois frères et leur beau-frère. Ce fut un événement terrible, trois bâtisses, en haut, de celles qui sont aujourd'hui murées, furent alors évacuées par leurs habitants, ils trouvaient le climat trop dur, le deuil du quartier était insupportable, ajouté au deuil d'une famille. La tristesse des autres, au lieu de rendre leur peine plus légère, ajoutait une charge trop lourde.

-Personne n'est mort à cause des obus ? demanda André.

-Non, c'est un miracle, ça, je suis bien d'accord. Mais si la bougre a parlé de malédiction, c'est parce qu'il y eut un autre accident mortel d'envergure en 1955, six ans plus tard.

-Qui a touché des habitants du quartier ?

-Oui. C'était au printemps. Je m'en souviens, tellement l'atmosphère ici fut lourde. Je n'étais qu'un gamin, j'avais quoi, dix ans, je vous dirai que le calcul n'est pas difficile, je suis né juste après la guerre. Il n'y avait pas tant de liens entre les familles, mais on ressentait le deuil. On n'entrait pas voir le mort, mais le silence était de mise, et tous allaient à l'enterrement, on donnait juste un coup de main, et le silence était encore pesant, pendant au moins une semaine.

-Que s'est-il passé ? demanda André.

-C'est un réservoir de goudron, qui a explosé. Sept morts, que ça a fait, sept ouvriers, dont cinq du quartier, et deux étrangers. Les étrangers, là c'était des Polonais, ils vivaient tous ensemble, séparés des Français. Les cinq Français, donc, ils étaient du quartier, des deux ensembles qui sont détruits aujourd'hui, plus haut. Ce sont les deux ensembles qui ont été détruits en premier, ne pensez pas que ça n'a rien à voir, ça non, il y a bien une raison. Il y en avait des morts, parfois, des accidents de travail, c'était ponctuel, ça arrivait, mais des accidents comme ça, et qui touchaient cinq voisins, c'était plus rare. Le problème, en plus, c'est qu'ils ne faisaient pas partie de la même équipe, qu'ils ne travaillaient pas ensemble, en temps normal. Là, on leur avait demandé d'intervenir sur une mission particulière, ils se sont retrouvés groupés, presque par hasard, et le drame est arrivé.

-Plus personne ne voulait habiter là, alors, après ? fit André sans trop savoir si la brume qui se formait sous lui était le fruit de l'alcool ou d'un phénomène réel.

-Ce n'est pas cela, non. Personne ne choisissait son logement, c'est la direction qui répartissait les lots, comme cela se fait pour des logements sociaux, en somme. Non, là, il y avait bien de nouveaux ouvriers, avec leur famille, qui vinrent s'installer, mais ils se plaignaient régulièrement d'un mal-être, ils n'arrivaient pas à dormir. Mon père faisait partie des cadres syndiqués, il en a reçu d'entre eux,

des années de suite, encore au début des années 1960, tant que je vivais là, je m'en souviens. Il y avait d'autres histoires, dans les syndicats, il recevait du monde, mon père, mais ça je m'en souviens bien, parce que ce n'était pas commun. On était beaucoup à ramener leurs plaintes à l'événement de 1955.

-Vous pensez que les maisons étaient hantées ?

-Ou qu'elles le sont encore ? Non. Je ne crois pas à ces choses-là. Mais c'était comme s'il y avait un poids. Ils n'étaient pas agressés par des fantômes, mais ils n'avaient pas faim, ils ne faisaient pas leurs nuits, alors que le boulot aurait dû largement y suffire à les crever. »

Sur les murs du séjour d'Yves Delaunay, André, malgré la peinture claire, voyait défiler d'anciens motifs, étrangement proches de ceux du couloir de l'entrée. Il appuya sa main droite sur son front pour redonner un sens à sa vie, pour favoriser une mise au point salutaire. Son hôte se leva, partit dans le bureau, André n'entendit rien de ce qu'il lui dit alors, les oreilles sifflèrent. Il osa se lever. Une impression de lévitation s'empara de lui, sur un nuage, il tituba sur place et retomba dans le fauteuil, dut se pencher de nouveau vers l'avant, s'appuyer sur le front, plisser les yeux. Une masse noire approcha, il comprit que son hôte revenait, qu'il resta immobile, un temps, qu'il s'éloigna de nouveau, mais par ailleurs, et le simple fait de suivre le mouvement du regard le perturba, il ressentait des aiguilles dans son crâne. Il entendit du bruit, au loin, très loin, cette maison lui parut trop grande alors, puis la masse familière se rapprocha, de plus en plus grande, très proche. On lui pencha la tête en arrière, il ne pouvait pas résister. « Buvez ça, ne vous en faites pas. » C'était bien assez près pour qu'il entendît ces mots. C'était frais, ce goût lui était inconnu.

Cinq minutes après, André retrouvait la vue claire. Devant lui, Delaunay l'attendait.

« Je sais qu'il est bon, ce whisky, fit l'hôte, mais je ne pensais pas qu'il pourrait faire un tel effet. Vous allez mieux ?

-Oui, c'est mieux, fit André. Je ne sais pas ce qu'il s'est passé.

-J'étais parti chercher des photographies de l'enterrement, je me suis souvenu que j'avais ça dans mes archives, c'est ce que mon père avait gardé, il y a tout un dossier, sur ce sujet, avec les plaintes de certains habitants.

-Je vais y aller, coupa l'invité.

-Oui. Rentrez retrouver votre famille. Ces histoires, ce n'est jamais très bon, à entendre. Et vous n'étiez pas venu pour ça.

-Si, merci, ça m'intéresse, mais je suis fatigué, je ne sais pas pourquoi, je ne me sens pas bien.

-Pour la Brémont, ne vous en faites pas, et rassurez votre épouse et vos enfants. Ce n'est qu'une vieille folle, elle aime impressionner son monde, elle n'a plus que cela pour s'occuper, la pauvre. Installez-vous, évitez de passer près de chez elle, fit-il avec un sourire, elle ne vaut pas la peine de telles préoccupations.

-Mais ces morts, ces maisons, vous croyez que...

-Non. Ce ne sont que des coïncidences. »

-*

André était attendu. Entre l'alcool et des soucis cognitifs dont il ne voyait pas bien l'origine, le retour fut titubant. Isabelle était occupée à nettoyer la douche, du sang sur le carrelage mural, des excréments étalés dans le bac et sur quelques morceaux de tissu. Pito attendait dans un coin. Isabelle n'avait pas été pleinement capable de maîtriser l'animal, qui avait même tenté à plusieurs reprises de quitter leur salle de bains, sans succès. Charles et Louis l'avaient assisté un moment, ils

étaient retournés devant la télévision. Mathilde jouait dans le calme près de ses frères, l'écran ne l'intéressait pas.

André proposa de prendre le relais, il ne dut pas insister. Sa démarche était plus radicale, consistant à jeter tout tissu contaminé, à sortir le reste, l'animal y compris, pour laver à grande eau. Comme son épouse avant lui, il eut régulièrement l'envie de vomir, mais il fallait bien tenir devant les enfants.

Pito miaulait, toujours en souffrance, elle voulait courir, elle ne comprenait pas bien ce qui l'en empêchait. Elle respirait, elle s'entendait, s'écoutait. Toutes ses articulations, de son point de vue, étaient en état de la laisser libre de tout déplacement. Mais il y avait tendance à ce qu'elle sautât inopportunistement, sans logique physique évidente, sa patte arrière unique chassant dans un sens ou dans un autre, entraînant le corps entier sans son assentiment. Le pansement avait repris des coups, le sang et le pus mêlés favorisaient son déchirement. André s'attela à quelque réparation, afin que la bête ne perdît pas davantage d'hémoglobine. Elle était plus farouche qu'auparavant, tout à fait amène à griffer, à lâcher ses forces les plus frêles pour blesser la main aimante.

Charles et Louis entendaient leur père, au loin, crier Pitouille, laisse-toi faire, avec quelques expressions plus corsées que d'autres, à l'occasion, malgré tout. Ils n'osèrent, ni l'un ni l'autre, aller voir, donner leur aide, la situation les laissait totalement amorphes. Ils n'avaient qu'une envie, que la souffrance disparut pour de bon, que la cicatrisation, car c'était bien là le problème, se passât de ce maudit pansement précaire pour s'établir en quelques heures seulement, et non en plusieurs jours ou plusieurs semaines.

Après avoir rafistolé le dispositif avec les compresses et l'adhésif qu'il s'était procuré en pharmacie, André remit Pito dans la douche avec de nouvelles croquettes, cette fois sans aucune litière, avec un vieil

oreiller, le seul restant qui n'avait pas été touché par les incidents de la soirée. Il rejoignit la famille dans le séjour, éreinté.

Les visages moroses ne parvenaient pas à communiquer. André prit tout de même le temps de chercher à convaincre son monde que la dame Brémont n'était qu'une vieille commère, en rapportant quelques phrases de son nouvel ami Yves, sans tout déballer, bien entendu, sur le passé du quartier, afin de ne pas effrayer les enfants. Il précisa juste que le voisin connaissait bien le coin, et ses habitants, qu'il avait passé ici beaucoup de son enfance, qu'il était revenu depuis quelques années, qu'il vivait avec sa mère, elle aussi bien au courant, et que son défunt père avait été représentant syndical de cette usine dans laquelle beaucoup des habitants du coin travaillaient. Il voulait donner du poids à son propos, Charles en fut même à demander ce qu'était un représentant syndical, ce à quoi il eut bien plaisir de répondre.

Il put vite s'apercevoir, toutefois, qu'ils étaient loin d'en être persuadés, de sa folie, encore troublés par les paroles de la vieille femme. Elle leur avait souhaité du mal, c'est tout ce qu'ils avaient retenu. Ils ne s'expliquaient toujours pas, en outre, l'apparition et la disparition de la jeune fille. Ils ne répondirent pas à André, le mutisme régnait, la situation de Pito ajoutait à la tension palpable. Une bonne nuit de sommeil, se dit André, était bien nécessaire après ces trois journées éprouvantes.

Mathilde fut la première à plonger dans les bras de Morphée. Elle exigea de rester un peu à observer Pito, après qu'elle eut été lavée au lavabo par sa mère. André l'approcha de la bête, qui renifla, sans bouger, exténuée. Depuis longtemps la dernière anesthésie avait cessé tout effet, le pauvre animal ne parvenait pas à se reposer vraiment depuis lors, la cicatrisation la tirait. Elle se mit à miauler quand Mathilde quitta la salle de bains, si bien que la petite pleura dans les bras de son père avant de gagner son lit. Tous vinrent lui souhaiter une

bonne nuit, cinq minutes après tout gazouillement avait cessé, elle dormait à poings fermés.

Charles et Louis furent autorisés à rester un peu devant la télévision avec leurs parents. Isabelle avait décidé qu'ils se laveraient le lendemain matin, qu'on s'organiserait alors, avec Pito, elle n'en avait pas le courage ce soir. Ils passèrent au brossage des dents et se mirent à jouer, cinq minutes à peine, sans en avoir envie. Charles feuilleta les bandes dessinées de son dernier Picsou magazine, qu'il venait de retrouver ce jour dans un des derniers cartons disposés dans la chambre. Les blagues et chutes lui changèrent les idées, mais Pito, on l'entendait, griffait les portes de la douche, gazouillait maintenant que Mathilde s'était arrêtée. Louis, quant à lui, essayait en vain d'avancer dans un nouveau chapitre d'un banal roman de science-fiction acheté à Chartres par sa mère avant leur départ. À la moitié de l'ouvrage, il était prêt d'abandonner.

Louis finissait une phrase en se rendant compte qu'il n'en avait rien retenu, il n'avait pas le courage de la relire, passait à la suivante sans y rien comprendre. L'auteur y avait une grande responsabilité, mais il savait aussi qu'il était en tort, qu'il ne pouvait pas se concentrer, et ce fut autre occupation qu'il en eut été de même. Si Charles semblait tenir un peu plus de son père, s'il ne se laissait pas impressionner, s'il était resté relativement passible devant les paroles de la dame Brémont, Louis, quant à lui, était resté coi du début à la fin, toujours avec une pensée pour la jeune fille, un fantôme, avec une encoche profonde préparée sur lui, en lui, pour chaque être original qu'il eut pu croiser. Louis était plus jeune, aussi, il considérait son frère comme une protection, il était lui-même, de lui-même, assez mal protégé quand il se retrouvait ainsi seul, parce que Charles, certes solide, ne pouvait pas supporter aussi bien les angoisses et souffrances des autres. Cela faisait beaucoup, ce vendredi, pour Charles, il y avait aussi Pito, sa mère, également, qui avait bien été ébranlée par ces

rencontres. Charles avait besoin de s'isoler, les bandes dessinées l'y aidèrent, Louis n'avait plus de main tendue à côté, il n'avait personne pour le rassurer, là, dans son lit, il n'osait pas retourner voir ses parents dans le séjour.

À la télévision, le couple ne trouva rien à regarder. Entre *Moby Dick*, téléfilm trop long, *Bats*, trop mauvais, ou encore *NCIS* et *Les Experts*, d'épisodes qui ressemblaient aux vues et revues, Isabelle et André ne faisaient que passer d'une chaîne à l'autre jusqu'à s'en lasser. Ils passèrent un temps sur *Les déménageurs de l'extrême*, puis André éteignit à la demande d'Isabelle. Ils n'arrivaient pas à discuter. Après ses tentatives du dîner, André ne souhaitait plus faire d'effort, il s'en remettait au lendemain. Isabelle alla voir Pito, resta avec elle, assise sur le rebord de la douche, caressant la boule de poils, qui ronronnait en retour, fatiguée mais satisfaite de cette visite. André les rejoignit très vite, après avoir débarrassé la table du salon. Il trouva un peu de place auprès de son épouse, Pito en ronronna de plus belle, avec une autre main sur son dos, sous son cou. André en profita pour scruter le pansement, comme il put, sans vouloir embêter la bête, en observant au mieux. Cela n'avait pas bougé beaucoup. Il put constater, mais Isabelle le lui dit en même temps, qu'aucun besoin n'avait été satisfait depuis l'incident précédent. Malheureusement, ils savaient que l'un d'entre deux aurait à se lever dans la nuit, aussitôt les premiers énervements du chat entendus, pour éviter de nouveaux débordements, de nouveaux nettoyages. Ils avaient peur que cela ne réveillât les enfants.

André s'endormit rapidement. Il consulta d'abord une plaquette publicitaire qui concernait son prochain emploi, parmi le dossier qu'on lui avait préparé pour son arrivée. Il lui était impossible de se concentrer, comme Louis, il abandonna vite sa lecture. Isabelle, la dernière à devoir aller au repos, ne parvint pas à se détendre. Elle avait vécu les mêmes turpitudes que les autres, mais on pouvait

ajouter à son cas l'angoisse de la rentrée, bien approchante, dans une nouvelle profession qui lui serait bien étrangère, avec de nouvelles responsabilités, non négligeables, avec des équipes à diriger, qu'elle ne connaissait pas encore, avec des troupes à encadrer, avec des directives à donner. Elle allait entrer dans le grand bain, c'est ce que son ancienne patronne lui avait dit avant qu'elle ne quittât Chartres, l'expression lui restait bien en tête, elle était bien ancrée ce soir, peut-être plus que jamais, c'était un moyen de penser à d'autres histoires que celles qui avaient été vécues ces derniers jours dans le quartier, mais ce n'était pas un moyen bien efficace. Elle connaissait l'entreprise, la chaîne de magasin, y avait longuement travaillé en tant que vendeuse, avait elle-même supporté les consignes de ses propres patronnes, elle savait ce qu'il en était, ce qu'elle allait devoir faire subir à d'autres, sans en avoir le choix, elle commençait à en avoir peur, de se faire haïr comme elle avait pu haïr elle-même, parfois.

Pito fit un premier signe peu après minuit. Isabelle était toujours éveillée, elle alla dans la salle de bains rapidement, Pito n'avait sans doute besoin que d'une présence. Elle lui tendit quelques croquettes, attrapées et avalées promptement, puis lui donna de l'eau du bout des doigts, ce que Pito apprécia également. Après quelques caresses, la bête était de nouveau calme, Isabelle retourna dans la chambre. Elle continua de penser à ce nouvel emploi, à faire le chemin, de magasin en magasin, de responsables sidérées en employées interloquées, elle se demandait si elle avait bien là sa place, les regards de ces individus imaginés le demandaient pour elle. De restructurations en consignes nouvelles auprès des mêmes équipes, elle continuait d'angoisser. Elle ne parviendrait pas à s'endormir avant le lever du soleil, sans nouvelle alerte de Pito.

Le lendemain, André recevait la visite de Maxime, son meilleur ami de Lille qu'il avait quitté en même temps qu'il avait quitté la ville. Il ne l'avait pas revu depuis, dans ses pensées non plus. André avait

laissé le Nord de côté, mais ce fut une bonne surprise que cette visite, après tant d'années. Maxime voulait voir ce qu'il était devenu, qui était sa femme, qui étaient ses enfants, ce qu'il faisait à présent de sa vie, de ses journées. De sourires, on passa aux formules d'usage, aux souvenirs fugaces, vers une discussion plus calme, au sujet des uns et des autres, au sujet de quelques rues qui avaient bien changé, là-haut, au sujet d'une culture qui ne devait plus être la même, là-bas, si loin, Maxime s'était lui aussi éloigné de la vie qu'ils menaient quand ils passaient leurs journées ensemble.

Il y avait la famille, c'était gênant pour ces retrouvailles, André souhaita qu'ils continuent de se rappeler en arpentant les rues du quartier, c'était l'occasion pour lui de présenter sa nouvelle vie à son ancien ami. Isabelle, blême, n'avait pas envie de discuter, d'ailleurs, elle avait le regard noir, des cernes profondes sous les yeux. Mathilde n'avait pas un visage plus avenant que sa mère. Les garçons, si les règles les plus élémentaires de la vie en société l'avaient permis, auraient craché sur l'inconnu.

Dehors il faisait froid. André choisit d'emmenner Maxime avec lui sur le parcours qu'il avait suivi lors de sa première promenade. Son ami était impressionné par toutes ces maisons identiques, par les allées vides, par les toitures rouges clairsemées de taches noires, aux jointures, par des murs qui lui rappelaient sa région, par l'aspect des petites briques plus que par la couleur. Ils parcoururent doucement cette même longue rue dans laquelle André avait pu observer attentivement les demeures. Le froid persistant l'intriguait, les habitations paraissaient sans vie. André se rappela le terrain vague qui arrivait, l'angoisse le prit. Ils discutaient de Lille, de Chartres, de leurs nouveaux emplois respectifs, Maxime était passé pâtissier, très heureux malgré des horaires difficiles, il était à un tournant de sa vie, toujours célibataire, d'aventures irrégulières, il pensait sérieusement à ouvrir une boutique, dans le vieux Lille, de spécialités locales à

écouler aux habitants toujours plus nombreux et aux touristes. Ils avançaient, et il n'y eut pas de terrain vague, bel et bien trois maisons doubles derrière une petite brume. André écarquilla ses yeux, les ferma, les frotta, écarquilla de nouveau, c'était vrai, les murs étaient là. Maxime prit les devants, amusé par la structure, il disparut dedans.

Les logements étaient ici abandonnés, les ouvertures libres. André pensa à un jeu, de la part de son ami, parti à l'intérieur, mais il n'était pas rassuré, loin de là. Il appela Maxime, il ne souhaitait pas entrer. Il continua d'appeler Maxime. Il entendit André, en retour, de l'intérieur du logement le plus à gauche. La voix de Maxime lui semblait si particulière, il ne la reconnaissait pas, il eut peur que ce ne fut pas simplement quelqu'un d'autre, un intrus qui vivait ici, qui pouvait être un danger pour lui. Il ne devait rien y avoir, là, Maxime ne le savait pas. Il continua d'appeler, en exhortant son ami de sortir, en précisant que la blague n'était pas si drôle, après tout. Il continua d'entendre André en retour. Il décida d'entrer, il n'y avait rien à faire d'autre, finalement, que de satisfaire son ami.

Des pas venaient de l'étage, mais l'escalier étroit, en colimaçon, ne lui parut pas sûr, il s'y engagea sans confiance, il continuait d'entendre les jambes lourdes marteler le plancher supérieur. « Allez, Maxime, ramène-toi ». Il continua d'avancer, dans l'étage, les portes étaient toutes ouvertes, il prit celle qui menait dans la seule pièce qui donnait sur la façade. Il tomba sur un homme nu, poilu, qui ne ressemblait en rien à Maxime. L'homme n'avait qu'une jambe, aucun autre appui, mais il avançait tout de même vers André, avec les éclats de rire de Maxime qui sortaient de son gosier. Du sang coulait du moignon, l'homme bavait, il avançait, André reculait, la sueur l'avait pris, il entendait qu'on l'appelait derrière, mais ce n'était pas la voix de Maxime, il en était sûr à présent. Il continua de reculer, de reculer, il avait peur de tomber sur un mur, dans l'impasse, de ne rien pouvoir tenter, de ne pouvoir réagir face à cet homme, si sauvage, enragé, les

yeux trop rouges. Il trébucha, l'homme accéléra, André tomba, d'un trou dans le plancher.

Il sursauta, entendit des grattements lointains avant d'entendre son épouse continuer, c'était bien elle, de l'appeler par son prénom. Il retrouva vite ses repères, la table de nuit, le tableau paysager accroché par ses soins dans la hâte la veille, puis son épouse. Il était en sueur. Pito continuait de donner l'alerte, il se leva pour aller s'en occuper tandis qu'Isabelle retournait sous la couette après vingt minutes seulement de sommeil, d'un sommeil qu'elle souhaitait rapidement retrouver. Il était sept heures passées de quarante minutes. Pito était prête à un nouvel incident, André la trouva sautillant maladroitement dans le bac de la douche, laissant quelques traces de sang, faiblement, sur ses passages. Sa seule patte arrière ne cessait de chasser, partait en l'air, le corps suivait sans parvenir à trouver de position confortable. André arriva à temps, il écarta l'oreiller et les morceaux de tissu, les sortit de la douche, puis il empoigna Pito, la maintint en l'air afin qu'elle satisfît commodément ses besoins.

*

Si les fins de semaine, pendant deux mois de vacances, n'avaient pas eu grande signification pour les garçons, l'ouverture de ce week-end avait un véritable impact sur leur attitude, c'était le dernier avant la rentrée. L'excitation de Charles et de Louis était bien réelle, ils avaient en tête, plus que les jours précédents, de profiter de ces dernières libertés, sous un beau et grand soleil. Pour eux, Pito allait vers le mieux, malgré l'enfermement dans la douche, malgré les soubresauts. Ils n'avaient pas idée des angoisses de leurs parents, et la nuit avait fini d'effacer la dame Brémont de leurs pensées. La jeune fille rencontrée était encore bien là, surtout dans l'esprit de Louis, mais plutôt comme un mystère à creuser, non plus comme un danger potentiel. Un fantôme de cet âge, Charles en était convaincu, au réveil, tandis qu'ils avaient encore la possibilité de parler intimement,

un fantôme de cet âge, si c'en était un, ne pouvait pas être bien dangereux, ce serait même amusant, se dirent-ils avant d'aller retrouver les autres au petit déjeuner.

Père et mère leur paraissaient exténués, et si Mathilde était encore aussi fraîche que son éveil, elle ne tarderait pas, comme d'habitude, à s'énerver. Charles eut bien l'idée qu'il ne leur serait pas difficile de quitter l'appartement ce jour. Entre l'occupation de Pito et de Mathilde, en effet, il n'y aurait pas de place pour eux deux, il n'y aurait pas d'énergie pour se fatiguer à leur refuser de sortir s'amuser. Si André avait eu la prémonition des tristes événements qui allaient leur arriver pendant cette sortie, c'en eut été autrement, mais il ne possédait pas cette science obscure. Hormis de mauvais pressentiments, tout simplement découlant de bien tristes pensées, André ne pouvait rien deviner de l'avenir, pas plus qu'Isabelle. Ce n'était tant leur rationalité malade qui expliquait cela, mais la plus pure logique. Personne n'avait prédit l'accident de Pito, par exemple, personne ne s'y était attendu même. Il restait des craintes, chez Isabelle, mais jamais elle n'eut prévu, ce samedi, la disparition de Louis.

Il faisait chaud. Les deux garçons passèrent chacun leur tour dans la salle de bains. André gardait Pito dans le séjour, dans un coin aménagé à l'occasion. Charles et Louis passèrent autant chacun leur tour devant les dessins animés, avec Mathilde à côté qui s'occupait à colorier des modèles d'animaux de savane, en débordant onctueusement, aussi souvent en dehors des traits qu'en dehors de la feuille. Ils firent part de leur ennui de rester dans le séjour, ou bien même dans leur chambre. Il n'y avait rien à la télévision, ils les avaient déjà vu, ces animés-là, et ils avaient fini de ranger leurs jouets. Ils voulaient clairement profiter de ces derniers jours de vacances, de ces rayons de soleil. Isabelle ne fut pas longue à convaincre, André leur laissa aussi ce loisir, avec un petit avertissement, pour la forme,

qu'ils ne s'éloignassent pas trop, qu'on pût les retrouver facilement, à proximité immédiate de l'immeuble.

André appelait la clinique vétérinaire quand les deux garçons quittèrent l'appartement. Il prenait rendez-vous pour l'après-midi, afin de faire le point sur l'état de Pito, afin de revoir également le pansement, qu'il soit remis correctement, que l'animal soit nettoyé. Ce serait l'occasion d'une nouvelle anesthésie, il en développait du trac, de ces soins à répétition. Il était attendu à quatorze heures, il faudrait compter une heure et demie à deux heures pour que les soins fussent effectués. Isabelle, perturbée par la nuit blanche qu'elle avait passée, choisit de s'engager dans le rangement des affaires de Mathilde, avec du ménage en surplus. C'était une mission laborieuse qu'elle se donnait, sur un temps court, pour mériter en fin de matinée d'aller naviguer sur Internet pendant au moins une heure, à la recherche d'occupations infructueuses, qu'elle ne s'était pas encore octroyées depuis leur arrivée. André, avant qu'elle ne prît l'unique ordinateur du foyer, s'occuperait de retrouver l'ancêtre Thouin.

À dix heures, Charles et Louis étaient dans la cour de l'école, ils s'étaient faufilés par une clôture abîmée. Ils n'avaient pas de ballon, il n'y avait personne, le lieu était moins amusant dans ce contexte. Ils attendirent un peu, faisant les cent pas, dans l'espoir qu'on les rejoignît, mais il ne se passait rien. Louis était content, tout de même, de continuer de se familiariser avec l'école qu'il allait bientôt fréquenter de manière assidue. Charles, quant à lui, eut vite envie d'aller voir ailleurs. Son frère accepta de le suivre. Louis, plus que Charles, voulait respecter la parole qu'ils avaient donnée à leurs parents de ne pas trop s'éloigner, ce à quoi Charles pouvait répondre qu'ils resteraient tout de même dans le quartier, peut-être moins à vue, certes, mais à égale distance de l'appartement que dans cette cour, ou presque. Louis ne fut pas difficile à convaincre.

Ainsi les garçons quittèrent cette cour d'école par le même chemin, sur le côté, sous les fenêtres de la cuisine et des chambres, auxquelles personne ne se trouvait encore pour les surveiller. Louis regarda en l'air, Charles lui précisa qu'il n'avait jamais été question d'aller dans cette cour, après tout. L'aîné prit sa part de responsabilité en choisissant de ne pas aller vers le Nord, de ne pas rejoindre l'ensemble des maisons doubles, même si, en passant plusieurs fois près d'elles en voiture, chaque fois qu'il allait à la clinique ou en revenait avec son père, ces maisons lui avaient donné l'envie de promenades plus sérieuses, curieuses, approfondies, surtout pour celles qui étaient condamnées, c'était particulièrement attirant. Mais il n'en était pas question, on allait plutôt explorer les parties les moins éloignées, ainsi rester raisonnable, tout de même.

En partant de l'autre côté, Louis ne put s'empêcher de reprocher à son frère de vouloir chercher à revoir la vieille Brémont, mais Charles n'en avait aucunement l'intention. En fait, il voulait surtout retrouver la rue qu'ils avaient parcourue le mardi précédent, juste avant l'accident de Pito. Mais ils ne purent, c'était évident, éviter de regarder du côté de la petite ruelle dans laquelle habitait la Brémont. À son sujet, ils n'avaient pas la science de leurs parents, mais ils se doutaient bien, à ce qu'ils avaient pu entendre, qu'elle était encore moins fréquentable que ce qu'ils avaient eux-mêmes pensé. On distinguait sa porte, de la voie qu'ils empruntaient, cette porte qui s'était ouverte brusquement devant eux, Charles en eut un frisson amusé, il en était maintenant trop loin pour avoir peur.

Ils continuèrent leur chemin. Comme en ce mardi soir tristement mémorable, ils ne prirent pas de s'attarder sur les premières demeures, même si les espaces présents sur leur droite, avec des jardins relativement spacieux, attiraient leurs regards. En face d'eux, alors qu'ils l'auraient plutôt vu sur leur droite, dans leurs souvenirs, il y avait la maison ancienne avec sa tour carrée, avec un virage à son

niveau, sur la gauche, pour zigzaguer ensuite à droite et continuer la rue vers l'axe perpendiculaire qui allait du Nord au Sud. Cette maison était pourvue d'un riche portail en acier rouge, qui empêchait toute incursion visuelle. De la rue, en effet, les deux garçons ne voyaient que la partie la plus haute du deuxième étage de la demeure, sans fenêtres visibles de leur côté, avec cette tour qui n'affichait aucun intérêt véritable aux yeux de Charles. Louis était un peu plus intrigué, mais il trouvait aussi que la blancheur des murs, de pierres locales, ôtait tout possible caractère mystérieux à l'ensemble. Il y avait des lucarnes, dans cette tour, on distinguait des escaliers, mais aucune présence de vie. Charles passa à gauche, pour avoir une meilleure vue, mais cela ne donna rien, il rejoignit son frère à droite, il voulait s'approcher du portail pour essayer de trouver une brèche, pour mieux voir.

Avant d'arriver près de cette entrée, ils eurent un regard pour la maison touffue de gauche. Ils l'avaient déjà remarquée la première fois, la 205 blanche était toujours là, dans la cour, ils n'auraient su dire si elle fonctionnait encore. Son apparence, à la fois rouillée et crémeuse, ne donnait pas d'indice qui permit de résoudre la question. C'était l'absence d'entretien extérieur, liée à la présence évidente d'habitants, on la sentait, même si rien, en fait, ne pouvait l'avérer, qui donnait son cachet à cette demeure, mais ils retournèrent très vite à la tour, objet de leur plus vive curiosité, à la recherche d'un quelconque signe de vie, à la recherche de l'âme qui manquait encore cruellement à leur petite promenade. Cette curiosité serait en partie assouvie. Alors qu'ils commençaient à chercher un endroit pour mieux voir, mais l'uniformité de ce portail semblait dire qu'il n'y avait aucun espoir, ils durent suspendre leur recherche quand une voiture arriva derrière eux. Le véhicule ralentit et le portail commença à s'ouvrir.

La joie de tout découvrir ? Non. Loin de là. Le portail s'ouvrait à l'extérieur, ils eurent à reculer. Charles comprit que la voiture allait y

entrer, dans cette cour, il n'osa pas trop regarder. Louis, par contre, se dit que c'était fait, qu'il n'y avait pas grand risque. Il vit un espace de gravillons blancs et gris, un ensemble de murs blancs, de même façon que ce qu'ils avaient vu sur la tour et sur le dernier étage de la maison. Les fenêtres peu nombreuses, mais très claires, ne donnaient rien à voir d'autre que toute la banalité qu'ils furent bien en peine de trouver là. Ce n'était rien moins qu'un Touareg noir de Volkswagen qui leur passa sous le nez, avec une femme trentenaire au volant, qui avait un peu le physique de leur mère, à ce que se dit Charles avant de distinguer le V6 TDI inscrit sur la porte blanche du coffre. Le tout-terrain disparut derrière la fermeture du portail, seul élément, finalement, qui avait une couleur originale. Le reste n'était que fadeur, pour les deux garçons. Ils regardèrent une dernière fois la tour et Charles continua sur la route, prit le virage, alors que son frère suivait, mais en signalant plusieurs fois qu'il leur devenait inconvenant de partir si loin. Charles lui promit qu'ils feraient bientôt demi-tour, il voulait seulement finir d'observer toutes les maisons de cette rue, sans en perdre un mètre.

Il restait une belle maison sur la droite, après le virage, cernée de murs aussi hauts que pour celle qu'ils venaient de quitter. Il n'y avait ici rien de plus à se mettre sous la dent. La demeure était moderne, également riche. Ils étaient dégoûtés, à présent, de cette richesse, elle n'avait vraiment rien de passionnant. Ils passèrent alors à gauche pour prendre la rue dans l'autre sens. Le premier problème qu'ils rencontrèrent, ce fut le soleil, dans leurs yeux. L'astre, s'il éclairait agréablement l'autre côté, obligeait dans ce sens à baisser la tête. Il n'était plus si bas, mais il plongeait sur les deux garçons, qui allaient maintenant vers le sud-est sans trop en avoir bien conscience, avec une chaleur qui n'arrangeait rien. Mais ce n'était là que le début de leurs soucis, une broutille, finalement, vis-à-vis de ce qui venait.

Ils passèrent d'abord près de l'entrée d'une demeure éloignée de la route. Contre la haie, dans le petit chemin qui conduisait vers cette maison, on observait une série de huit boîtes aux lettres, toutes plus rouillées les unes que les autres. Louis s'interrogeait sur la possibilité de loger huit familles différentes dans une maison qui n'était pas si grande, somme toute classique, même, alors que Charles avait bien deviné qu'il s'agissait d'une fantaisie décorative de la part des habitants, en n'y voyant que laideur, à son propre avis. Pour les deux garçons, cette fantaisie formait une barrière infranchissable entre eux et la propriété, d'autant que celle-ci se cachait, sombre, sous le soleil aveuglant. Charles n'osa même pas s'approcher des boîtes, alors qu'il en avait envie, d'y toucher, d'ouvrir.

La maison suivante, elle, était au bord de la route, avec un bien petit avancement sans verdure, une entrée de garage en pente, avec une petite voiture, qui se conduisait sans permis, d'un bleu clair qui la faisait se distinguer trop nettement de son environnement gris. L'habitation était relativement grande, les garçons avaient compris qu'elle n'abritait qu'un petit couple âgé. De l'extérieur, on devinait la pauvreté, la fatigue, l'inactivité. Tous ces caractères formaient une barrière aussi repoussante que les boîtes aux lettres de la maison précédente. Ils avançaient lentement, ils observaient chaque détail. Ils durent accélérer pourtant quand ils aperçurent la silhouette de l'occupante à travers les fenêtres jaunies et les rideaux cramoisis du salon, une silhouette qui se dirigeait dangereusement, le long du mur, vers la porte principale.

S'il n'y avait qu'un petit grillage en fil de fer garni pour séparer l'espace public et l'espace privé, à ce niveau, la demeure suivante était quant à elle isolée par un muret de ciment qui faisait le tour entier de la propriété, laissant seulement place nette au niveau de l'entrée, avec une grille en acier rouge, ouverte en ce jour comme elle était ouverte aussi la dernière fois qu'ils s'étaient promenés là. Sur chaque côté, des

arbres et buissons touffus accentuaient l'isolement, d'une part avec la demeure du couple âgé, d'autre part avec le petit immeuble qui suivait, petite structure qui accueillait trois ou quatre petits appartements, sur deux niveaux seulement. Les garçons prirent leur temps. Arrivés au début du muret, ils purent constater que, à hauteur, un mètre tout au plus, c'était de la terre qu'il y avait à l'intérieur, dans le jardin, et les plantes se dressaient vivement, mais sans entretien visible, cela grimpait encore ensuite. Le niveau de terre descendait par contre à l'intérieur, à mesure qu'ils avançaient vers la grille, avec alors un chemin goudronné qui montait jusqu'à la maison. On retrouvait ensuite, à gauche de l'habitation, une pente de terre, jusqu'à l'extrémité gauche, avec de nouveau des plantations qui partaient du bord, qui longeaient le muret, mais sans que les garçons eurent la possibilité, alors, de savoir ce que le décor devenait à l'arrière, avant de retrouver les plantations, arbres et buissons, sur le côté droit.

Charles revint au niveau de la grille. Derrière la 205 blanche qui restait garée dans l'allée, il devina un petit accès vers l'arrière, fermé par une porte de bois qui lui paraissait déjà ancienne. La maison datait des années 1910 ou 1920. Les deux garçons pensaient qu'elle avait au moins vingt ans, mais son histoire, qu'ils imaginaient tout de même assez remplies, était ainsi plus importante encore qu'ils ne pouvaient l'imaginer. Elle avait traversé une guerre, peut-être deux, et elle avait vécu les turpitudes du quartier proche, avec ces ouvriers nombreux, ces morts influentes dont André et Isabelle avaient entendu parler.

Les deux garçons n'avaient pas trouvé le sens de leur promenade, ni le mystère, surtout mis en valeur par Charles, dans les autres observations, dans la tour, dans les boîtes aux lettres, dans les rideaux cramoisis. Louis, déjà, était intrigué par le fouillis vert, Charles par cette petite porte en bois, Louis par la fermeture de certains volets, Charles par l'ouverture de la grille, et la couleur rouge n'y était pas

pour rien. Charles était convaincu qu'il n'y avait personne, Louis en était bien moins sûr.

Retourné du côté droit, Charles regardait ce jardin, si l'on pouvait appeler cela un jardin. Y avait-t-il une petite porte en bois de ce côté aussi ? On ne voyait rien. Il y avait quelques ronces, des troncs de sapin, enrobés de lierres, voisins d'aubépine, de buis, de rosiers sauvages. On devinait des troncs de chêne, plus loin, mais les espèces, Charles et Louis ne les distinguaient pas encore très bien. Louis voulait rentrer chez eux, il le signifia une nouvelle fois, plus clairement, avec des mots cette fois, comme il s'était jusque-là contenté de faire comme s'il fallait simplement poursuivre la route du retour, vers l'appartement. Les mots n'eurent pas davantage d'effet sur son frère aîné. Charles, en effet, prit le risque de monter sur le muret. On ne pouvait pas les voir, c'était un point positif selon Charles, mais Louis n'était pas rassuré. Charles mit un pied sur la terre, puis l'autre, il avança, se retourna, fit signe à Louis de le rejoindre, et ce dernier ne se fit pas prier, finalement, monta sur le muret, suivit l'aîné. Ils disparurent ainsi dans la verdure, ils allaient pouvoir explorer la propriété.

*

Le père de l'ancêtre botaniste André Thouin s'appelait Jean-André. Il connaissait lui-même déjà bien le comte de Buffon, qui l'avait ainsi nommé jardinier en chef du Jardin du Roi deux ans avant la naissance de son fils, qui occuperait donc lui-même cette fonction plus tard. Le baron Cuvier, dans son éloge, ajoutait que le petit était né parmi les arbustes étrangers, dans une annexe des serres qui servait de logement à la famille. Il connaissait les plantes de l'Asie et de l'Amérique avant celles de l'Europe, disait le même baron. André se fit la remarque que ces propres fils ne connaissaient ni les unes ni les autres, trop habitués à la ville, peut-être, et qu'il eût aimé avoir l'occasion prochaine de les initier à la botanique, même si lui-même n'en savait pas grand chose,

non plus, et qu'il ne se sentait toujours pas plus aujourd'hui qu'hier le courage d'apprendre. Il en revint à l'ancêtre, qui prit la succession de son père, non sans la méfiance du roi Louis XV en personne.

Le Jardin du Roi ne fut longtemps réputé que pour les travaux et expériences qui concernaient les plantes médicinales, comme le domaine de la santé était en plein essor et que l'on se préoccupait finalement assez peu, parmi le peuple et parmi les gouvernants, de plantes rapportées des quatre coins du monde. André Thouin, le signalait Cuvier, contribua à donner une certaine brillance au jardin, avec des surfaces augmentées, davantage d'essences étrangères encore, une mise en valeur plus digne, avec de meilleurs classements des espèces, de meilleures connaissances, des mémoires nombreux publiés sur le sujet. À la fois homme d'affaires, André en avait eu le sentiment à la lecture de la correspondance avec le comte de Buffon, à la fois architecte, il se chargeait ainsi de vérifier les plans proposés aux agrandissements éventuels, à la fois jardinier et botaniste, évidemment, grand connaisseur des sciences naturelles, l'ancêtre Thouin gagnait en estime dans le cœur d'André, en ce samedi matin d'un XXI^e siècle encore peu avancé. De la gestion globale de cette propriété parisienne à l'observation microscopique des pétioles, des nervures, des insectes qui occupaient les limbes, André Thouin paraissait un homme complet.

Bosquets et parterres n'avaient ainsi aucun secret pour l'âme scientifique qui avait été éduquée dedans. Banistera et datura, autres dahlia, imposants chênes ou pins, canne et phormium tenax étaient tous objets d'étude pour cet homme qui était amené à correspondre avec le monde entier, avec des voyageurs, aventuriers, parfois sous ses ordres, d'anciens élèves de ses cours particulièrement respectés.

André passa rapidement sur la fin de la vie, assez banale, surtout occupée par le professorat et la gestion quotidienne des plantations du jardin. L'éloge avait certainement le tort de peindre le personnage en

rose, mais André devina bien qu'il y avait certainement beaucoup de vrai dans ce qui avait alors été écrit et lu devant cette funèbre assemblée au mois de juin 1825. Il passa à l'éloge prononcé par Arsenne Thiébaud-de-Berneaud en décembre 1824, alors que Thouin était décédé le 23 septembre de cette même année. L'éloge était plus long, avec davantage d'emphase aussi. On donnait également quelques éléments de la vie du défunt, on insistait sur le développement de la botanique, qu'il avait permis, dans les années 1770, avec une multiplication des variétés plantées, une augmentation du nombre d'espèces connues et reconnues. On parlait là encore de ses fréquentations, ami des Malesherbes et Rousseau qui aimaient fort aussi ce qui touchait à la nature. On faisait aussi part de ses excursions en Hollande, en Sambre-et-Meuse, en Belgique, dans les pays germaniques, mais aussi en Italie. Il avait rapporté de la campagne romaine des végétaux, des manuscrits, des sculptures, mais aussi six ânes, douze taureaux, vingt-quatre vaches à longues cornes et à longues jambes, ainsi que des paires de buffles, quelques chameaux... André fut évidemment surpris de découvrir tout cela, et la lecture continuée lui rendait le personnage encore plus sympathique. Il n'avait pas idée des raisons de ces destinations, elles n'étaient pas données dans le texte, c'était à creuser, se dit-il, dès qu'il aurait accès à d'autres morceaux, peut-être à des lettres encore tues, secrètes.

Regardant l'heure, arrivé aux trois quarts du deuxième éloge, il s'inquiéta que les enfants fussent déjà dehors depuis bientôt une heure. Il retourna à sa lecture, il voulait accélérer le mouvement et la prise de notes, sa femme avait réservé le poste pour la fin de matinée. Il passa ainsi plus rapidement sur le début de reconnaissance que connut l'ancêtre dans toute l'Europe, en Amérique même. Thiébaud-de-Berneaud insistait aussi sur son professorat, en précisant quelques grands principes du botaniste, parmi ses ouvrages et ses leçons d'agriculture pratique. André avait envie de lire ses textes, oui, mais il n'en avait toujours pas tout à fait la motivation intellectuelle. C'était la

curiosité qui le guidait, avec un soupçon de fierté, mais il ne sentait pas encore étudier en détail la vie des plantes telle qu'on la connaissait par le passé.

Il rejoignit Isabelle, signala que le bureau lui était libéré. Il voulut l'entretenir un peu de ce qu'il avait appris, mais elle le mit en attente. Elle préférait qu'il allât voir si les garçons n'étaient pas trop loin, dès maintenant. André regarda d'abord depuis la fenêtre de la cuisine, il ne vit rien, aucun enfant dans les cours des écoles. Depuis le balcon, pas plus de vie, alors que la vue y était là beaucoup plus large. L'ancêtre Thouin n'avait pas eu d'enfants, selon ce qu'il avait lu, même s'il avait certainement dû s'occuper de ces jeunes frères, espiègles sans doute, qui allaient courir en permanence entre les arbres ou dans les buissons.

Mathilde s'occupait dans le séjour avec ses poupées, calme, c'était une joie pour lui de la voir ainsi. Le fait de devoir aller courir après les deux autres lui coûtait beaucoup. Il alla d'abord du côté de la salle de bains, put constater qu'il n'y avait pas de nouveau au sujet de Pito. Elle se reposait, avait suffisamment de croquettes à disposition. Il lui fit une petite caresse, elle gloussa, leva un peu la tête, de contentement.

Arrivé dehors, André ne savait pas du tout de quel côté chercher. Sa logique le conduisit vers les écoles. Il passa devant, puis auprès de la maison de monsieur Delaunay, qui n'était pas dehors, lui, pour une fois, il eut peut-être pu l'aider. Ses hallucinations lui revinrent à l'esprit, il eut quelque angoisse pour ses fils. Il devina que les maisons condamnées devaient être pour eux d'un attrait certain, qu'ils eussent même essayé, Charles en tête, d'entrer dans l'une d'entre elles, de fouiller leurs défauts, leur passé, de l'extérieur, oui, mais avec la curiosité de connaître l'intérieur, cela devait être possible. L'heure de midi se rapprochait. André accéléra. Il ne comptait pas repasser près des terrains vagues, il préféra parcourir toutes ces petites ruelles qui

lui étaient encore inconnues, de maisons doubles aussi, fermées tantôt de briques aux fenêtres, tantôt de grandes planches doublées, contreplaquées, toutes verreries supprimées, de barrières encore debout, autour des jardins, dans des états désastreux. Il ferait le tour, si besoin, il savait que la proximité ne comptait pas tant pour les garçons, et surtout pour l'aîné.

Au loin, deux jeunes à vélo, il avait envie d'aller leur demander, mais il les voyait s'éloigner, la mission semblait vaine. Puis entre deux demeures condamnées, une petite maison se distinguait de par une impression d'activité, qui transparissait surtout dans la saleté fraîche de grillages rouillés qui surplombaient une pelouse mal rasée. Une femme, qui, selon André, pouvait avoir entre cinquante et soixante-cinq ans, se tenait penchée sur un potager bien mal en point qui faisait mal au cœur de l'observateur. Il distingua quelques brins de persil, une ou deux salades fanées, des indices de radis, plutôt que de carottes, avec quelques fleurs en plus, desquelles on n'eut pu dire si elles étaient là volontairement ou par hasard.

« Excusez-moi, souffla-t-il, avant de se répéter de manière à être entendu.

-Oui ? fit la femme en se retournant. Bonjour.

-Bonjour. Excusez-moi de vous déranger. Je suis à la recherche de mes fils. Ils sont sortis jouer, je voudrais bien mettre la main dessus avant le déjeuner.

-Ah, oui, répondit-elle, aussi lancinante que son environnement. Ils ont de quoi jouer, par ici, en espérant qu'ils n'aient pas trouvé une brèche pour entrer dans les appartements vides. C'est un jeu qu'ils ont tous en ce moment. L'entreprise de destruction va bientôt faire son travail, quand nous serons tous partis, fit-elle en regardant le ciel. Pour l'instant, ils reviennent régulièrement colmater les trous. Ils retrouvent même des seringues, à côté, ils en ont retrouvées la

semaine dernière, qu'ils m'ont dit, alors la police fait ses rondes, aussi, ce n'est pas bien gai. Vivement qu'on passe l'arme à gauche, que tout le monde doit se dire, continua-t-elle en gardant un œil sur son jardinet, comme si les radis allaient d'un coup sortir de terre et qu'il lui faudrait être suffisamment vive pour les rattraper.

-Vous ne les avez pas vu ? insista André.

-Des gamins, j'en vois beaucoup, il y a les deux immeubles, là, juste à côté, puis un autre encore derrière, là-bas, on est entre les immeubles, nous autres, comme s'ils voulaient nous étouffer, et en construire d'autres encore, à ce que ce serait bien beau, il faut croire. Mais bon, pour en revenir à votre affaire, je dois vous dire que cela grouille de gamins, dans le quartier, alors j'en vois passer, bien sûr, mais pour vous dire si c'est les vôtres, c'est autre chose.

-Il y en a un qui a dix ans. Ils ont tous les deux les cheveux bruns, noirs, les cheveux courts. Le deuxième, il a huit ans.

-Ils ont tous les cheveux bruns, noirs, par ici, et tous entre huit et dix ans. Ils sont en vélo, les vôtres ?

-Non, ils sont à pied, répondit André tout en perdant espoir.

-En vélo, cela m'aurait facilité le travail, à pied c'est plus difficile, et je ne les connais pas, pour la plupart, ils ne viennent jamais dire bonjour, pour sûr, ils ne savent pas ce que c'est, il faut croire, de dire bonjour. Je ne m'en formalise pas, voyez, mais s'ils disaient bonjour, au moins, j'aurais le temps de voir leur visage, et de signaler à leurs parents, qui les auraient perdus, que je les ai bien vus passer devant moi. Sans cela, je ne peux rien faire. Ils me diraient leur prénom, aussi, mais on ne vit plus dans ce monde-là, plus personne ne dit bonjour en passant, en tout cas pas les petits.

-Je vais continuer, merci.

-Si cela peut vous rassurer, je n'en ai pas vu passer beaucoup, ce matin, et encore moins la dernière heure. Même si je reste penchée au-dessus de ma terre, à soigner mes pauvres pousses, continua-t-elle en les regardant de nouveau, cette fois-ci tristement, je vois bien les gens passer, je lève toujours la tête, j'attends leur attention, leur politesse. Mais je n'ai pas vu grand-monde, là, et je peux vous dire que personne n'est rentré dans une des maisons qui nous entourent, je suis attentive, en ce moment, comme la police, au moins, elle a des attentions, on a des gens pour discuter, c'est changeant, c'est un plaisir parfois. Vous savez, moi je n'ai pas l'intention de partir maintenant, ils font ce qu'ils peuvent, ils me proposent de l'argent, mais moi je l'aime bien ce quartier, je sais bien que les gamins ils ne disent pas bonjour ailleurs, non plus, alors je ne vois pas ce que cela changerait, si ce n'est que je ne serais plus là, entourée des souvenirs de mon mari, il est parti depuis longtemps, lui, déjà. Alors je surveille à côté, maintenant, mais il y en a d'autres, de maisons abandonnées, de qui sont déjà partis, ils ont rendu l'âme ou ont accepté le chèque qu'on voulait bien leur signer.

-Oui, je comprends, prononça André sans conviction. Je vais aller voir plus haut, peut-être vers l'hôpital, je dois me dépêcher. Merci de votre aide, madame.

-Il n'y a pas de quoi. N'hésitez pas, on ne sait jamais, s'ils passent par là, je garde l'œil. »

Dans la conversation, qu'il avait laissé s'étoffer sans aucun contrôle, André avait perdu ses repères. Il tituba vers l'ouest, vers ces deux immeubles dont elle avait parlé, vers l'endroit où il avait aperçu les vélos juste avant. Mais il n'y avait plus personne, l'heure était maintenant dépassée. Les rues étaient désespérément vides. Même son interlocutrice, aussitôt qu'il l'avait quittée, s'était pressée de cueillir deux branches d'un thym rouillé avant de rentrer chez elle.

Il ne savait pas comment ils étaient habillés. Sans doute n'y avait-il même pas fait attention. Entre les fenêtres condamnées et les immeubles immaculés, le vertige le prenait. Il accéléra sa marche, regardait bien chaque rue qu'il passait, qu'il croisait. Il prit ensuite la route qui longeait l'hôpital pour arriver à cette rue que les enfants avaient effectivement parcourue. Il ne le savait pas, lui. Il avait idée que la vieille dame qu'ils avaient vue avec Isabelle habitait dans les parages, mais il n'avait pas la précision de l'endroit exact. Il était même convaincu qu'elle n'avait rien à faire dans l'histoire. Il décida toutefois, à ce moment, d'appeler sa femme.

Celle-ci continuait, depuis bientôt vingt minutes, de naviguer sur Internet, en discussion avec deux copines de Chartres sur Facebook, à commenter quelques statuts virtuels, à regarder quelques vidéos marquées, à jouer en ligne, par intermittences bien courtes. Elle fut surprise de recevoir un appel d'André, encore plus intriguée quand celui-ci lui annonça qu'il n'avait toujours pas retrouvé les garçons. Isabelle ne se voyait pas laisser Mathilde seule, elle ne se voyait pas non plus venir avec la petite à la recherche des deux aventuriers.

À la demande de son mari, de nouveau interloquée, elle donna l'emplacement de la porte d'entrée de la dame Brémont. Le reste de la communication fut à préciser que, oui, André se souvenait bien qu'il avait rendez-vous à quatorze heures à la clinique, que, oui, il faisait au mieux, se préparant à remonter la rue dans laquelle il venait d'entrer, à passer, donc, vers la droite, pour chercher du côté de la veuve acariâtre, que oui, il irait ensuite voir du côté des jeux, avant de rentrer. Évidemment, il semblait absurde de développer l'idée qu'il put rentrer bredouille, mais ce fut tout de même une inquiétude qui se mit à germer en lui.

Passant devant la propriété dans laquelle Charles et Louis s'étaient introduits, André ne put déceler aucun indice. Il n'eut pu deviner qu'ils étaient venus là. De plus, personne, absolument personne, n'aurait pu

l'aider. La rue était vide, les maisons le semblaient également. Les garçons, quant à eux, étaient partis trop loin, bien trop loin, pour sentir leur père ou pour l'entendre murmurer leurs prénoms. À quoi bon les appeler, se disait-il, au milieu d'une rue ? Ils ne pouvaient pas, selon lui, être entrés ainsi chez des inconnus. La petite, elle devait habiter par là, certes, celle qu'Isabelle lui dit qu'ils avaient croisée. C'était une option, une manière aussi de se rassurer, si jamais il rentrait bredouille, mais tout de même, ils savaient bien qu'ils étaient attendus. On leur avait laissé le droit de sortir, c'était une chose, ils savaient bien qu'ils n'avaient pas à dépasser le temps accordé, ils avaient faim, de surcroît, c'était certain.

Il tourna donc à droite, au bout, rien, toujours personne, la porte était fermée, à quoi bon frapper, il fallait avancer, dans cette petite rue, une seule voiture pouvait passer, c'était sale. Ce que lui avait dit Isabelle était bien vrai, la poussière, dans cette chaleur, était malsaine. Il arriva près de l'église, ils étaient tous en train de manger, des voitures passaient, le boucher et le marchand de tabac étaient en vacances, fermés. Il arriva au pied des deux autres immeubles, de ceux qui allaient par paire, personne, personne, pas même ses deux garçons, cela devenait là véritablement inquiétant, il n'avait plus qu'à rentrer. Ils avaient disparu.

Charles et Louis, effectivement, n'étaient plus de ce monde. Ils s'étaient enfoncés dans un jardin qui avait faim, tout comme eux maintenant qui n'avaient rien sous la main pour satisfaire leur estomac. Ce qu'ils fréquentaient depuis leur immersion bucolique n'était aucunement le fruit de leur imagination, cet espace existait bel et bien, restait à savoir ensuite en quelle dimension spatio-temporelle ils se situaient. Ainsi, si tout un chacun eut pu voir, du ciel, les arbres que les deux frères frôlaient, les murs qu'ils approchaient, jamais on eut pu les distinguer, eux deux, ils n'étaient tout simplement pas là. Dans cette propriété qu'ils avaient investie, il n'y avait pas de sortie

possible pour eux, ils avaient pu s'en apercevoir très rapidement, quand Louis tira Charles vers lui pour ressortir : approcher de la bordure provoquait des tiraillements insupportables dans le ventre, dans les jambes, on s'approchait d'une mer noire, à l'odeur inattaquable. La seule envie de sortir, logique, disparaissait, la frontière dessinée tenait une force insurmontable.

Les garçons étaient entrés dans un îlot, ils paraissaient vivants sans l'être, c'était bien la bonne expression. La vie qu'on y devinait sans l'observer concrètement était un faux-semblant. Généralement, ce décor actif, avec une voiture qui semblait rouler régulièrement, d'après seulement son apparence, avec une grille ouverte en permanence, cela suffisait à garder le lieu protégé. Mais leur curiosité avait eu le dessus, le risque encouru, s'était dit Charles, n'était pas bien important, ils étaient jeunes, on excuse aisément ce type de comportement, il en avait déjà eu l'expérience. L'envie avait été trop forte. Les conséquences étaient lourdes, mais ils n'en avaient pas encore conscience. Certes, ils avaient constaté qu'il leur serait difficile de sortir par la même voie qu'à l'entrée, mais Charles n'avait pas abandonné l'idée d'explorer la propriété, et surtout la demeure. Louis n'avait d'autre choix que celui de suivre son aîné.

Ils ne connaissaient personne, il n'y avait d'autres réflexes pour leurs parents que de s'inquiéter. Isabelle attrapa le téléphone, elle appela directement les services de police, au numéro d'urgence. On lui donna le numéro du poste de police le plus proche. Elle l'avait déjà, ce numéro, posé près du même téléphone. L'énervement se développait rapidement chez elle. André restait plus calme. Il lui proposa d'appeler. Elle refusa. Au bout du fil, on la fit d'abord patienter.

« Ils sont deux ? lui demanda le correspondant.

-Oui. Charles, dix ans. Louis, huit ans.

-Vous êtes bien sûrs qu'ils ne sont pas allés chez un ami, chez un voisin, vous avez vérifié autour de vous ?

-Nous venons d'emménager, ils ne connaissent personne, fit-elle, toujours plus irritable. Mon époux a fait le tour du quartier, ils étaient censés rester à proximité.

-Oui, je comprends. Ne vous inquiétez pas, madame. Parfois, ils vont plus loin, ce sont des enfants, ils oublient l'heure. J'appelle une voiture, ils vont venir faire une patrouille au plus vite. Je vais vous demander quelques précisions, si vous pouvez m'en donner une description, des plus détaillées, de vos enfants, avec aussi ce qu'ils portent sur eux, et tout ce qui peut vous paraître important.

-Oui, bien sûr. Charles a dix ans, il a les cheveux bruns, ils ont tous les deux les cheveux bruns, courts. Charles a un peu plus de cheveux que son frère, il est plus grand, aussi, dix centimètres de plus, un mètre quarante, je crois.

-Ils ont des papiers, sur eux ?

-Oui. Louis porte des lunettes, rondes, noires, grises, je ne sais plus, noires. Louis est en jeans, bleus, avec un t-shirt, je ne sais plus la couleur, rouge je crois, il n'a pas pris de pull. Charles est en bermuda, un bermuda beige, il est en t-shirt aussi, c'est coloré, rouge ou jaune, ou bleu, jaune je crois, c'est difficile de se souvenir, là.

-Je comprends, c'est normal. Vous êtes sûr que c'est coloré ?

-Oui, c'est sûr, tous les deux, mais je ne sais plus les couleurs, je crois que c'est rouge et jaune. André ? qui hausse les épaules. Mon mari ne voit pas plus. Louis en jeans bleus, Charles en bermuda beige, c'est certain.

-D'accord. Est-ce qu'ils avaient des raisons de fuguer ?

-Ils ont huit et dix ans, monsieur, huit et dix ans, hurla-t-elle.

-D'accord. Je demande, seulement, c'est la procédure.

-Non, aucune raison de fuger. Ils avaient besoin d'aventure, c'est certain, on vient d'arriver, on ne connaît pas beaucoup le quartier. Ils s'ennuyaient peut-être un peu, depuis quelques jours, ils avaient envie de bouger, de découvrir les environs, c'est bien cela qui m'inquiète aussi. On les a autorisés à sortir, aujourd'hui, et voilà qu'ils ne reviennent pas...

-Avez-vous des raisons précises d'être inquiète ?

-Oui, plus ou moins. Nous avons rencontré une femme particulièrement mauvaise, il y a deux ou trois jours, mais je ne pense pas qu'elle soit une femme si mauvaise, bon. Elle m'a bien fait comprendre qu'elle n'aimait pas les enfants, ils étaient tous les deux là aussi, avec ma fille, elle n'était pas très aimable, c'est le moins qu'on puisse dire, elle leur a mis de mauvais mots en tête, de mauvaises expressions. Ce n'est pas pour me rassurer, avec le recul, maintenant que nous sommes à leur recherche, mais je ne suis pas persuadée qu'elle y soit pour quelque chose. C'est juste que j'y pense, je ne veux pas qu'il leur soit arrivé du mal, finit-elle, les larmes aux yeux.

-J'ai votre numéro, une patrouille va passer dans votre quartier, ils vont venir vous voir. N'hésitez pas à nous rappeler si vous avez du nouveau de votre côté. Réfléchissez, si un détail a pu vous échapper. »

Les bras ballants, André avait la tête ailleurs, il ne savait quoi penser, abasourdi par l'absence de ses deux garçons. Mathilde était approximativement dans le même état, mais à terre, ces poupées inertes à ses pieds. Isabelle avait pris l'agent au mot, elle alla dans la chambre des garçons à la recherche du moindre indice. André annonça qu'il partait refaire un tour. Il choisit cette fois-ci d'aller vers le canal, en arpentant les moindres ruelles, peu nombreuses, qui formaient le réseau entre leur appartement et les berges. Il revint bredouille une heure et demie plus tard.

La patrouille était passée, ils avaient parcouru le quartier. Isabelle n'avait pas trouvé d'indice, rien, absolument rien, aucune destination concrète, aucune inscription susceptible d'une aide. Les policiers lui parurent bien impuissants, mais ils allaient continuer d'enquêter, promirent-ils, de passer chez les voisins, dans le quartier, tout l'après-midi, des renforts étaient prévus, l'affaire était prise au sérieux. André fut rassuré d'entendre cela. Il n'avait pas oublié son rendez-vous, mais ils n'avaient pas mangé. Isabelle s'occupait de Mathilde, sur le visage de laquelle la faim commençait à créer des rides. Elles avaient peur pour Charles et Louis.

André prit Pito, il voulait en finir au plus vite avec cette histoire de clinique, qui tombait bien mal à point, cela restait nécessaire, vu l'état du pansement, un mal nécessaire.

*

« Réveille-toi.

-Quoi ? fit Louis, les yeux déjà ouverts à l'avertissement de son frère. Où sommes-nous ?

-Toujours dehors, répondit Charles en libérant son bermuda de la terre, sans rien pouvoir contre des marques qui lui vaudraient certainement, se dit-il, les foudres de sa mère.

-Il fait presque nuit. Quelle heure est-il ?

-Je ne sais pas, fit Charles, les aiguilles n'avancent plus sur ma montre, l'écran de la tienne ne donne plus la moindre information.

-Nous avons dormi ?

-Oui, bien dormi. Je crois qu'on est le soir, seulement le soir.

-Il faut rentrer, maintenant, vite. Maman et papa doivent être très inquiets. Il faut rentrer, insista Louis en commençant le même

exercice de nettoyage que son frère, sur son jean et sur le côté droit de son t-shirt flambant neuf, jaune de surcroît.

-Souviens-toi, nous avons déjà essayé de sortir, cela n'a pas fonctionné, nous sommes coincés.

-Il faut essayer encore.

-Peut-être, fit Charles, dubitatif.

-Pourquoi nous sommes-nous endormis, en pleine journée ? Je ne me souviens de rien, angossa Louis.

-J'aimerais pouvoir te donner une réponse, Louis, mais je n'en sais pas plus que toi. Nous avancions dans ce jardin, c'est tout ce dont je me souviens. Assurément, nous avons été happés par un poison quelconque.

-Assurément happés, répéta Louis dans un regard méfiant sur son frère.

-Oui, empoisonnés.

-Tu sais où se trouve la sortie ? continua Louis.

-Je sens la maison de ce côté, fit le frère en montrant sa droite, la sortie doit être en face, en toute logique.

-En toute logique, répéta Louis. Allons-y – il était de toute façon déjà parti, Charles n'aurait pas d'autre choix que de suivre, voilà ce qu'il voulait vraiment, s'imposer à son frère, à celui qui l'avait embarqué dans cette galère.

-Attends-moi, fit ainsi Charles en allant derrière lui. »

Mais arrivés au muret, le même obstacle s'imposait, la nuit ne venait rien arranger. Louis longea la bordure, jusqu'à la barrière, toujours ouverte, qui ne permettait pas plus, à son niveau, de franchissement quelconque. Louis défia donc la demeure, son visage légèrement

relevé pour y faire face. Il avança dessus avec résolution, prêt à affronter les geôliers. Charles avait quitté le rôle de frère courageux et audacieux, mais il copiait l'envie sur son pendant, tout aussi décidé.

« Peut-être aurait-il fallu que nous sonnâtes de l'entrée, fit Charles.

-Eh bien oui, fit Louis, sans se retourner.

-Pardon, se reprit Charles, bien décontenancé par lui-même. On aurait sans doute dû sonner, n'est-ce pas ?

-N'aggrave pas ton cas, répondit simplement Louis. Nous allons seulement nous présenter, demander à sortir, nous allons s'il le faut affronter ces habitants, qu'ils nous laissent rentrer chez nous.

-*Quum dicamus autem de rebus aut alienis, aut nostris*, commença à prononcer Charles tandis qu'ils avançaient vers la porte d'entrée principale, *dividenda ratio est eorum, dum sciamus pleraque neutro loco convenire.* »

Louis se retourna, perplexe.

« Reste ici, ordonna-t-il à cet individu qui ressemblait tant à son frère. N'avance plus, ne me suis plus, attends-moi là.

-Pourquoi ?

-Ne demande pas pourquoi, monstre. Tu n'es pas mon frère.

-Mais, Louis. Que t'arrive-t-il ? Et Mathilde, et maman, tu crois que je ne sais plus que ton anniversaire, c'est le 15 mai ? que tu n'aimes pas les raviolis ?

-Et de parler latin ?

-C'est Quintilien, rien de bien méchant. Pardon, pardon.

-Reste là, compris ? insista Louis tandis que les yeux de Charles se tintaient d'un sanglant rouge. »

La patrouille de police passait encore, il était déjà neuf heures ce soir, mais les deux enfants n'avaient aucune idée de l'activité extérieure à la propriété. Leurs parents avaient fait quelques tours dans la voiture bleue, blanche et rouge, mais en vain, l'espoir s'amenuisait. André avait souffert de l'attente, dans la clinique, le pansement de Pito avait bien demandé les deux heures promises, il était beaucoup resté au téléphone, pendant ce temps, les assistants vétérinaires étaient compréhensifs, ils ne pouvaient tout simplement pas aller plus vite. André avait téléphoné à son épouse, à son employeur, à son épouse, il avait pris Mathilde à l'écoute, toujours plus apeurée par le destin de ses frères, sans rien à dire à l'autre bout du fil, d'une patience lancinante pour son père. Il avait téléphoné à la police, mais il n'y avait rien à faire d'autre pour eux que de rechercher continuellement les deux garçons, ce n'était pas si simple. Isabelle imprimait, chez elle, des photographies récentes de leurs visages, elle allait les placarder dans les rues proches, en évitant soigneusement de passer devant la maison et dans la rue de la dame Brémont.

À neuf heures ce soir, on n'avait pas un seul indice. Louis entra dans la maison, il n'en savait pas plus alors que ses parents, il ne savait pas s'il allait les revoir un jour, s'il allait retrouver son frère dans un état moins suspect. La porte était ouverte, il appuya sur la clenche sans frapper en préambule. « Il y a quelqu'un ? demanda sa voix résonnante dans le hall d'entrée. » Personne ne répondit, Charles était resté dehors, il s'était rapproché mais avait tout de même obéi, il n'avait pas suivi trop près. La porte était restée grande ouverte derrière Louis. Il se retourna, eut un air de pitié pour l'image de Charles.

L'entrée ne donnait pas envie d'avancer, dans l'esprit de Louis, mais il n'avait pas le choix, se dit-il. L'intérieur n'avait pas plus d'attrait que l'extérieur. La tapisserie de l'entrée rappelait des années que Louis n'avait pas connues, de couleurs à tonalités brunes et jaunes, à losanges réguliers, trop réguliers, de liserés constants et de pointes

obsédantes, sur chaque mur. Il devinait le garage à sa droite, d'après ce qu'il avait observé de l'extérieur. Il ouvrit la première porte à gauche, les toilettes, dans un état correct, avec une tapisserie de mêmes motifs, des couleurs tirant toutefois davantage sur le rouge. Il referma rapidement, il ne voulait pas perdre de temps sur les détails, il ne visualisa pas les éléments accrochés aux murs, les magazines délaissés, il n'en regarda pas les dates, par exemple, de l'année 1984, et jamais au-delà, qui traînaient là, lus et relus. Il ne faisait pas froid, l'été gardait la température convenable, fraîche toutefois, les murs étaient épais.

Sur la droite, après le garage, partaient les escaliers pour l'étage, en tournant. Il y avait des combles, on y accédait d'un autre endroit, de marches amovibles, à tirer du plafond vers le plancher. À la suite des toilettes, la deuxième porte à gauche, au rez-de-chaussée, donnait sur la cuisine, entrebâillée, tandis que la dernière porte visible, celle du séjour, en face, était fermée. Louis entra donc dans la cuisine, découvrit aussitôt la fenêtre en face, qui donnait sur le jardin, et de chaque côté une porte, l'une qui donnait sur un simple débarras, à gauche, l'autre qui donnait sur le séjour, à droite. Contre le mur du séjour, c'était le plan de travail, avec quelques placards au-dessus, contre des rangements nombreux sur le mur opposé, toutes portes opaques, dans un vieux bois peint de couleurs passées, repassées, de tonalités rouges et jaunes délavées. Au milieu, une longue table, étroite, ôtait la respiration nécessaire à la pièce. Les murs étaient tapissés, dans les mêmes tons que les peintures des placards, mais avec des déchirures ponctuelles, dans les hauteurs, avec quelques traces d'humidité dans les coins extérieurs de la pièce. La première impression faisait remarquer le rangement, criant, ainsi que la propreté, mais avec une très fine pellicule de poussière, à peine fixée, qui s'envola doucement quand Louis ouvrit grand la porte et quand il continua de se déplacer vers la fenêtre en observant chaque détail du décor après avoir fixé l'ensemble.

Louis regarda dans le jardin, il n'en connaissait pas cette partie, mais il n'y avait rien à voir de ce côté, pas plus d'âme qu'ailleurs, avec un espace très court entre la demeure et la palissade infranchissable. Mais, alors qu'il partait au plus simple, vers le séjour, avec l'espoir, qu'il pensait déjà un peu vain, de trouver quelqu'un, Louis fut inquiété par un bruit qui venait du débarras, par un coup sourd. Il se découvrait un certain courage, qui prenait le pas sur une peur quasiment absente. Dans une situation délicate, il tenait le dessus, il ne perdait pas pied, l'envie de s'en sortir, de retrouver sa mère, son père, la force était bien là. Contre la discrétion, il ouvrit franchement la porte. Le grincement fit partir un cri de l'étage, l'angoisse reprit place dans son esprit, c'était inévitable. La lumière venant de la fenêtre de la cuisine ne suffisait pas à éclairer ce débarras, l'interrupteur ne donna rien à la pression. Le cri n'avait duré qu'une seconde, aigu, il n'y avait plus un bruit derrière, ce n'en était pas moins inquiétant, Louis aurait préféré entendre une longue plainte, entendre parler, plutôt que l'indice d'une présence aussitôt tue, glaçante. Sur l'étagère en face, des bocaux, le plus souvent pleins d'un liquide jaunâtre, parfois vides, avec une brume fraîche qui montait à leur niveau, près d'un mètre et cinquante centimètres au dessus du sol. Il n'eut pas envie de pénétrer plus avant.

Un autre coup, qui ne venait pas de la pièce elle-même, toujours en un bruit sourd, le fit reculer, cela semblait venir du hall, peut-être Charles se dit-il, qui était entré dans la maison malgré son avertissement. La présence de son frère, ou de ce qui ressemblait à son frère, ne lui était d'ailleurs pas bien rassurante, l'individu qui parlait à travers lui paraissait bien complice des forces vives de cette demeure, il ne lui serait d'aucune aide pour s'en sortir, il en était d'autant plus persuadé depuis la diffusion de ces paroles latines.

Un courant d'air froid le convainquit de quitter cette petite pièce pour se diriger enfin vers le séjour. La porte grinça. Louis arriva du côté de

l'espace réservé aux repas, avec une table ronde, un plateau en verre soutenu par un socle d'acier, produit des deux principales usines de la région, depuis la société métallurgique pour le socle, depuis la manufacture des glaces pour le dessus, avec un assemblage qui s'effectuait encore jusqu'en 1976 dans des ateliers de la banlieue proche. Les chaises étaient en osier. Un lampadaire de salon pouvait illuminer l'ensemble, avec un socle en faux marbre blanc, un élanement courbé d'innox et une coque blanche de plastique au sommet. Les murs étaient plus clairs que dans les pièces précédentes et la lumière extérieure renforçait cette impression, malgré une heure déjà tardive, de rayonnements rasants. Là encore le mobilier s'était immobilisé, ce fut plus évident pour Louis, dans cette pièce, quand il y fut complètement introduit. Le poste de télévision, le canapé et les deux fauteuils attenants, les luminaires muraux, en rosaces clairsemées, tout respirait le passé.

Louis ne comprenait, n'en tenait plus. Son frère, entré par l'autre porte, depuis le hall d'entrée, le regardait froidement. Louis traversa la salle sans lui parler, sans même lui adresser un œil. Il entra dans la dernière pièce du rez-de-chaussée, découvrit quatre murs occupés de bibliothèques remplies, avec un simple bureau, sur lequel s'empilaient les derniers ouvrages abordés, dans un coin, sous les dernières lumières disponibles de l'extérieur. Là encore les éditions ne dépassaient pas 1984, ce qu'il n'était pas simple de constater. Mais encore, et cela Louis le vit très bien, la plupart des volumes étaient particulièrement anciens, du début du XX^e siècle, voire des deux siècles précédents, en in-quarto imposants de Lumières inspirées, en multiples in-octavo empoussiérés des Empires révolutionnés.

André Dubourg eut été présent, son premier réflexe eut été porté sur le classement de ces ouvrages, à terme de vérifier si certains volumes de l'ancêtre Thouin étaient présents. Mais pour Louis, il s'agissait de trouver quelqu'un qui put le faire sortir de la demeure,

immédiatement. Il recherchait des indices, sans réfléchir aux capacités qu'il avait d'en trouver. Les livres rangés ne lui seraient d'aucune aide, trancha-t-il. Par contre, il se pencha sur le bureau, posa attentivement ses yeux sur les titres et sur les papiers éparses qui se recouvraient dans un désordre apparent. Pour lui, d'une part, il n'y avait pas eu, se disait-il aussi à propos de la cuisine et du séjour, de départ précipité des habitants, il n'y avait pas, c'en était suspect, d'activités en cours. Sur les ouvrages les plus récents, du début des années 1980, il n'y avait pas de poussière, comme il n'y avait pas trace de saletés sur les chaises, sur les meubles, le nettoyage était récent, très récent même, une odeur de produits restait en suspension dans l'air ambiant. La poussière présente sur les ouvrages les plus anciens, sur la tranche supérieure de certains d'entre eux, s'était fixée, elle. On eut soufflé dessus, on se serait bien aperçu qu'elle n'avait pas dix ans, encore moins qu'elle en avait trente.

Si les papiers semblaient désordonnés sur le bureau, à la première impression, l'attention faisait penser le contraire, il y avait une logique certaine dans cette disposition, Louis voulait découvrir laquelle, surtout afin de voir si cette logique pouvait le sortir de là. Il put ainsi d'abord constater que les écritures manuscrites portaient sur l'usine, avec quelques brochures et graphiques imprimés à proximité. Il y avait une machine à écrire, qui avait servi, Louis le remarqua, seulement pour établir des séries numériques et pour recopier, sur certaines feuilles aérées, quelques expressions que l'on retrouvait sur la page de titre de certains des documents présents à côté. Pour les deux graphiques qui étaient au-dessus, la tendance courait toujours à la baisse, c'était la production, c'était le nombre de salariés, qui était passé de 4 500 à 3 500 en un an. Des lignes en pointillé, pour les dix années suivantes, tendaient régulièrement vers un zéro pointé. La réalité en avait été autrement, il y avait eu des soubresauts, mais la mort clinique avait bien été déclarée, finalement, dès 1993.

Soulevant les piles, Louis tomba sur quelques photographies, à l'intérieur d'ateliers, vues du ciel, réunions d'ouvriers, dans l'enceinte de l'entreprise, belles images des hauts fourneaux, fiertés, en deçà des toits rouges, les mêmes toits, se fit Louis, que l'on trouvait ici même dans son nouveau quartier. Quelques feuilles étaient intercalées dans les brochures, quand on regardait au détail, un rapport manuscrit d'accident, un article de journal.

« Les bulletins sont parfois anciens, fit Charles, qui était entré après son frère dans la bibliothèque, faisant sursauter Louis par dessus son épaule. Avril 1955, regarde, sept morts après l'explosion d'un réservoir de goudron, et l'article que j'ai mis avec, le prix du sang, précisant le nombre de cinquante morts entre 1948 et 1955.

-Que tu as mis ?

-Et ce n'est rien encore. Vois, 1984, les accidents de travail, déjà que la conjoncture était difficile, licenciement sur licenciement. Cent dix-neuf accidents liés aux jambes, cent trente-six aux mains, et les yeux, les bras, les pieds, les intoxications, la fournaise, la saleté, le froid, la poussière, la pression, l'incompétence, la défectuosité des machines, l'eau et l'électricité qui ne font pas bon ménage, des gars qui font de la soudure sous un panneau, un mètre sur un mètre, défense de fumer, parce qu'on leur a dit de le faire.

-Qui es-tu, Charles ?

-Il y a une odeur que tu n'as pas encore senti, ici, frérot.

-Je veux revoir Mathilde.

-Elle dort, elle est en haut.

-Non, résista Louis. Tu ne sais plus ce que tu dis. Qui es-tu ? Qui êtes-vous ? Je veux sortir d'ici.

-La porte est ouverte, protesta Charles. Tu es libre de sortir et de te perdre. Tu sais où tu es, tu es entré avec moi dans cette maison. Qu'est-ce que tu cherchais en faisant cela ?

-Je t'ai suivi, répondit Louis, je t'ai seulement suivi.

-Tu es seul, Louis. Je suis bien trop faible pour t'aider. Les réponses, tu dois les trouver seul. Ton frère, tu le retrouveras plus tard, quand tu auras compris que tu n'as suivi personne, que le passé te suit, de son tombeau, mais ce n'est pas ton tombeau, Louis, fit Charles en frappant le mur et en quittant la bibliothèque. »

Louis quitta lui aussi la pièce, il se pressait, certes, mais incapable d'un quelconque énervement, il avait laissé les pièces en place, sur le bureau. Si Charles était parti, se dit-il, c'est qu'il n'y avait plus d'informations à sortir d'ici, que l'entité lui en avait suffisamment dit. Mais il n'était pas possible de suivre, non plus, l'autre avait disparu. On ne sentait toujours aucune présence humaine ou animale dans l'intérieur. L'étage était l'option la plus évidente, Louis était déterminé, aucun chagrin ne lui venait, il avait juste une sévère envie de revoir sa famille au complet, la crainte avait totalement disparu, il se sentait en confiance, malgré toutefois l'inconsistance de son frère. Les documents qu'il avait entrevus, les éléments qu'il avait entendus, tout cela donnait un caractère élevé à son expédition, loin d'un sentiment primitif de chasse ou de fuite.

*

Dans le bureau, les quatre murs de John Cage hantaient l'esprit d'André Dubourg. Isabelle était au téléphone avec sa mère, elle était en pleurs, dans le salon. Ils n'avaient toujours rien. André n'écoutait pas la musique, en connaissait-il une seule note, elle trottait dans tout son corps. Mathilde était avec lui, elle ne savait trop quoi faire, d'entendre sa mère ainsi la peinait, elle aurait voulu aider, elle ne pouvait absolument rien faire. Silence. Le vide. La musique reprend,

assourdissante. Il était impossible de ne pas réagir aux sons produits par les touches martelées du piano.

André prit son portable, appela, énième fois, le poste de police. On continuait les recherches, un agent repasserait dans la soirée, plus tard, chez eux, pour faire le point. Ils n'entendaient pas la musique, de leur côté, ils n'entendaient pas le fourmillement des touches, les unes derrière les autres, ils ne percevaient pas le besoin pressant qu'il avait lui de revoir ses fils. Il en eut froid, d'un glaçage immédiat, le long de la colonne vertébrale, jusque dans un cou tétanisé par la secousse squelettique qu'il eut à supporter. La mine sombre, il se tourna vers Mathilde, il devait l'emmener loin de lui, suis-moi, il devait la rapprocher de sa mère, au cas où, prendre les devants, il était responsable. Mathilde le suivit sans dire un mot. Elle continua vers le séjour tandis qu'il bifurquait vers la salle de bains. Pito, il était responsable, il se demandait si elle y était aussi pour quelque chose, dans toute cette histoire, il voulait qu'elle fut coupable, sans le vouloir, il savait qu'il voulait se délaisser d'un poids trop lourd, qu'il voulait l'accuser d'avoir montré la voie, avec son insouciance. Mais ce n'était plus la perte d'une patte, que l'on pleurait, mais la perte insurmontable de deux membres... Ils étaient là, quelque part, la musique se fit plus aigüe, plus optimiste, d'un optimisme déprimant qui fit ressurgir les graves. Pito dormait, absolument innocente en l'âme et conscience qu'elle n'avait pas.

Isabelle avait raccroché, écarlate de larmes.

André courut vers l'entrée, sortit dans un fracas surprenant pour son épouse et sa fille, quelques bricoles tombèrent d'une étagère décorative à son passage, un cadre tituba. Il courait dans les escaliers, dans le hall, dans l'allée. Haletant, sur une pause, il choisit de reprendre son parcours, celui qu'il avait choisi la première fois, celui qu'il avait repris avec son ami Maxime, cette nuit. Mais cette fois il courait, il fallait faire vite, les agents n'étaient pas là, il devait

retrouver ses fils avant qu'ils ne fussent assassinés, c'était bien cette idée qui torturait son esprit, qui armait son cortex de petits poignards crantés. La musique, après l'intermède de la sortie, était différente, électronique, d'égratignures vinyliques, en glissant sous des faisceaux lumineux qui tardaient à s'allumer, il faisait encore jour. André avançait sans en avoir l'impression, il était persuadé de ne pas courir assez vite, deux vies en dépendaient, mais il avait tout de même, et c'était plus inquiétant, une vieille impression retour sur soi, dans cette rue, toutes les maisons se ressemblaient, tellement, plus petites à gauche qu'à droite, oui, mais les barrières étaient identiques, la couleur fanait en même temps que le soleil déclinait, un prisme orangé frappait le bitume, André tenait une sensation ralentie de course effrénée, contre la montre.

Il arriva devant le terrain vague qui l'avait tant intrigué, sans avoir eu l'impression d'avoir parcouru le chemin, conduit. Il regarda longuement l'espace vide, sous les réverbères, puis à droite, à gauche, il ne savait pas où aller, vraiment pas, il devait s'en remettre à l'intuition. C'était sans compter sur ses angoisses et ses cauchemars. Une bulle de son l'enveloppa, le mit à terre, tout contre ce bitume tiède, granuleux, vibrant. Il n'y avait personne, c'était sûr, ou l'on eut réagi, il essayait de se relever, devant lui cela s'élevait, c'était comme cette nuit-là, un jardin, d'abord, des brins d'herbe qui revenaient, on les avait sauvagement chassés, à coup de pelleteuses, des haies, des bancs de pierre, des murs encore en bon état, alors qu'ils étaient déjà bien délabrés dans sa vision de nuit. Dans un grésillement persistant, la bâtisse entière se relevait, et lui de même, tout en observant la métamorphose. Les voitures au loin, derrière, passaient sans que les conducteurs ne prissent garde, ils ne voyaient sans doute rien, eux, se dit-il. Était-ce une hallucination ? Il recherchait ses fils. Enterrés ? Sous cette terre ? fut sa première question censée. La demeure arrivée, réparée, l'empêcherait de fouiller. Une cave, peut-être. Les fenêtres se fermaient, le verre se matérialisait, dans leur bris, les portes, on

l'entendait, se posaient sur leurs gonds, les voitures continuaient de passer, repasser.

Dans un crissement, la construction fut terminée. Une oscillation de note féminine l'invita. « Viens-là ». « Qu'est-ce que tu fais ? » « Dépêche-toi. » « Dépêche. » « Allez. » Il entendait tous ces mots, en même temps, l'appel était là mais le volume le tenait encore à sa place, cela restait difficile de soutenir son propre obstacle mental, de ne pas y croire. Et s'il faisait fausse route. « Tiens, tiens. » « C'est là. » Les expressions se répétaient, les unes sur les autres, d'oscillations régulières et de plus en plus rapprochées. « Par là. » « Là, là. » « Viens par là. » « Tu as peur de quoi ? » S'ils étaient ailleurs, si quelqu'un les avait enlevés, il était responsable, il ne pouvait pas faire d'erreur. Les voix étaient trop fortes, ils ne pouvaient qu'y croire, les voix ne venaient pas pour rien, après tout, jamais. Dix minutes de supplice, d'hésitation. L'oscillation se mit à faiblir, mais le son était toujours aussi imposant, terrifiant, si vrai, la perte de vigueur donnait davantage de prise à son message. André Dubourg avança, il n'avait pas le choix, non, ses enfants étaient quelque part en ce lieu.

Entré dans le jardin, la maison fut prise de secousses, la voix s'entrecoupa, toujours en régularité. À mesure qu'il avançait, le son faiblissait, avec lui. Quand il entra, enfin, le silence fut total.

Les murs n'étaient pas si solides, la mollesse avivait la crainte d'un écroulement, la fragilité du passé reconstitué menait chaque fragment sur le point d'être perdu. André reconnaissait la maison visitée cette nuit, à la recherche de l'ami Maxime, mais sans lambeaux, ce soir, sans trous au plafond, sans déchirures d'aucune sorte. La destruction, il le savait, datait de quelques temps seulement, pas plus d'un an à ce que le voisin Yves avait pu lui dire. En 1955, c'était ici que vivaient les morts avant leur accident, sous le réservoir de goudron, mais d'autres leur avaient succédé, la rotation avait été plus importante, beaucoup plus importante, que dans les autres demeures du quartier,

lui avait précisé Delaunay, ce n'était pas pour rien qu'elles avaient été détruites en premier. Le décor, d'ailleurs, et quelques indices qu'André perçut, sur les murs, d'affiches attractives, montraient bien qu'il n'y avait plus eu personne ici après le milieu des années 1980, alors que l'usine avait continué de tourner dix années encore après.

Il se doutait, sachant que le nombre de salariés avaient fortement diminué depuis les années 1970, que ces maisons réservées servaient de moins en moins, finalement, avec le temps, aux employés de l'usine même. Pendant vingt années la maison était restée inoccupée, selon ce qu'il avait sous les yeux, ce n'était pas logique, c'était un logement social, après tout, il avait bien été proposé à quelqu'un, à une petite famille modeste, c'était certain.

Sans s'appesantir sur la cuisine, André partit vers le séjour, intact, confirmant son immersion dans une étrangère dimension. La vie qui pendait aux murs, sous forme de portraits de famille, surgissait de cris et de discours transformés par le temps, dans une lenteur efforcée des microsillons. Certains cadres avaient été ôtés des parois, toutefois, seuls les meubles les plus anciens étaient restés là, tandis que manquaient clairement le poste de télévision, le lustre, le canapé et ses fauteuils. André comprit qu'on n'avait pas voulu relever la table et les chaises, les étagères de chêne, le vaisselier pourtant vidé. Si bien que ces cadres, il n'était pas sûr que ce fussent les véritables habitants de l'appartement, que l'on voyait dedans. Mais il ne s'attarda pas, son instinct le menait à la cave, dont l'entrée, de l'intérieur, était à gauche, au fond du séjour. La porte était fermée. Il la défonça. La mollesse servait à cela, il s'enfonça dedans, la traversa, joua des pieds et des mains pour s'imposer. Arrivé de l'autre côté, cette porte restait fermée, aucune lumière ne voulait s'allumer, il tâtonna, descendit doucement les escaliers en appuyant sur les deux murs, pâteux, en posant délicatement ses pieds sur chaque marche, devinant le pire à chaque fois, un jouet ou un liquide rougeâtre qui pussent le faire tomber, le

tuer. Au bout de dix marches, une rampe se dessina sur sa droite, et sur sa gauche un renforcement mural, portant des outils, des bocaux, des bouteilles de verre. Il ne supportait pas les surprises du renforcement, non plus que ses couches de poussière et de graisse mêlées, il s'agrippa à la rampe, jusqu'en bas. Il n'avait rien pour faire lumière, la sueur perlait sur son front, les marches de béton crissèrent.

« Louis. » « Charles. » Il savait maintenant qu'ils ne répondraient pas, mais la prononciation de ces prénoms, il ne pouvait pas s'empêcher de l'exercer. En bas, il longea le mur extérieur, ses doigts glissaient dans une terre poudreuse, le sol était granuleux, de saletés, de particules accumulées, de poussières, parfois des briques donnaient un appui concret pour continuer l'exploration. Il ne sentait rien de vivant, il fit le tour de la cave, par ses murs, sur les deux pièces, sans un obstacle, sans une table, sans un meuble, si ce n'est deux étagères garnies de pots en terre et en verre dans la seconde salle, minuscule. Revenu dans la première pièce, au pied des escaliers, il voulut en avoir le cœur net, quitta la sécurité des parois pour découvrir le centre de l'espace, garder la sensation précieuse des poussières concrètes, de niveaux irréguliers, afin de rester en contact avec une réalité physique bien rassurante en la circonstance.

D'abord il fut pris de vertige, quitter l'appui mural le dirigeait clairement vers le néant. Il n'était pas stable, son équilibre était fragilisé par l'obscurité. Il n'anticipait rien de ce qu'il allait toucher, il était bien persuadé qu'il n'y aurait rien de notable, à la fin de cette aveugle fouille. Pourtant, il toucha quelque chose, c'était mou, en s'appuyant un peu cela s'éloignait. Mais cela revenait, ce n'était pas un mur, ce n'était pas un meuble. Il s'agrippa, c'était une jambe, et la deuxième il la sentait, elles pendaient, il tomba, la déglutition entendue à cet instant, sur le dos, à quatre pattes il recula, se retourna, se releva, il savait qu'il partait du bon côté, retrouva la rampe, la suivit jusqu'au début de l'escalier. Les jambes étaient longues, celles d'un

adulte, pas celles de Louis, pas celles de Charles. À quatre pattes, ce n'était pas possible autrement, il monta les escaliers, toucha la porte, elle était fermée, il entra dedans, personne ne le suivait, il n'entendait rien d'autre qu'une déglutition, dans sa tête, une déglutition qu'il avait imaginé répétée, parce qu'il avait touché le corps, parce qu'il l'avait balancé, qu'il l'avait fait réagir, ce corps qui était resté là tant d'années, sans pourrir, conservé par les poussières, par les particules amoncelées.

La porte donnait sur la chambre, à l'étage, sur la plus petite chambre de l'étage, celle de droite. Il ne restait plus grande lumière, de l'extérieur, suffisamment pour qu'il distinguât toutefois la corde qui pendait au plafond, sous l'ampoule, accrochée au-dessus de la douille. Remis de ses émotions tactiles du sous-sol, André put reprendre ses esprits et comprendre alors pourquoi il avait eu ce sentiment d'un déménagement inachevé. La mort du chef de famille, ce qu'il avait touché en bas ne lui laissait aucun doute sur le statut du personnage, avait conduit femme et enfants à quitter les lieux. Il avait pu apprendre par Delaunay que la maison était hantée, c'était le message retenu, en quelque sorte. Après l'accident de 1955, dans les années 1980 la malédiction avait donc de nouveau fait sa victime, ses victimes. Dans cette pièce, qui n'avait pas servi aux enfants, ceux-ci devaient coucher de l'autre côté, exposition Sud, il y avait sous la corde une grande tache noire, le sang s'était imbibé dans la moquette brune, asséchée dans le temps. Il restait, comme ailleurs, une partie du mobilier, ici un bureau et sa chaise, un miroir au mur dont le cadre en plastique était souillé d'éclaboussures rouges qui avaient viré jaunâtres. On trouvait quelques outils, dans un coin, un marteau, plusieurs tournevis, des tenailles, quelques pointes et minuscules tiges de plastique en leurs boîtes et sachets. Quelques livres, encore, étaient éparpillés contre le mur qui tenait vers la sortie de cette pièce.

Les tiroirs du bureau étaient ouverts, mais ils n'avaient pas été vidés, il restait quelques papiers, une ou deux brochures. Sur le bureau même, il y avait un set noir, duquel André vit dépasser discrètement le coin d'une feuille blanche. Il souleva le set, la feuille blanche n'était pas seule, il y en avait trois, l'ensemble formait un texte manuscrit, de cet homme qui s'était pendu, l'écriture était formelle d'après André, qui s'empressa de prendre le tout vers lui et de lire la prose.

*

« Le 4 février 1984,

« Je profite de ma solitude pour coucher sur ces feuilles ce qui pèse sur ma conscience depuis plus d'une semaine, depuis des mois mêmes. Martine et les enfants sont sortis voir ma belle-mère, j'ai prétexté quelques douleurs au crâne, un match qui me tenait à cœur, retransmis à la télévision, afin de rester seul.

« Cela fait maintenant huit ans que nous sommes installés dans cette maison, ou plutôt dans cette moitié de maison. Je ne m'y fais toujours pas, à cette vie nouvelle, et plusieurs événements ont rendu cette existence particulièrement difficile. Quand Albert et François sont nés, il y a onze et neuf ans maintenant, cela passe si vite, nous étions si heureux, avec Martine. Nous avons quitté, alors, le quartier ouvrier du plateau. Je n'étais pas mécontent de m'éloigner de l'usine, à la fois pour ma tranquillité personnelle, à la fois pour l'avenir de mes enfants, même si cela voulait dire que j'aurais un trajet important à effectuer, tous les matins, tous les soirs. Martine avait décidé de trouver un autre travail, en ville, ce qui n'avait pas plu, alors, à la direction de l'usine, qui voulait vraiment que les familles soient totalement dévouées à l'entreprise. C'était trop de pression pour elle, le travail n'était d'ailleurs pas si intéressant, des amis lui avaient parlé de secrétariat, elle voulait changer de la blanchisserie et du menu ménage.

« Beaucoup de familles arrivaient alors dans ce quartier, quand elles s'agrandissaient. On ne nous a pas fait la proposition quand Albert est né, mais avec François, ce sont surtout deux chefs qui ont joué pour que je puisse avoir un toit plus grand, même si ce ne serait pas la panacée, me dirent-ils alors. Nous avons été très bien accueillis, les voisins étaient tous très agréables, il faut dire que le fait de travailler, toujours, dans la même entreprise, facilitait les liens. Martine s'entendait bien aussi avec la plupart des femmes du quartier, elle s'entend toujours bien avec elles, je ne sais pas pourquoi je parle déjà au passé. Certaines lui reprochaient, sans le dire, d'avoir quitté l'usine, elles faisaient ce boulot qu'elle-même avait délaissé, mais la plupart avaient fait le même choix, de partir en ville, pour du secrétariat ou d'autres ménages, si bien que l'intégration fut pour ainsi dire vraiment réussie.

« En 1975, la crise a fait beaucoup de dégâts, plusieurs collègues ont été remerciés. En tant que contremaître, j'ai été épargné, mais le secteur sidérurgique a bien été touché, alors. Dans le courant de 1976, après l'emménagement, nous avons ressenti une amélioration légère, mais les prix sont restés très élevés, le coût du changement, nous l'avons bien ressenti, avec les deux enfants à s'occuper. François ne se décidait pas à faire ses nuits, c'en devenait inquiétant, nous n'avions pas eu ce genre de soucis avec Albert. Celui-ci était encore jeune, c'était difficile à gérer. Mais ce n'était pourtant pas vraiment le souci le plus important, finalement nous avons idée qu'un enfant pouvait avoir des difficultés à grandir, si jeune encore, nous faisons bien avec, malgré la justesse de nos revenus, et pourtant je n'étais pas si mal loti, notre bonheur restait intact.

« Les gros problèmes sont apparus à l'automne de 1977, avec une nouvelle chute de la production de fonte et d'acier. L'État avait réinjecté de l'argent dans le secteur, depuis 1974, mais moins chez nous qu'ailleurs, nous avons eu les chiffres, beaucoup d'ouvriers n'ont

pas caché leur mécontentement devant ce qu'ils ont compris comme un manque de respect de la part des décideurs. On m'a expliqué personnellement que le site n'était plus prioritaire, qu'ils souhaitaient, eux, on ne désignait jamais personne, seulement cet *ils* imaginaire, qu'ils souhaitaient ramasser la production sur d'autres sites dans lesquels ils avaient réinjecté davantage de leurs finances. J'ai alors été amené à licencier massivement, comme jamais, ce qui m'a attiré les foudres, logiquement, de bon nombre de camarades, qui ne m'ont plus considéré d'ailleurs comme l'un des leurs, déjà que j'étais un peu au-dessus d'eux, que je gagnais davantage. Je les comprenais bien, à l'époque, leur réaction était tout à fait logique, même si je n'y pouvais pas grand-chose, ils le savaient, cela aussi. Je comprends mieux encore leur réaction maintenant, après avoir vécu ces sept années terribles qui m'ont amené à des actes innommables.

« Sur les aciéries dont j'étais en partie responsable, ma tâche de contremaître, je dus quelque peu la délaissier pour la fonction plus détestable de sous-directeur conjoncturel des ressources humaines. Ces aciéries fermées, je devais accompagner les hommes vers d'autres ateliers, où l'on se délestait, le terme est bien terrible mais c'est celui qui était alors utilisé, où l'on se délestait surtout des étrangers, qui partaient alors dans les entreprises de bâtiment de la ville et des alentours. Pour les autres, c'était une poignée de mains avec la promesse d'aides financières et de soutien qui ne viendraient souvent que tardivement, sous des formes parfois bien imperceptibles. Moi-même j'avais peu d'espoir de retrouver mes fonctions d'origine, même si je secondais les collègues sur d'autres ateliers quand il n'y avait pas de plan de suppression d'emplois qui était engagé. Je voyais les titres de l'Ouest et de l'Huma, j'en avais régulièrement des envies de vomir. Nous n'étions plus si bien appréciés dans le quartier, les enfants eux-mêmes en pâtissaient, à l'école. Toutes les familles du quartier étaient concernées par ces décisions. En cinq années, environ mille emplois, sur un peu plus de cinq mille, ont été supprimés...

« Mais il n'y a pas que cela. Cette maison elle-même, dans laquelle se sont passées deux années, trois années, cette maison, en elle-même, nous a posé de sérieux problèmes. Je ne veux pas dans ces feuilles justifier mes récents actes, inexcusables, mais j'ai besoin de retracer l'ensemble d'un processus douloureux qui m'a amené jusque-là, jusqu'à cette mise au point nécessaire pour tous, et surtout pour mes proches et pour tous ceux que j'ai toujours voulu considérer comme des amis, que j'ai perdu progressivement, bien malgré moi, et pour tous ces ouvriers qui m'ont accompagné dans la vie, que j'ai surtout, malheur à moi, accompagné vers la sortie.

« Mais j'en reviens à la maison. Maison maudite. Au fil du temps, j'ai appris les tristesses qu'elle a supportées, de familles endeuillées. J'ai monté quelques dossiers, personnellement, le grincement des murs et la vie impossible des enfants, toujours fatigués, peureux, cela me poussait à comprendre mieux, il m'est rapidement apparu que le passé de la bâtisse n'était pas effacé, mais au contraire qu'il était bien inscrit dans ses murs. J'ai pu retrouver des informations majeures, ainsi que la construction était ici l'une des premières du quartier, peut-être même la première, il m'a été impossible d'en avoir la preuve absolue. C'était en 1934, les plans dataient de l'année précédente, repris des cités construites à proximité immédiate de l'usine, là où nous avons passé même nos premières années, cités qui dataient quant à elles de 1913 ou de 1919, avant des développements successifs dans les années 1920 et 1930. Pendant la Seconde Guerre mondiale, les Allemands occupaient ces maisons, je n'ai trouvé aucune information, véritablement, sur la vie quotidienne de cette occupation. Mais je ne peux douter que la période fut une première épreuve importante, comme pour toutes les autres maisons du quartier alors construites alors, surtout dans le voisinage de celle-ci et vers l'est.

« Deux accidents, de 1949 et 1955, ont frappé des habitants de ces logements. C'est là bien évidemment que les bruits ont commencé, et

encore aujourd'hui, dans les mentalités, l'appartement est considéré comme un bien très particulier. Je n'avais pas compris pourquoi nous n'avions pas eu de difficultés, une fois le dossier complété et déposé, à obtenir ce logement. En fait, tous ceux qui connaissaient un peu les habitants et le quartier n'en voulaient pas, de ces appartements, nous avons fait l'erreur de ne pas bien nous renseigner, à ce moment-là. J'ai découvert par la suite, surtout par mes voisins bien aimables, que les accidents domestiques avaient toujours été plus nombreux chez moi qu'ailleurs, que les morts soi-disant naturelles s'y étaient succédées d'une manière dramatique, d'attaques cardiaques en apoplexies. Entre 1955 et 1976, j'ai pu relever cinq décès d'hommes adultes et quatre accidents majeurs concernant des enfants de sept à treize ans, qui s'en sont toujours sortis de justesse, depuis l'effondrement d'un plafond, dans une chambre, en pleine nuit, jusqu'à l'électrocution dans la cuisine. On taisait l'étrangeté du phénomène dans les discours officiels, mais les bruits continuaient de se répandre. Pour nous, petite famille sans histoires, il n'y eut pas de soucis majeurs, mais la vie est vite devenue insupportable : des bruits de pas, des piétinements, de souris ou de rats, des viscosités assourdissantes, la nuit, les enfants nous rejoignaient souvent, encore jeunes, effrayés. Ils restent aujourd'hui dans leur chambre mais, ma femme et moi les yeux écarquillés, nous les imaginons bien vainement courageux dans leurs lits, l'un à côté de l'autre, résignés à combattre dans le silence un mal que personne ne peut toucher.

« Je suis encore surpris que nous n'ayons encore vraiment connu aucun malheur, mais je ne peux plus supporter cette crainte permanente, quotidienne. Le contexte de difficulté de l'usine en ajoute à ce mal-être. Les pressions sont de plus en plus lourdes, disons plutôt qu'elles ont été toujours plus oppressantes, mais il n'y en aura plus, j'ai atteints le point de non-retour.

« Je ne peux plus me sauver, non plus qu'être sauvé, mais je peux encore aider ma femme, mes enfants, ils quitteront cet endroit dès la semaine prochaine. Je sais que mes actes sont lâches, je sais que j'abandonne l'espoir, pour moi, mais il est venu le temps de la confession, nécessaire, même si j'ai surtout besoin de l'écrire, je n'ai pas besoin que l'on sache. Ainsi joué par le mal qui ronge ces murs, manipulé par une direction qui m'a fait miroiter de meilleurs auspices, j'ai été amené à détruire la vie, à rejoindre moi-même les préceptes les plus vils. Le danger d'une chute plus brutale de l'entreprise, la menace de nouveaux licenciements, toujours plus nombreux, que l'on me chargeait d'annoncer continuellement, m'a amené à liquider la source du danger, telle que me l'ont présentée mes chefs. Fernand Burnel compilait nombre de plaintes et de rapports, d'articles, contre la direction, il précipitait la fin, tout était question de priorités, entre trois ou quatre usines de l'hexagone. La mauvaise image qu'on allait retirer de ses recueils pamphlétaires, de ses collaborations risquées avec les journaux locaux et nationaux, c'était un pas de plus vers la tombe. Cela fait trois mois, maintenant, tué dans sa chambre, sa famille a quitté son quartier, pas très loin, à l'opposé qu'il vivait, au sud, dans une maison plus ancienne, une maison de la ville. Je n'ai pas changé de travail, on m'a encore refusé le transfert vers un autre logement. J'ai agi dans le vide, cela ne servait à rien, je me suis fait leurrer parce que je voulais l'être.

« Adieu.

« François. »

André Dubourg ne comprenait pas que cette confession fût encore présente. La famille l'avait laissée cachée se dit-il, certainement, mais il ne semblait pas possible que les enquêteurs n'eussent rien vu. Il n'y avait peut-être pas eu d'enquêteurs. Un suicide, d'une vie impossible, de voisins qui avaient confirmé qu'il n'allait pas très bien ? Personne n'avait pu dire qu'il y avait une raison qui ne ressortait pas du

rationnel, et l'on défendait bien le quartier, après tout, il y avait sans doute idée que la maison fut maudite, après tout, la police ne pouvait rien y faire, ils n'étaient pas compétents en la matière. Ainsi la famille était partie, sa femme avait lu, c'était comme certain, la liasse était ensuite retournée derrière le sous-main noir, volontairement délaissée.

Il se persuadait que les fils du défunt suicidé renvoyaient aux siens propres, mais il était bien certain par contre qu'ils n'étaient pas là, la maison était morte. Déjà la porte qui conduisait à l'escalier était close, infranchissable. Restait à trouver, en gardant ces feuilles, le moyen pour André de sortir de cette prison.

*

Louis arriva essoufflé à l'étage, étourdi par l'ascension, fatigué par la lente poursuite de son frère. L'odeur n'était pas la même qu'au rez-de-chaussée. L'apparence du parquet et des murs, froids, accentuait la différence. Si Louis avait pu penser, en entrant dans la maison, qu'elle eut encore pu être habitée, cette idée était à présent impossible à maintenir, tant cet étage qu'il abordait paraissait totalement vide, sans âme aucune. Une lumière s'invita timidement des quelques ampoules qui étaient restées accrochées. Cette lumière n'avait rien d'artificiel, elle émanait de la seule autre présence, Charles, spectateur avide.

Isabelle était désemparée. André était parti depuis longtemps, le téléphone ne donnait plus l'espoir de sonneries. Elle pleurait dans le canapé. À côté d'elle, Mathilde était complètement perdue, elle sentait le malheur sans avoir la moindre idée de ce que cela pouvait être. De voir ainsi sa mère déverser l'eau de son corps, elle en restait coite, désemparée, autant qu'elle put l'être. Elle pensait fort à ses frères, à son père, elle priait, sans plus le savoir, pour qu'ils revinssent immédiatement, mais jamais elle n'eut pu croire en leur disparition. Personne n'avait idée d'où ils pouvaient bien être, tous, pas plus Isabelle que les aimables policiers en quête, pas plus André d'ailleurs

que Louis ou Charles. Pito non plus, qui miaulait de douleur, Mathilde disait Pito, mais elle ne pouvait pas l'aider, Isabelle pour sa part n'en avait absolument rien à faire, en ce moment suffisamment dramatique pour des êtres humains.

Derrière la porte qu'il y avait devant lui, Louis ne pensait vraiment rien trouver. Il ne pensait plus à sa mort, il voulait seulement s'en sortir, il continuait ainsi l'exploration, il n'y avait que cette option. La porte de la pièce était ouverte. Il n'avança pas dedans, il avait toujours peur de se retrouver coincé par Charles, les revirements n'étaient pas écartés, d'une situation si précaire. Dans cette pièce, une chambre, c'était un lit sans matelas, sans sommier, sans table de chevet. Il restait quelques bouts de décorations murales, un enfant avait dormi ici, pendant plusieurs années, on y sentait la plus tendre jeunesse, l'adolescence rebelle, on allait sans doute jusqu'au début de l'âge adulte, Louis n'était pas expert, il voyait pourtant tout cela, les années passer, là, au pied du lit, de tapisseries abîmées par les changements d'affiches. Sur la droite, une armoire, ouverte, de vieux vêtements, trop petits, délavés, tout en bas, sans rien sur les étagères hormis une peluche aux yeux exorbités, éventrée.

Charles était en haut de l'escalier, il attendait. Ce n'était pas cette pièce qu'il fallait visiter. Au demi-tour, vers lui, Louis comprit, dans un mouvement de l'entité, qu'il lui fallait aller de l'autre bord. Les pièces étaient ouvertes aussi, c'était deux chambres, une de chaque côté, l'une après la chambre tout juste aperçue, l'une après l'escalier, avec un couloir qui continuait entre deux. À droite, la chambre avait été celle de la fille, plus jeune que son frère, davantage d'objets avaient été délaissés, d'une jeunesse plus fragile, à quatorze ou quinze ans. Là non plus Louis n'entra, cela présageait une perte de temps, simplement. Le lit n'était plus là, mais plusieurs figurines défigurées, dans une mêlée obscène, tenaient contre le mur du fond, sous l'une des deux fenêtres de la pièce, près d'une commode.

Restait l'autre chambre, celle des parents. Charles était arrivé à niveau, tout de même en retrait. Louis s'introduisit dans la pièce. Le lit, en face, était resté garni, malgré la qualité de ses atours. Les tables de chevet étaient également là, du même chêne, de la même manufacture, l'armoire était dans le même ton. Louis ne comprenait pas cette différence, comment les enfants avaient pu prendre leurs affaires alors que les parents non.

Le lit était presque collé au mur de gauche, en face de l'entrée, on pouvait seulement passer dans l'étroitesse pour aller se coucher. Cela laissait suffisamment de place pour un bureau, seul élément d'un autre bois, mais qui aussi avait été laissé ici. Louis entra. L'armoire était tout juste sur la droite, fermée, il ne s'y aventura pas. Le bureau était plus simple et moins fourni que celui de la bibliothèque du rez-de-chaussée : pas de tiroir, aucune feuille, un téléphone, surtout, une lampe, à côté, quelques stylos, une trace sombre sur le bord extérieur. Mais rapidement on se trouvait attiré par le sol, à côté du lit, juste sous le bureau, par le tracé d'un corps, à la craie blanche, sur le parquet, d'un corps d'homme adulte, la main gauche élançée vers ce bureau, le bras droit nonchalant replié du côté d'un visage, innocent sous cet angle. La tache sombre, sur le bord du bureau, c'était du sang, asséché.

Louis eut un pas de recul. Il comprit mieux la situation, même s'il n'y avait rien de raisonnable en tout cela. Il se retourna vers Charles, qui souriait. Il regarda le tracé, la marque de craie plutôt que la forme. Il y avait donc eu un mort, une enquête, un homme assassiné, du sang versé, une famille brutalement endeuillée. L'épouse n'avait pas souhaité emporter ces tristes souvenirs de la chambre conjugale. C'était resté ici, personne n'avait repris la maison depuis, Louis ne pouvait d'ailleurs pas savoir à qui elle appartenait, en ce jour. Il ne savait même si elle était encore bien réelle, cette demeure, ou bien seulement fantomatique, qui l'avait pris dans son piège. Il se souvenait

de Pito, qui l'avait évité, ou qui avait évité, peut-être alors, seulement, un terrain vague abandonné après la destruction de la bâtisse.

« Ils étaient tous partis pour une nouvelle vie, certes, mais avaient-ils pensé à ce qu'ils laissaient derrière eux ? fit Charles.

-Comment sais-tu ? renchérit Louis.

-Les questions absurdes que tu te poses ?

-Comment sais-tu ? répéta Louis.

-La famille Burnel vit maintenant à quinze kilomètres d'ici, juste à côté de la mer. Ils ne pouvaient pas quitter la région, ils y étaient trop attachés, tout au moins Mireille, qui s'est rapprochée de sa propre mère. La maison n'appartient à personne, en fait, si tu te le demandes, il y a des étrangetés administratives qui font parfois que les uns croient qu'elle est à d'autres et que d'autres croient qu'elle est à d'autres encore alors que les premiers ont tout simplement perdu, sous une pression certaine, les papiers qui authentifiaient l'acte signé par le défunt, alors que la veuve avait sur elle la preuve que les premiers, de tous, n'était plus les propriétaires. Même la banque n'arrive toujours pas à mettre la main sur les bonnes écritures.

-Qui êtes-vous ? demanda Louis.

-Je suis Fernand Burnel, c'est moi que tu peux voir dessiné, croqué, dans la chambre. Mais je dois dire que ton frère m'est d'une aide précieuse.

-Laissez-le !

-Ne t'inquiète pas pour lui, il n'en souffre pas, bien au contraire, tout ce temps sera même un gain pour sa vie, pour son corps.

-Que voulez-vous ? continua Louis.

-Je veux au moins réparation pour mon épouse et mes enfants, mais tu ne peux même pas me donner cela. L'enquête a été totalement

abandonnée, vois-tu, mais ton frère va m'aider, ton frère sait tout ce que je sais.

-Qui vous a tué ? demanda Louis.

-Là est la question, rigola monsieur Burnel. Et c'est une question bien complexe, jeune homme. Cela, pas plus que moi, ton frère ne le sait pas. À moins que l'on cherche ceux qui se cachent derrière le meurtrier, j'en ai déjà une idée plus nette. Mais l'homme, celui qui m'a tiré dessus, vois-tu, celui qui m'a surpris dans le hall et qui m'a poursuivi jusque dans cette chambre, cet homme était masqué. Heureusement, dois-je dire, ce jour-là j'étais seul, un samedi, oui, ils étaient chez ma belle-mère, comme quoi cela peut toujours être d'un pratique, une belle-mère, fit-il en partant dans un grand rire. Heureusement, dois-je dire, ce n'est pas ma femme, ni mon fils, ni ma fille, qui m'a découvert, mais le voisin, ce vieil homme, alerté par les coups de feu, qui a osé entrer ici, et qui, après seulement avoir trouvé mon corps sans vie, a appelé la police. Il n'y avait rien à faire, de toute façon, j'étais mort, un coup dans la tête, deux autres dans les poumons, on en ressort difficilement, à ce qu'il paraît, à ce qu'ils dirent tous, les uns après les autres arrivés sur les lieux, au-dessus de moi. Il n'y avait pas d'indices, dirent-ils, ils n'ont pas tant cherché, je les ai observés, encore, à croire que certains pouvaient s'en contenter.

-Le meurtrier en question s'y est peut-être bien pris, osa Louis.

-Oui, tu as raison, c'est sans doute le cas aussi, il n'a pas laissé de traces, c'est vrai. Mais ils n'ont pas cherché longtemps, voilà ce que je veux dire. Il y a les traces, oui, tu as raison, mais il y a aussi le mobile. Ils auraient pu partir des raisons possibles de me tuer, et là il n'y en avait pas trente-six. Mais ton frère va m'aider, c'est son travail à présent. Nous allons l'avoir, cette réparation.

-Pourquoi ?

-Pour un monde meilleur, voilà pourquoi. Punir les coupables, petit, c'est le seul moyen, je te le dis, contre ces pourris qui pullulent, qui copulent. J'étais un bon ouvrier, petit, qualifié, j'avais même grimpé les échelons, ce que je n'aurais pas cru quand j'ai commencé, j'ai toujours souhaité une belle vie à mes rejetons, c'est ce qui fait avancer, arrivé à un certain âge, tu sais. Je n'ai fait que défendre les camarades quand les temps ont commencé à être gris, très gris. Voilà comment s'est exprimé leur mécontentement, on m'a éliminé.

-Vos patrons vous ont tué, monsieur ?

-Ils ont poussé, obligé quelqu'un à me tuer, vois-tu, de cela j'en suis certain, je n'en veux même pas au tueur, il n'y est pour rien, il n'a pas eu le choix, c'est sûr.

-Laisse-nous sortir, Charles, essaya Louis, qui ne parvenait toujours pas à accepter qu'il parlât à quelqu'un d'autre qu'à son frère.

-Ton frère va enquêter pour moi, pour me libérer de cette contrainte, de cette étreinte insupportable, de ces murs.

-Nous allons enquêter, confirma Louis, c'est certain, je vous le jure, même, je vous en donne parole. Laissez-nous sortir.

-Si je te laisse sortir, ton frère ne fera rien. »

Les derniers mots enlevaient beaucoup de charme à la situation. Venger une injustice, Louis, jusque-là, n'avait rien contre, mais la condition édictée le troublait. Il n'avait pas même envie de la prendre au mot, pourtant rien jusque-là n'avait ressemblé à une quelconque plaisanterie. Ainsi son propre frère lui annonçait de sa propre voix qu'il resterait enfermé dans cette propriété tant qu'il n'aurait accompli la mission qu'il s'imposait à lui-même, d'un au-delà palpable.

Isabelle, dans l'appartement, continuait de pleurer, les téléphones dans les mains. Elle ne voulait appeler personne, cela n'eut fait qu'encombrer les lignes, elle désirait qu'on l'appelât, voilà, qu'on lui

donnât les bonnes nouvelles, enfin. À dix heures le soir il y eut une sonnerie, Isabelle courut vers l'interphone, la police venait donner ces minces découvertes, nulles, ils continueraient de chercher, promirent-ils, mais Isabelle comprenait bien qu'ils n'y croyaient déjà plus beaucoup, eux-mêmes, garants jusqu'ici de sa plus faible assurance. Elle dut leur annoncer que son mari était parti depuis plus d'une demi-heure, mais ils ne l'avaient pas vu, ils ne savaient pas quoi dire, il était injoignable, ils ne savaient pas comment réagir. S'il avait également disparu, les pistes étaient de nouveau bien ouvertes, il devenait suspect, ce qu'ils se retinrent bien d'annoncer. Les deux hommes en uniforme étaient restés dans l'entrée, sagement, leur sang-froid bien gardé. Elle était en larmes, toujours, ces joues en étaient abîmées, creusées. Ils lui proposèrent de l'emmener au poste, où elle eut pu être aidée, accompagnée par un personnel compétent, ils pensaient surtout à sa fille, qu'ils voyaient là, impuissante, abandonnée.

François Burnel laissait s'échapper Louis, il n'y avait pas de sortie. Louis put sortir sans heurt de la chambre, en frôlant son frère. Il s'arrêta dans le couloir, il n'avait pas envie de descendre, il savait que c'était sans espoir.

« J'aurais pu vous aider, continuait-il de proposer. Vous êtes en train de me tuer, fit-il en cherchant les traces au plafond. Si je meurs ici, avec vous, mon frère ne voudra plus rien chercher du tout pour vous, menaçait-il.

-Si tu meurs ici avant que ton frère ne sorte, il n'aura plus, en effet, l'occasion de chercher quoi que ce soit, cette même maison sera son tombeau, eut-il en réponse. Si tu meurs après qu'il soit sorti, eh bien, il n'en saura rien, il continuera de chercher, mais pour rien, pour moi seulement.

-Ils sont sans doute morts, ces coupables, depuis tout ce temps, c'est très vieux, ici, fit Louis. Cela ne sert à rien, vous êtes mort et vous ne valez pas mieux que ceux qui vous ont tué.

-Vous êtes un sacrifice nécessaire, c'est ainsi, précisa monsieur Burnel sans broncher, tout en observant Louis sauter vers la cordelette blanche qui pendait à l'escalier dépliant qui menait aux combles.

-Alors je suis condamné à trouver la sortie moi-même, fit le jeune homme, haletant.

-Il n'y a pas de sortie pour toi, pas pour l'instant.

-Pas pour l'instant ? Et dans vingt ans, quand mon frère aura passé son temps à cumuler les papiers jaunis, avant qu'ils ne partent en poussière, je sortirai de là, blanchi, comme si de rien n'était, vous m'aurez fait perdre ma vie ?

-Cela ne prendra pas vingt ans.

-Vous n'en savez rien. Votre famille, déjà, elle en fait peut-être, pour vous, des recherches, depuis combien de temps ? Je suis sûr que cela fait plus de vingt ans que vous êtes là, croupissant, attendant impatiemment les proies.

-Cela fait seize ans, petit. Et sache que ma tendre famille, elle ne fait rien pour moi, enfin je crois, et elle a bien raison, elle m'a oublié peut-être, elle n'a gardé que les bons souvenirs, il y en avait, ce n'est pas mon problème. Je fais cela pour punir ceux qui méritent le châtement, je ne fais pas cela pour me venger.

-C'est tout comme, insista Louis. Mais je trouverai la sortie avant de vieillir ici. Vous avez bien réussi à vous faire tuer, provoqua-t-il, vous avez sans doute laissé des failles, des brèches, je les trouverai.

-Ne laisse pas cet espoir à ton frère.

-Il m'entend ? Charles ?

-Il nous entend, il ne peut pas réagir, maintenant, voilà, il sait ce qu'il lui reste à faire. »

L'escalier arrivé près du sol, Louis grimpa dans les combles. Là haut il faisait noir, c'est à tâtons qu'il commençait sa nouvelle exploration, à quatre pattes sur un vieux parquet, avec à ses côtés quelques plaques de papier de verre, des tuyaux mous, des moutons de poussière, une queue de souris grise. François Burnel, sous lui, repliait l'escalier, dans un fracas sourd.

*

Dans le parc du château de Laval, à Sours, Charles cherchait l'inspiration et le repos. Il marchait calmement dans les allées boisées, seul, tout comme sa mère avait l'habitude de se promener quand elle avait son âge. Charles avait besoin de s'éloigner du chagrin. Isabelle et Mathilde restaient ensemble chez ses grands-parents, qui étaient toujours à leurs côtés. Mathilde ne comprenait pas bien, c'était moins facile pour elle encore que le week-end précédent, de cerner les événements. Isabelle ne pleurait pas, par mimétisme Mathilde non plus. Grand-mère restait inquiète, toujours au petit soin, elle ne savait pas prédire l'avenir, elle l'aurait souhaité à ce moment. Il y avait bien quelques amies à elle, qui pouvaient le faire, mais elle avait tout de même peur de leurs méthodes. Dans ces circonstances, il ne fallait rien prendre à la légère.

Isabelle avait obtenu, de ses patrons compréhensifs, de n'entrer dans ses fonctions qu'après deux semaines supplémentaires de congés, rétribués, pour la mi-septembre donc. Peu de jours étaient passés qu'Isabelle voulait se persuader qu'elle serait capable de reprendre plus tôt. Elle en faisait part à sa mère, mais celle-ci lui remettait les pieds sur terre, lui rappelant régulièrement qu'elle aurait encore à changer de logement, comme elle le souhaitait d'ailleurs elle-même, pour elle, pour les enfants. Charles, pour le moins, ne le supporterait

pas, de retourner là-bas, ajoutait-elle. Du garçon, par ailleurs, on ne pouvait pas obtenir un seul mot, il s'était réfugié dans un mutisme intrigant. La police même, après l'avoir ramassé inanimé sur le trottoir bordant cette maison qui avait happé son frère, n'avait rien obtenu de lui, le dimanche, dans l'appartement. On l'avait interrogé de nouveau le lundi, aucun mot ne sortait. Isabelle ne pouvait donner d'aide non plus. Quand elle demanda si elle pouvait s'éloigner, ne supportant plus le cloisonnement, ce lui fut autorisé, à condition qu'elle revint pour le lundi suivant et qu'elle fut disponible à contacter. Elle donna le numéro de ses parents aux agents, les larmes n'en finissaient pas de couler sur ses joues.

La route fut éprouvante, de près de quatre heures, une rallonge expliquée par le fait qu'elle ne supportait pas l'autoroute. Mathilde ne cessait de s'endormir et de se réveiller, de rêver et de crier, dans un siège inconfortable au possible. Charles dut faire arrêter la voiture trois fois pour vomir. L'une des pauses eut bien peine à s'achever, Isabelle à bout de forces ne savait plus comment faire pour calmer ses deux enfants. Charles ne disait toujours rien, ce qui n'était pas pour la rassurer.

Il avait été repéré dans la nuit. On avait réveillé Isabelle, Mathilde et Pito pour l'occasion. Mais aucune nouvelle de Louis, aucune nouvelle d'André. Charles ne bougeait même pas la tête quand on lui posait une question simple, les agents ne savaient toujours pas, ainsi, si André était mêlé ou non à ces disparitions. Pourtant Charles savait, il n'avait rien perdu de sa mémoire, il était seulement dans l'incapacité absolue de témoigner, les mots ne sortaient pas. Le mercredi encore, alors qu'il se promenait dans le parc, tandis que ses camarades, dans la France entière, prenaient leur marque dans leur nouvelle classe, Charles cherchait dans son esprit les moyens de combattre les obstacles à la parole et à sa sociabilité. Il n'avait plus de réactions affectives auprès de cet entourage maintenant limité, il appréciait pourtant les arbres qui

l'entouraient, il se sentait capable de dire, au fond de lui, mais il ne le pouvait pas en réalité.

Dans cette verdure, aucun élément ne lui rappelait le jardin qu'il avait visité avec son jeune frère. C'était là de beaux et grands arbres, loin des buissons et broussailles qui pullulaient dans l'autre espace. C'était une véritable respiration. Pour autant, il ne souhaitait pas rester ici trop longtemps, il avait une mission. On parlait beaucoup de leur prochain déménagement, entre Isabelle et ses grands-parents, il fuyait lâchement l'écoute de ce sujet, c'était un problème trop sérieux pour lui. Il ne souhaitait pas rester vivre non plus dans cet appartement, mais la question se posait toutefois de mener à bien son enquête, de ramener son frère du bon côté, peut-être son père, par la même occasion, il ne doutait pas que sa disparition était liée, d'une certaine manière, il était en tout cas bien moins pessimiste que les autres membres de la famille.

Il n'y avait de toute façon aucun délai précis pour déclarer la mort de l'un ou de l'autre, à ce qu'avaient dit les agents de police, en grande partie pour continuer de donner de l'espoir à Isabelle. Charles y trouvait, dans ces règles, une motivation supplémentaire pour se mettre au travail, mais il savait pour autant qu'il n'avait pas toute latitude dans l'affaire, ne rien pouvoir dire à sa mère, même s'il se doutait qu'elle ne l'eut pas cru, n'arrangeait pas sa situation. Avec son emploi, il n'avait qu'une attache, la région, il y avait toujours l'avantage de se positionner au milieu de cet espace, ce qui restait tout de même très large.

Charles quitta la fraîcheur du parc par une allée délicieuse. Il distinguait les deux stades municipaux sur sa droite, l'un planté d'herbes, l'autre seulement recouvert de terre battue. Il regretta Louis, ils se seraient bien amusés, se dit-il alors, pendant des heures. La chaleur rattrapa ses pensées, étouffante, quand les ombrages eurent disparus. Rien dans les ruelles du village ne l'intéressait, il n'était pas

habitué à les parcourir seul, c'était cela surtout qui clochait pour lui. Il ne s'y trompait pas, surtout, à comprendre qu'il y avait beaucoup d'impersonnel chez les habitants, la ville se développait en dortoir pour aller travailler à Chartres, il n'y avait pas de cohérence d'âme, selon l'expression des plus anciens, qui trouvaient là de quoi alimenter leurs quotidiennes plaintes. Il fallait surtout pour Charles ne pas supporter cette atmosphère, le parc du château n'était pas suffisant, se dit-il en suant sur le bitume, il fallait rentrer à tout prix, profiter des quelques jours de préparatifs à l'éloignement du quartier Saint-Jean-Eudes pour régler cette histoire.

Chez les grands-parents, on sentait que la période de deuil avait commencé, malgré les doutes encore permis. Mathilde s'occupait de câliner Pito, toujours en convalescence, encore à quelques semaines d'une complète cicatrisation. Les deux anciens paysans ne comprenaient pas que la bête noire n'eut pas été tout simplement abattue, ils en avaient mal au cœur de l'accepter dans leur maison, même encore après deux jours. Charles et Mathilde échangèrent un sourire, le garçon fit une caresse à sa Touille, il l'aimait vraiment maintenant, il s'en amusait, que ses sentiments eussent pu changer en si peu de temps. Certes, le pansement rosi, imbibé de dégoutantes déjections séchées, forçait l'écartement, mais la pitié et la compassion prenaient le pas, le plus souvent. Pito était trop nerveuse pour l'aider vraiment, pour faciliter le changement du bandage. Le grand-père, malgré son rejet, faisait l'effort, par amour pour sa petite-fille, sans quoi l'infection eut été inévitable, à ce qu'il répétait en permanence, pour se donner du courage, quand il rafistolait l'ensemble, cinq ou six fois dans la journée, la poigne suffisamment solide pour calmer la bête dans ces instants au combien difficiles pour elle.

Isabelle restait à table avec sa mère, elles parlaient peu. Isabelle s'occupait de son nouvel emploi, plusieurs documents lui étaient arrivés pour qu'elle put quand même s'organiser davantage, mieux

connaître le réseau, mieux connaître le personnel qu'elle aurait à confronter. Elle s'occupait aussi, sans le programmer, de se souvenir de son plus beau et grand souvenir, André. Elle s'accrochait aux visions qu'elle en avait, plutôt qu'aux documents, la plupart était d'ailleurs restés dans l'appartement.

Charles se réfugia dans la buanderie, il aimait cet espace contigu, empli d'objets parfois insolites, qu'il ne rencontrait qu'ici, du fléau à la serfouette, en passant par la cognée et le van. Il y avait aussi ces livres, quasiment seuls ouvrages de la maison, qui n'avaient pas été ouverts depuis longtemps. Même lui ne s'y était pas intéressé, il pensait en avoir le droit, à présent. Le grand volume l'attirait, il le prit et s'assit à terre, plongea dans les planches. Il regrettait l'absence de couleurs, mais les gravures restaient pour lui bien impressionnantes. Il ne cherchait pas les détails, il était surpris par l'idée qui avait pris l'auteur de se passionner pour les végétaux, de les croquer. Il parcourut doucement les soixante-cinq planches. C'est à la fin seulement, après avoir créé sans cesse des liens entre ce qu'il voyait là et la végétation qu'il avait traversé avec son frère avant d'être pris, le samedi précédent, de son corps enfermé dans un esprit étranger, c'est à la fin seulement, après avoir remis le grand volume à côté des plus petits, qu'il vit la concordance des titres et l'auteur des textes, l'ancêtre Thouin. Charles en perdit la vue, il fallait partir, il allait partir, il tomba sur lui-même, verticalement, se prit la main gauche entre deux dents d'une fourche, dont le manche finit de l'assommer en le suivant dans sa chute.

Il ne se réveilla que le vendredi, en fin de matinée, à cause des miaulements de Pito, de la course d'Isabelle vers le bac de douche pour aider la bête. Mathilde vint saluer son frère, celui-ci n'avait toujours aucun mot à prononcer. Il observa le lit de Louis, vide, avant de se mettre debout et de partir pour déjeuner. Il avait faim, très faim, de deux jours de jeûne. En passant devant la porte ouverte de la salle

de bains, il capta les yeux rougis de sa mère, qui lâcha son prénom de soulagement. Elle accéléra le mouvement, avec Pito, elle voulait devancer son fils pour lui préparer elle-même un repas digne de ce nom, elle était si heureuse à l'instant, elle ne voulait pas en perdre un autre, de ses hommes.

Le problème principal de Charles, d'ailleurs, était justement que sa mère voulait garder un œil sur lui à chaque instant, plus qu'avant, alors que déjà la garde, avant les disparitions, était bien rapprochée. Il n'avait pas possibilité de s'expliquer, partir sans cela paraissait utopique. Il attendit donc, tout simplement. Il savait qu'il avait un délai. Le choix, entre l'angoisse de sa mère le sachant seul dans la nature et l'attente de Louis, c'était un tiraillement. En son âme et conscience il avait coupé la poire en deux. Le mardi suivant, septième jour de septembre, il prit enfin le parti de sortir. Levé tôt, lavé tôt, il profita de ce que sa mère occupât la salle de bains, Pito remise et autorisée à passer quelques minutes en liberté dans le salon, avec Mathilde à coiffer ses poupées, pour seulement laisser un petit mot. « Je dois aller vérifier quelque chose. Je reviens dès ce matin, c'est promis. » Il savait qu'avec cela, il lui serait difficile, ensuite, de retrouver une occasion de s'échapper, il aurait aujourd'hui à trouver le plus possible de pistes.

Rien chez lui ne lui avait permis d'avancer, si ce n'est les paroles de son père sur certains habitants du quartier, en particulier sur la dame Brémont, surtout sur Yves Delaunay. Il avait aussi profité de l'accès à l'Internet, mais sans grands résultats sur un sujet si précis que l'histoire d'un petit quartier. Même sur l'usine, il n'avait rien trouvé d'intéressant. Tout de même, il s'était arrêté sur des informations qui eussent pu servir, au vue des circonstances étranges de l'affaire, à savoir au sujet de la vie de Saint Jean Eudes, celui qui donnait son nom au quartier. Certes il y avait nombre de collèges ou de lycées privés qui portaient ce patronyme, ce qui lui fit penser qu'il n'avait

rien de diabolique, mais une petite enquête sur sa vie ne lui avait pas paru superflue.

Charles mit du temps à comprendre, plusieurs sessions furent nécessaires. Il apprit d'abord que Jean Eudes était mort dans cette même ville en 1680, qu'il était né en 1601 dans le département de l'Orne. Charles ne connaissait rien de cette période, cela devait selon lui ressembler au Moyen Âge, davantage en tout cas qu'à l'époque contemporaine. Il nota surtout que le personnage avait fondé un ordre, à quarante ans, déjà arrivé dans cette ville, l'Ordre de Notre-Dame de Charité, destiné à recevoir des prostituées dans des foyers, pas dans ce quartier mais dans le centre de la ville. Cet ordre, mot qui ne lui disait pas grand-chose, allait prendre une ampleur mondiale. Ailleurs il apprit qu'il était plutôt question de recueillir des prostituées repenties. L'information n'attira pas seulement son attention de par sa fantaisie, mais aussi parce qu'il se souvenait du langage châtié de la dame Brémont, qui leur avait bien expliqué, quand ils l'avaient rencontré, que les hommes du quartier, par le passé, avait une tendance fâcheuse à des mœurs légères. Mais y avait-il vraiment un rapport ? Les prostituées de Jean Eudes étaient amenées à travailler pour oublier leur passé sulfureux, cela n'avait rien à avoir avec les femmes dont Charles avait pu entendre ici parler.

Il nota tout cela pour en discuter avec Yves Delaunay, par exemple, pendant sa sortie qu'il espérait bien fructueuse. Jean Eudes créa aussi une société de prêtres, pour leur formation, et cela pouvait être intéressant, ce pouvait être sujet de pèlerinages, de processions, de fêtes, Charles avait en tête que ce type de manifestations pouvait cacher des actions louches, d'après son imagination parfois obscure et d'après des lectures romanesques sur une époque médiévale qu'il gardait en référence. Les termes rencontrés d'exorcisme et de persécution le confortèrent dans cette idée. Le fait de savoir que les eudistes, nom que l'on donnait aux quelque quatre cents membres de

la congrégation, se retrouvaient aussi en Amérique du Sud et en Afrique, donna plus de poids au saint homme dans l'esprit de Charles, il était loin d'évacuer le caractère religieux de son enquête, tout au moins pour la partie paranormale qu'il avait subie avec son frère.

Le principal problème, c'est que le quartier et l'église portaient le nom mais que rien ne prouvait l'attachement du personnage à l'endroit. Sur une page web on disait qu'il avait fondé le quartier, mais cela n'était pas si sûr pour Charles, ce n'était qu'une phrase trouvée au hasard de sa navigation, de lien en lien, sans que cette information fut reprise sur le site qu'il connaissait le mieux, Wikipédia, dans lequel il gardait une aveugle confiance. Il y avait d'autres quartiers du même nom ailleurs, et dans la même cité le saint homme avait d'autres lieux consacrés, avec une rue à son nom dans le centre de la ville, près du séminaire détruit pendant la Seconde Guerre mondiale, qui accueillait sa congrégation, près d'une église proche dans laquelle il avait été inhumé. Tout cela faisait douter Charles du rôle du ciel dans l'histoire, en même temps qu'il ne pouvait toujours pas en rejeter l'idée.

Il n'était pas question de retourner dans la maudite demeure en laquelle devait encore séjourner Louis. Il lui semblait que, tout seul, c'était bien trop dangereux pour lui s'il y avait encore une quelconque magie présente. Dans le cas contraire, la police avait de toute façon fouillé la maison, elle le lui avait dit, comme on l'avait retrouvé à sa bordure et que ces murs paraissaient suspects depuis longtemps, comme on savait, officiellement, que les lieux n'étaient pas habités. Pour les agents, le charme avait été rompu, Charles n'avait aucune idée de ce qu'il pouvait en être maintenant, mais ils y avaient passé du temps, il ne voyait pas l'intérêt d'y retourner, il avait déjà reçu là-bas toutes les informations nécessaires de la part de ce Fernand Burnel qui l'avait investi de corps et d'âme.

La dame Brémont, il en avait trop peur, à présent, pour aller la provoquer. Il ne voulait pas, de plus, prendre le risque de rencontrer la

jeune fille, qui lui restait un souvenir amer et qu'il ne parvenait pas à exclure du problème. Son apparition et sa disparition restaient bien trop suspectes à ses yeux. Mais il pouvait parler de la dame Brémont et de cette jeune fille avec Yves Delaunay, comme du reste, il en était convaincu, il attendait beaucoup de cette rencontre, il espérait surtout d'abord qu'elle eut pu avoir lieu.

« Bonjour monsieur, fit-il en longeant une haie, la première derrière laquelle il trouva quelqu'un, déjà à deux ou trois cents mètres de l'appartement, après de récents immeubles blancs qui s'étaient érigés sur la gauche.

-Bonjour, jeune homme.

-Savez-vous où habite monsieur Delaunay ? demanda Charles, se surprenant d'enfin pouvoir prononcer tous les mots voulus.

-Ici même.

-J'aimerais lui parler.

-Vous l'avez devant vous, continua de s'amuser l'hôte, voyant bien que Charles était troublé par ses paroles.

-Je viens parce qu'il connaît mon père, André Dubourg. Je suis son fils Charles. Mon père a disparu, mon frère aussi, fit-il le regard baissé.

-Je suis au courant, répondit Delaunay, l'air plus grave. Ton père est venu me voir, en effet, à deux reprises. Je suis au courant de sa disparition, comme de celle de ton petit frère. La police est venue me voir, elle est venue m'interroger.

-Pourquoi ?

-Parce que je suis parmi ceux qui ont vu ton père en dernier, voilà pourquoi. Je suis désolé, jeune homme, mais je reste bien persuadé qu'on les retrouvera.

-Je l'espère.

-Veux-tu entrer pour en parler ?

-Je ne sais pas, s'intimida Charles.

-Tu as peur, je comprends. On ne se connaît pas, après tout. Tu crois peut-être que je suis à l'origine de ces disparitions.

-Non, non, rougit Charles, ce n'est pas cela, c'est que.

-Tu n'as pas à te justifier, trancha Delaunay. Dans ta situation j'aurais sans doute la même réaction. Mais nous pouvons en discuter ici, si tu le préfères, il fait encore bien chaud, après tout.

-Oui.

-Ta mère sait-elle que tu es là ? Je suis étonné qu'elle ne te garde pas sous surveillance, après tout cela.

-Je devais absolument sortir, mener ma propre enquête. Je lui ai laissé un mot pour ne pas qu'elle s'inquiète.

-Je ne suis pas sûr que cela suffise à la rassurer.

-Mais c'est la première fois que je peux parler depuis mon réveil, depuis dimanche, pour cela déjà je suis sûr que cela valait la peine de fuguer pour la matinée. C'est la première fois que des mots sortent de ma bouche. Je ne comprends pas cela. C'est en vous voyant que je ne suis plus muet.

-C'est étrange, en effet, réfléchit Delaunay. Mais cela veut dire que toi tu peux me le dire, maintenant, ce qui s'est réellement passé ce jour-là, avec ton frère et ton père.

-Avec mon père, non, parce que nous ne l'avons pas vu, il ne nous a pas retrouvés. Je sais que la police pense le contraire, mais ce n'est pas le cas. Nous n'étions que deux, avec Louis, enfermés dans cette propriété, là où Fernand Burnel a été tué.

-Fernand Burnel, oui, je me souviens. Comment sais-tu son nom ?
l'interrogea Delaunay.

-Il était avec nous, fit Charles, soulagé de pouvoir enfin donner sa version de l'histoire, précisant les détails de leur escapade, leurs échecs à ressortir de la propriété, la visite de la maison, lui derrière son frère, envoûté mais à l'écoute, enfin le terrible chantage.

-Viens avec moi, suis-moi, l'exhorta Delaunay. Rentrons discuter au calme, je vais sans doute pouvoir t'aider.

-Bien, accorda Charles. »

Il sursauta dans le hall d'entrée quand il entendit une voix féminine se faire entendre depuis l'étage.

« Ma chère mère, lui précisa Delaunay. Viens, suis-moi.

-As-tu des questions qui te viennent ? demanda l'hôte tout en indiquant un fauteuil à Charles et en se dirigeant vers cette petite pièce qui lui servait de bureau et de bibliothèque.

-Oui, répondit Charles en partant vers le séjour, au fond.

-Mon père nous a dit que vous connaissiez bien le quartier, ses habitants, et même l'usine dans laquelle tout le monde travaillait, que monsieur et madame Brémont eux-mêmes y travaillaient aussi, vous peut-être, ou vos parents.

-Surtout mes parents, oui. Mon père était représentant syndical, des plus importants, et je connaissais monsieur Burnel, tout au moins de nom et de réputation, parce que celui-ci avait succédé à mon père à cette fonction très honorable. Tu sais ce que c'est, un syndicat ?

-Non.

-C'est pour défendre les employés, les ouvriers, pour faire court, et il y en avait bien besoin, quand l'entreprise a commencé à renvoyer tout le monde, jusqu'à la fermeture. Burnel, il était un peu plus âgé que moi,

si bien que je ne l'ai pas vraiment connu, je veux dire personnellement. Mais j'entendais dire qu'il faisait du bon travail. Je suis bien entendu surpris quand tu me dis que tu l'as vu, mais je veux bien aller jusque-là, il s'en est passé tellement de belles, dans le coin, que je ne suis plus à cela près, vois-tu. Il est mort à la fin janvier de 1984, vois-tu, fit-il en ressortant de son bureau avec les papiers qu'il voulait. C'était des circonstances étranges, l'article de presse que j'ai là en mains explique que la police hésitait entre suicide et meurtre, et si je n'ai rien d'autre que cela, c'est qu'il n'y a pas eu de suite, ils ont dû opter pour le suicide, donc. Pas d'effraction, pas de lutte...

-C'est bien cela qui ne va pas, monsieur Delaunay, fit Charles. Il a dit qu'il avait été assassiné, je ne peux que le croire. Mais je ne sais pas comment trouver par qui.

-Je peux te dire par qui, voici, je m'en souviens maintenant, cela jasait dans le quartier à ce sujet. Un suicide, cette fois une pendaison, sans appel, sans traces de violence, au début du mois de février, quelques jours après. L'article, c'est le même journaliste d'ailleurs qui l'a écrit, l'article nous apprend que c'est un cadre de l'entreprise. Le journal date du lendemain, on nous dit que François M., paix à son âme, subissait une forte pression de la part de ses patrons, qu'il se retrouvait chargé des ressources humaines, de renvoyer tout le monde, qu'il ne le supportait pas et avait donc mis fin à ses jours.

-Qu'est-ce qui vous dit que c'est lui le meurtrier ? demanda Charles, perplexe.

-Une intuition, jeune homme, une simple intuition. Ne trouves-tu pas comme moi que le journaliste est drôlement bien informé pour en dire autant dès le lendemain. Ce n'est pas un médecin légiste ou un commissaire de police qui lui a donné ces informations, c'est un employé de l'entreprise, sans doute bien placé. C'est louche, dicté par une raison supérieure.

-Ce n'est pas une preuve, l'intuition.

-En effet, tu n'es pas bête. Et il te faut une preuve...

-Il a de la famille, peut-être.

-Oui. Et tu veux aller voir sa femme pour lui demander de te fournir la preuve que son mari a bien tué un représentant syndical il y a plus de vingt ans par chantage de son employeur...

-Pourquoi pas ?

-Non, trancha Delaunay, ce n'est pas possible. Il y a des règles, petit, et des informations que l'on ne peut pas obtenir aussi aisément que cela. Tu es pressé, je l'ai bien compris, mais il y a des règles. En plus, Burnel habitait dans une maison maintenant détruite, femme et enfants sont partis. Les preuves, en fait, on ne peut les trouver qu'à un endroit, laissa-t-il en suspens.

-Chez ceux qui ont demandé à ce que ce meurtre soit commis.

-Très bien. Tu m'impressionnes.

-Parce que vous pensez que les jeunes ont une cervelle de moineau ? provoqua Charles.

-Je te demande pardon, fit Delaunay.

-Pourquoi tuer un représentant syndical ? demanda Charles.

-Je suis content que tu ne saches pas tout, alors. Sache donc que Fernand Burnel était gênant, pour l'entreprise, parce qu'il défendait les employés et ouvriers qui étaient remerciés, jetés aux oubliettes. C'était une période très difficile pour l'usine, il n'y en avait pas beaucoup, en plus, comme Burnel, qui osaient l'ouvrir. De le tuer ainsi, c'était un moyen d'agir plus facilement, de se poser moins de questions à virer tout le monde à tour de bras, on liquidait la résistance.

-Mais des habitants du quartier, encore vivants, ont peut-être à voir dans l'histoire. On peut sans doute apprendre ici même, vous devez bien connaître des gens qui savent.

-Peut-être, jeune homme, mais personne ne parlera, crois-moi.

-Madame Brémont, elle semble parler beaucoup, continua Charles, déjà quand on l'a rencontrée, elle ne pouvait plus s'arrêter de parler. Elle en sait des choses, c'est peut-être en rapport.

-Non, coupa Delaunay. Saint Jean Eudes n'y est pour rien, je ne sais pas ce que tu es allé chercher. Il y a eu des plaisanteries, là-dessus, si tu veux tout savoir, et je pense bien que tu es trop jeune pour tout cela, mais je ne suis plus à cela près non plus. Les filles de joie, les prostituées, les putes, c'est seulement qu'elles ont longtemps séjourné en bas, au bord du canal, alors les gars y allaient régulièrement, oui, c'est bien vrai, quand il n'y avait pas tout simplement cocuage entre les couples du quartier. Alors c'était drôle, parce que ce n'est pas ici qu'elles venaient se réfugier pour échapper à leur vile profession, ces femmes, au contraire. Le refuge fondé par le saint homme était dans le centre de la ville, alors que ce quartier vivait en effet dans un certain vice, aussi beaucoup parce que des voitures venaient se garer par ici, d'étrangers qui étaient passés par le canal... En 1984, c'était presque fini, d'ailleurs, tout cela, les prostituées avaient changé de secteur, elles s'étaient rapprochées de la gare routière, alors en développement. Oublie cette piste, en tout cas.

-Ne t'intéresse pas à elle, elle ne le mérite pas. Elle a eu ton attention, c'est tout ce qu'elle voulait. Mais elle ne sait rien et elle n'a rien à voir là-dedans, elle n'est bonne qu'à dire du mal de ceux qui l'entourent. Elle a un air étrange, mais elle n'est pas capable d'initier tout ce que tu as vécu, ce n'est pas une sorcière, si ce n'est au sens figuré seulement. C'est juste une mauvaise femme.

-Mais ces histoires, d'hommes qui allaient voir d'autres femmes, de jalousies, vous êtes sûrs. J'ai vu que Saint Jean Eudes...

-Et mon père ?

-Quoi, ton père ?

-Il devait nous chercher, quand il a disparu, il doit y avoir un rapport avec toute cette histoire, également.

-Il est sans doute entré lui aussi dans la propriété. Vous ne l'avez pas vu, occupés à l'étage, il s'est enfermé lui aussi, c'est sûr.

-Non, ce n'est pas possible. J'étais pris par monsieur Burnel, je l'aurais senti, à travers lui, s'il était venu.

-Je ne sais pas quoi te dire, termina Delaunay. Je pense que tu devrais aller retrouver ta mère. Elle s'inquiète, à l'heure qu'il est. »

Charles savait que sur ce point son hôte avait raison. Il devait rentrer rapidement. Il avait pensé qu'il eut plus de temps pour aller fouiner ailleurs, mais ce n'était pas le cas, il en ressentit une grande frustration. Yves Delaunay, l'accueillant vers la sortie, lui promit qu'il réfléchirait encore sérieusement à tout cela, qu'il ferait ses recherches, mais il fit aussi part de ses doutes sur l'issue de l'histoire. Charles avait les larmes aux yeux sur le court chemin du retour, plus pessimiste que jamais, malgré toutes les informations qu'il avait glanées. Il savait qu'il n'aurait pas l'occasion de continuer les recherches de sitôt.

Il n'eut pas l'occasion de se défendre face à sa mère, il avait de nouveau perdu sa voix. Elle lui revenait donc seulement quand il cherchait, ailleurs. Sans défense, le lointain espoir de pouvoir ressortir s'était bien évanoui, comme il l'avait pensé. Les jours passèrent sans qu'il put donc profiter des derniers moments à passer dans le quartier et dans la ville.

Ils eurent l'occasion par trois fois d'aller visiter d'autres appartements, en tout début de la semaine suivante, Isabelle avait opté pour une petite ville, on passait de plus de 100 000 à moins de 15 000 habitants, à vingt kilomètres vers l'Ouest, encore au centre de la région donc, au milieu d'une campagne de cultures légumières et d'élevage laitier. Dans tous ces déplacements, dorénavant, Isabelle, Charles et Mathilde restaient ensemble, de la moindre démarche administrative à la plus belle excursion dominicale, dans les parcs de la ville dont on voulait profiter avant de partir, sur les conseils soutenus de la psychologue que voyait fréquemment Isabelle, les deux enfants sagement délaissés dans la salle d'attente.

Une fois seulement la voiture passa devant le terrain vague dans lequel avait disparu André. Charles savait. Quand il tourna la tête vers l'espace vide, il vit se reconstituer la structure ancienne, doucement, de sa base crémeuse à son sommet rouge. Mathilde, sur son petit siège, à l'avant, dirigée vers l'arrière, vit son frère pâlir en trois secondes et s'évanouir, tomber vers l'avant puis sur le côté avec le poids de tout son corps et la résistance de la ceinture de sécurité. Mathilde poussa un petit cri, qui suffit à ce qu'Isabelle enfonça la pédale de frein. Elle ne pouvait pas savoir que c'était une mauvaise idée de s'arrêter là. Quand son fils se remit et rouvrit les yeux, il porta de nouveau son regard vers la bâtisse. Il était effrayé, les murs flottaient tout comme dans les murs qui bordaient la rue étroite de la dame Brémont, avec une impression de suées. Les coulures venaient cette fois de l'étage, elles descendaient, alors qu'il les avait vues horizontales chez la dame Brémont. L'autre différence essentielle, c'est que les coulures avaient ici la même couleur rouge que les toitures, un rouge pâle, délavé.

Charles exhorta sa mère au démarrage immédiat, par des gestes saccadés, le bras vers l'avant, l'index détaché. Elle obéit. Charles n'en fut que moins éloquent, physiquement, moins expressif encore à la

suite de cet accident. Il n'avait pas vu ou entendu son père, alors, mais il avait ressenti sa présence.

La seule grande action qu'il s'autorisa, depuis le quartier Saint-Jean-Eudes, ce fut d'écrire une lettre. Après son entrevue avec Delaunay, celui-ci lui avait déposé quelques documents. Il prétextait, auprès d'Isabelle, le besoin de récents souvenirs d'André, qui, avait dit Delaunay, s'était intéressé à l'histoire du quartier, des ouvriers qui y habitaient auparavant et de l'entreprise qui les embauchait. Il avait préparé un dossier pour André. Celui-ci disparu, il s'était dit que son fils eut pu en profiter, peut-être, plus tard, qu'il pourrait le consulter maintenant, qu'il pourrait même le remettre à son père quand il reviendrait. Isabelle consulta le dossier et le laissa sans mot dire à son fils, sensible aux paroles du voisin.

C'est grâce à ce dossier que Charles put reprendre un peu d'espoir. Une lettre sans adresse, sans même un nom, cela ne valait rien, mais Delaunay lui avait retrouvé des informations utiles sur les potentiels protagonistes de l'affaire, ainsi sur le supérieur de François M., sur les patrons de Fernand Burnel, avec une adresse, une seule, comme tout le monde avait bougé depuis ces vingt-cinq ans et que Delaunay n'avait pas eu, seul, les moyens de les suivre.

« Monsieur Hersent,

« Cela fait maintenant plus de deux semaines que mon frère a disparu. Je ne sais pas exactement pourquoi, mais il est possible que cela soit votre faute. Mon père aussi a disparu, je crois qu'il y a une relation, aussi. Si je vous dis que vous êtes concerné, c'est parce que j'en ai discuté avec un ami de mon père, mais aussi avec Fernand Burnel, ce qui peut vous surprendre, comme il est mort en 1984. A cette époque, la police n'avait pas cherché d'assassin, mais je sais que c'est François M., dont je n'ai pas retrouvé le nom de famille complet. Cet homme s'est pendu peu après la mort de monsieur Burnel, je suppose avec

d'autres personnes que c'est lui l'assassin. Ces deux hommes travaillaient dans la même entreprise, vous le savez, vous étiez le patron de François, et j'ai cru comprendre que vous n'aimiez pas Fernand, tout comme vos chefs ne l'aimaient pas, également. Vos propres chefs, qui s'occupaient de l'entreprise à cette période, ils sont morts, maintenant, d'autres sont partis, on ne sait pas où, il ne reste plus que vous. Si vous ne dites rien, mon frère et mon père ne retrouveront pas leur liberté, ce qui est bien sûr très grave.

« Le soupçon que j'ai, c'est que vous avez demandé à François M. de tuer Fernand Burnel, et que François s'est tué après, à cause de sa culpabilité. Vous n'êtes jamais intervenu, il faut croire que d'autres, à présent, vous en veulent, ce n'est plus seulement le syndicat. La colère est dans les murs de monsieur Burnel, je l'ai ressenti, pas contre moi, non, mais contre ceux qui sont à l'origine de sa mort. Il me semble que vous êtes maintenant très vieux, au moins soixante-dix ans, je ne sais pas ce qui vous fait peur, mais il est peut-être temps de vous confesser, d'avouer votre faute, surtout pour que je revoie mon père et mon petit frère, pour que ma mère et ma sœur ne soient plus seules.

« L'esprit de monsieur Burnel ne m'a pas tout à fait quitté, cela me fait penser que je ne vous ai pas encore dit qu'il m'avait occupé le corps, juste avant que mon frère soit porté disparu et que l'on me retrouve sur le trottoir, à côté de sa propriété. Chaque jour, il me pousse à trouver la vérité. Les raisons de ce que vous avez fait, je ne les comprend pas, je ne suis pas sûr de comprendre un jour tout cela, mais je vous prie de faire le nécessaire pour que tout le monde, ici comme au-delà, puisse oublier ces histoires.

« Je parle beaucoup pour eux tous, les morts et les vivants, pour ma famille, pour leur famille, mais je suis aussi très en colère, sachez-le. Un jour, si vous ne faites rien, il faudra que vous ayez le courage de me retrouver, vous aurez à faire à moi. Vous avez vous-même une famille, vous savez de quoi je parle, je l'espère fortement. N'oubliez

pas l'être humain qui respire encore, loin, endormi à l'intérieur de vous. Trouvez le temps d'assumer vos erreurs. Je n'attends rien de vous directement pour le moment, aucun contact, je saurai bien assez tôt si vous aurez eu le courage de parler, d'agir, je reverrai alors ceux qui me manquent depuis bien trop longtemps. »

La naïveté et la franchise de Charles pouvaient poser problème, mais lui-même n'en avait cure. Il s'était senti une force supplémentaire, en outre, qui l'avait désinhibé, dans un langage qui ne lui était pas familier, loin de là, d'autant qu'il lui avait fallu bien du temps pour écrire tout cela, à force d'essais, de corrections, avec un dictionnaire toujours ouvert à côté de son lit, comme il avançait sur ce projet toute la journée, simulant jouer dans sa chambre, et toute la soirée, prétextant la lecture, oubliant la télé.

Avant de cacheter sa lettre, il eut surtout bien soin de vérifier que sa mère avait déjà prévu le transfert de courrier de cet appartement vers l'autre, enfin choisi, prêt à les accueillir tous les quatre, comme il avait donné cette ancienne et présente adresse à la fin de sa missive, il voulait ainsi donner du poids à son message, en précisant même l'intitulé du quartier avant de noter le code postal et la ville.

*

Six mois plus tard, en mars, de la nouvelle année 2011, Louis et André n'étaient toujours pas reparus. L'ancien appartement n'avait pas disparu des pensées d'Isabelle, de Charles et de Mathilde, mais ils étaient toutefois maintenant correctement installés dans leur nouveau foyer. Pito était quasiment totalement remise, rafistolée, Mathilde aidait autant qu'elle le pouvait à sa rééducation, pour qu'elle parvint à gambader sur trois pattes et à reprendre son indépendance à tout niveau.

Charles avait repris l'école, un mois après tout le monde, et l'intégration restait difficile, même s'il n'avait aucun souci à suivre les

cours. Il restait seul, isolé, il n'était pas question pour lui de remplacer l'amour de son frère et de son père par de quelconques amitiés. Il avait retrouvé la parole, bien heureusement, mais il lui restait impossible, comme il l'essaya parfois avec sa mère, de discuter du fond du problème, des moyens de ramener son frère à la vie réelle. Isabelle, elle, se plaisait dans son travail, ce fut une bouffée d'oxygène, même si la tristesse et le deuil apparus n'étaient pas prêts de s'éloigner d'elle, c'était un bol d'air, oui, que de découvrir son nouvel environnement professionnel et de multiplier les déplacements.

Mathilde passait le plus clair de son temps chez une assistante maternelle. De son côté sa sociabilité fut moins touchée que chez son frère, ce qui était d'autant plus rassurant pour sa mère que la petite commençait tout juste à découvrir autrui. Parfois elle demandait à voir son père, le soir, quand sa mère venait la border, elle disait ne pas vouloir s'endormir sans que l'homme ne fut venu aussi lui souhaiter bonne nuit, puis cela passait.

Isabelle était surchargée de dossiers, de rencontres, le travail débordait sur sa vie personnelle, c'était un choix sans doute contraint qui lui allait très bien dans ces circonstances. Elle était loin de pouvoir comprendre tout le malheur qui habitait son fils. Celui-ci se sentait si loin de l'endroit dans lequel il pouvait servir et continuer ses recherches. Ses espoirs restaient très minces, mais il se sentait incapable d'abandonner, il imaginait son frère et son père enfermés dans une dimension étroite, en attente, entre deux planchers, entre quatre murs, sans lumière, sans mobilité, stoïques, le regard dans le vide, les yeux toujours ouverts, grand ouverts, le regardant lui, dans le vide, le regard morne, les cernes développées, le visage toujours plus pâle, émacié, les tissus flétris, collants, tombant jusqu'au sol sans aucune pause dans leur mouvement. Il les imaginait tous les deux l'un à côté de l'autre, incapables de se savoir l'un à côté de l'autre, le champ de vision limité aux actions si faibles de Charles. Il se

morfondait, il n'avait que cela, à l'école, dans l'appartement, il ne voulait que réfléchir aux moyens qu'il avait à disposition, même s'il se retrouvait trop vite parvenu à l'obstacle le plus évident pour un garçon de son âge, le caractère limité de ses possibles déplacements.

Pourtant, il eut sa réponse, en réaction à la lettre envoyée à monsieur Hersent depuis le quartier Saint-Jean-Eudes. Mais on était malheureusement loin de ce qu'il en avait attendu.

Isabelle aimait donner des ordres aux responsables qu'elle allait voir ainsi qu'aux vendeuses qu'elle croisait. Elle aimait cela parce qu'elle repartait ensuite, qu'elle n'avait qu'à revenir quelques semaines ou quelques mois plus tard pour vérifier que ses conseils ordonnés, ainsi qu'elle aimait, pour elle seule, les appeler, aient été appliqués et surtout qu'ils aient été scrupuleusement suivis. Si elle redoutait, au début, ce rôle parfois mauvais, elle avait rapidement été convaincue de son bien-fondé par ses propres patrons, mais aussi par son expérience passée. Elle aimait présenter des formations, de même, elle accueillait alors les filles des différents points de vente et elle se retrouvait tout à fait légitime à faire part de sa fameuse expérience, des vraies ou fausses initiatives qu'elle avait prises auparavant. Le principe était là de donner envie, de pousser au zèle, également. On ne demandait pas que le travail passât avant le reste, même si c'était le cas pour elle, mais on voulait surtout que le travail fut bien fait, net, dans les règles édictées. Le temps était au recadrage, lui avait-on dit en haut, il fallait qu'elle fût clairement passer ce message en bas, quitte à ce que certains cas eussent pris une valeur d'exemple pour toute la communauté.

Mathilde grandissait. Pito se débrouillait, toute la journée. Mathilde gloussait avec ses nouveaux et nouvelles amis. Pito ne parvenait pas encore à remuer la litière, elle grattait le carrelage de la salle de bains sans raison apparente. Mathilde attendait le soir, tout comme Pito, tellement heureuse de retrouver présence humaine quand enfin

Isabelle était revenue de prendre Mathilde à la garderie et Charles après ses deux heures quotidiennes de soutien – il fallait toujours, même encore cinq mois après, rattraper ce qu'il avait manqué au début de l'année scolaire. On mangeait des plats préparés, essentiellement.

Pour les vacances, Isabelle faisait deux allers-retours chez ses parents, au début et à la fin des congés, afin que les enfants changent de cadre, ils appréciaient cette campagne. Elle-même n'avait aucune journée pour elle, gardant tout pour l'été à venir.

Généralement, Charles n'avait plus aucune leçon ou devoir en attente, il faisait tout dans le collège et en soutien. Après le repas, il ne regardait pas la télévision, jamais, il laissait cette occupation aux deux filles. Il allait pour sa part sur l'ordinateur, pour quelques jeux en ligne, il regardait ses forums favoris, à la recherche de liens de vidéos. Puis une heure après, c'était la limite fixée par Isabelle, il gagnait sa chambre et prenait son dernier Picsou magazine ou se replongeait, plus régulièrement que de raison, dans le dossier que lui avait remis Delaunay avant de quitter le quartier.

La réponse à sa lettre lui vint un jeudi, le 17 mars. Avec ce qui était arrivé aussi ce jour-là à Isabelle et à Mathilde, il était clair que rien n'était laissé au hasard. Isabelle garderait cela pour elle, cela paraissait plus sécurisant, mais Mathilde dévoilerait ses soucis, si bien que Charles et sa mère en seraient pour le moins intrigués, le premier davantage éberlué par la suite possible des événements, la seconde effrayée, sur le point d'exploser.

Isabelle eut un rendez-vous particulier ce jour-là. Elle retournait dans la capitale régionale pour la première fois depuis leur déménagement. Elle devait inspecter deux des trois Camaïeu de cette ville. Le premier se situait au sud, à six kilomètres du centre. Elle n'en eut que pour une heure, de mises au point sur la nouvelle politique commerciale de la

chaîne, sur les processus de formation proposés aux employés, avec des inscriptions effectuées dans la foulée pour la responsable de l'endroit. Il n'y avait rien à redire en termes de gestion ou en termes de présentation de soi. Le second magasin, quant à lui, se situait dans le centre commercial qui voisinait le quartier Saint-Jean-Eudes, non pas dans le petit supermarché qu'elle fréquentait auparavant, mais dans l'hypermarché qui se trouvait de l'autre côté du boulevard périphérique, dans lequel ils n'avaient été qu'une fois avec André et les enfants. Entre ses deux missions, elle déjeuna en ville, dans un bistro qu'elle avait apprécié approcher une ou deux fois et qu'elle investissait aujourd'hui seule.

Charles partait pour une journée classique. Il prit sa place au fond du rang de la classe, à 8h30. Il resta bien au fond de la salle pendant les deux heures de français, seul à sa table, il faisait le travail demandé, rien de plus, sans difficultés, il notait ce qu'il fallait noter, lisait ce qu'il fallait lire, sans grande conviction, ce qu'on n'osait lui reprocher depuis le tableau blanc. À 10h20, un gros caillou, dans la cour, l'attendait comme à son habitude, il y restait assis, pendant les quinze minutes, observant les allées et venues de ses camarades, sans égard pour l'un d'entre eux, sans regard pour l'une des filles. Il restait passif, attendant simplement la sonnerie, en repos. Les heures d'anglais et de mathématiques furent tout aussi calmes, les autres étaient là pour se faire remarquer à sa place, il faisait profil bas, c'était le but, son objectif, même quand il était rejoint à certains cours par des énergumènes qui cherchaient à l'emmener du côté obscur. La période méridienne, à la suite du déjeuner pris à la cantine, serait plus mouvementée pour son esprit que l'ensemble de ces séances.

Mathilde n'eut pas à attendre longtemps la surprise, elle. Très tôt déposée à la garderie, elle resta seule pendant une heure et demie, jusqu'à 9h. On n'avait pas toujours l'œil sur elle, même, tellement elle avait la réputation d'être sage, surtout sans compagnie. Dès 7h30 les

peluches s'agitèrent à ses pieds, alors qu'elle n'était pas encore si bien réveillée, toujours plus énervée par le moindre bruit extérieur. Elle la trouva amusante, cette agitation, mais cela vira vite à l'étrange pour elle, qui savait tout de même ce qui relevait de la normale et ce qui posait question. Il ne lui était pas logique que des peluches se missent ainsi à geindre. Les membres ne répondaient plus comme au début à l'air ambiant, ce ne pouvait être que cela, l'explication, ou bien quelqu'un s'était caché dedans, en-dessous. Quand l'éléphant se mit à parler, Mathilde se mit à pleurer, doucement, de peur. Si la terreur lui eut été possible, on eut alors pu la lire dans ses yeux. Aucune personne présente n'eut pu comprendre ce que l'éléphant disait, on eut pu croire que son langage était calqué sur celui de Mathilde plus jeune. Quand la girafe se mit à parler également, la bouche grande ouverte, sans que le reste du jouet ne bougea, Mathilde se mit à crier, et à crier si fort qu'on dut intervenir, la prendre dans les bras, tandis que les deux animaux continuaient de s'expliquer, tandis que la petite s'agitait, elle voulait quitter la pièce, s'éloigner de ces phénomènes grotesques.

On ne la laissa plus seule de la journée, on prit soin d'éloigner les peluches, comme elle ne cessait elle-même de les éviter, de les regarder de travers, avec grande crainte. L'arrivée des autres enfants, avec la sociabilité naturelle de Mathilde, facilita son retour à la réalité.

Isabelle appela la garderie après son café. On lui expliqua qu'il y avait eu quelques problèmes au petit matin, des pleurs, de l'agitation, mais qu'il n'y avait plus à présent de soucis à se faire. Mathilde dormait à ce moment. Sa mère n'avait pas, de toute façon, le temps de s'inquiéter. Si elle se dit que le phénomène était rare, elle se dit aussi qu'il fallait bien que cela arrivât, parfois. Elle décida donc de partir pour sa deuxième visite, en passant, sur la route, près de leur dernier appartement, c'était une curiosité on ne peut plus naturelle pour elle que d'aller faire un tour par là, elle y avait tout de même quelques

souvenirs, elle voulait revoir les murs, seulement cela, tous les murs, elle se dit qu'elle y avait laissé quelque chose, ou plutôt quelqu'un, deux êtres chers, elle savait pourquoi elle devait y retourner.

Elle entra dans le quartier Saint-Jean-Eudes par la rue dans laquelle Pito était passée sous les voitures. Elle remonta donc la pente, passa les murs de l'hôpital, prit à droite, passa près de la demeure où l'on avait retrouvé Charles, distingua plus loin l'entrée de la dame Brémont, fermée. Il faisait froid, cela changeait du début de septembre, les murs ne suaient plus, les giboulées de mars, les dernières, dans le redoux, gelaient les interstices et gardaient les poussières à terre. Isabelle eut un frémissement quand elle passa devant l'immeuble, elle remonta la rue, passa devant chez Delaunay, qu'elle reconnut derrière sa haie, elle se dit qu'elle ne le connaissait sans doute pas assez, qu'elle eut dû aller le voir, alors, à l'époque, mais qu'elle n'avait pas trouvé le courage d'aller s'entretenir avec lui. Elle perçut une certaine laideur dans ces maisons, alors qu'elle les avait trouvées jolies, mignonnes, quand ils habitaient là. Elle appréciait maintenant davantage leur nouvel environnement, dans un bâti vraiment ancien, très bourgeois, du XVIII^e siècle au moins.

Au bout de la rue, avant l'avenue qui rejoignait d'un côté l'entrée principale de l'hôpital et de l'autre l'entrée du boulevard périphérique, elle bifurqua à main droite, dans une petite rue qui tenait encore du quartier. Sur sa gauche, elle put contempler le terrain vague, elle se souvint de la crise que cela avait provoqué la dernière fois, avec les deux enfants, elle avait ce besoin d'y revenir. Le moteur s'arrêta, le ciel s'assombrit, les nuages tombèrent à un niveau si bas qu'elle eut le réflexe de se tasser avec eux. Elle appuya sur le frein pour éviter l'emballement. Elle n'eut pas à attendre, un souffle arriva sur le véhicule, le bascula quelque peu, elle sentit son prénom prononcé par le vent, froid, visqueux, vivant, délicieux. Elle osa un regard vers le terrain, deux yeux l'observaient, les yeux d'André. « Ne reviens plus

ici », le vent disait, la voiture continuait de bouger sous sa force, noire. « Occupe-toi de ceux qui restent, ne me cherche pas, c'est fini ». Elle frissonna, sa colonne vertébrale tremblotait sous l'effroi, les yeux étaient si proches d'elle, elle suait et pleurait en même temps, au même rythme inquiétant. Les nuages se relevèrent, le moteur se ralluma, le poste de radio démarré fit tressauter Isabelle, dans un dernier élan de suée, elle appuya sur l'accélérateur après avoir rapidement embrayé. Elle continua sa route jusqu'au magasin, c'était tout droit, elle reprit ses esprits dans les toilettes de l'hypermarché, elle n'était pas en retard.

Les filles, quand elles la rencontrèrent, furent surpris de sa fragilité, de sa gentillesse, elles avaient eu d'autres échos, d'une réputation de rudesse qui parcourait déjà la région. Isabelle était bien incapable, pourtant, de répondre à son image. Elle était incapable de regarder quelqu'un sans que les yeux d'André revinssent la hanter, prendre toute la place, tout son champ de vision et de conscience. Sur le chemin du retour, qui se fit bien plus tôt que prévu, elle faillit par trois fois quitter la route, une voix d'outre-tombe, dans un souffle, la sauva chaque fois. Elle s'endormit sur le canapé, ces yeux toujours devant elle, en esprit, avec un réveil réglé pour aller chercher deux enfants qu'elle aimait bien plus que jamais, pour lesquels elle commençait à véritablement s'inquiéter, ce qui n'était pas rien, à présent pour elle, de son caractère déjà préoccupé.

Si Charles devait avoir aussi son lot de surprise, ce serait tout de même à un degré plus élevé. Certes, l'expérience avait été effrayante pour Mathilde, mais son jeune âge ne la dégageait pas d'une acceptation de surprises absurdes pour lesquelles elle n'avait pas encore accumulé assez de références contrariantes. Isabelle avait été écrasée par ce qu'elle avait vu et vécu, mais c'était un état qui ne lui était pas si maléfique, elle avait écouté l'homme qu'elle aimait, ses yeux restaient en elle, c'était un souffle d'espoir qui glissait sur elle

plutôt qu'il ne la terrassait. Charles avait déjà trop de références et ce qu'il avait vu et entendu, il ne l'avait pas souhaité. Y avait-il de l'espoir, pour lui ? C'était la question qu'il ne cesserait de se poser tout l'après-midi, et jusque tard le soir, seul, ils étaient condamnés tous les trois à la solitude, malgré eux, même si Mathilde voulait partager et parlait de son langage encore fragile et balbutiant.

Esseulé comme à l'habitude, Charles vit d'un mauvais œil la compagnie qui s'annonçait à lui. Il ne l'aurait pas refusé, a priori, sur un simple temps de récréation, mais au moment de la digestion, ce fut pour lui comme une épreuve de ne pas être impoli envers l'enfant qui s'approchait de lui. Il avait trouvé place sur son gros caillou, il y en avait trois lots de deux dans toute la cour. Il avait choisi ce lot, dans le coin le plus éloigné de l'entrée du hall, dès son arrivée, et personne n'était jamais venu s'asseoir sur le second caillou jusqu'à maintenant. Il avait même le loisir d'observer que cinq à six élèves se chamaillaient journellement pour l'occupation des deux autres lots, sans qu'on vint jamais lui chercher des poux. On savait qu'il avait perdu son père et son frère tout récemment, cela suffisait à garder la distance, son attitude asociale faisait le reste, d'impolitesses sourdes en regards fuyants. Là, pourtant, il la prenait pour une menace, comme un sentiment de révolte générale à venir, cette infiltration annoncée. Ce qui l'encouragea tout de même quelque peu, c'est que l'enfant ne lui rappelait rien, personne, peut-être était-il nouveau, sans doute ne savait-il pas, ce devait être une erreur de parcours, tout simplement, se disait Charles. Le camarade ne connaissait pas ses amis, ni ses ennemis, se dit Charles, il aurait tôt fait de voir qu'il n'était pas, lui-même, de son côté, qu'ils n'allaient pas former un de ces duos dont raffolent tant les autres.

« Bonjour, fit l'autre. Charles ne prit pas la peine de répondre, il se passa quelques secondes, éternelles, avant que l'autre ne continuât. Tu ne me reconnais pas ? questionna-t-il, à quoi Charles ne donna pas

plus d'égards, tout de même avec un doute, mais sans poser de nouveau regard sur l'être, il l'avait bien vu arriver, subrepticement, et il était bien sûr de ne pas le connaître. Tu crois être le seul à pouvoir former un biais pour laisser parler quelqu'un d'autre au travers ?

-Quoi ? laissa s'échapper Charles de ses lèvres.

-Je viens apporter une réponse à ta lettre.

-Qui es-tu ? demanda Charles.

-Un élève du collège, l'un des seuls, oui, que tu ne connais pas. Je sais que tu as été surpris. Ne t'inquiète pas, toutes tes réflexions sont bonnes, ce n'est pas une menace pour ton isolement, je t'aime suffisamment, Charles, pour ne pas encore te bousculer.

-Qui es-tu ? répéta Charles.

-Je suis celui qui a partagé ta chambre pendant six ans. Je suis toujours enfermé là-bas, mon frère, ne te méprend pas sur ce sujet, de cette maison je suis seulement parvenu à comprendre qu'il y avait de faibles moyens de s'échapper, momentanément, pas trop longtemps je crois, d'après les quelques essais que j'ai osés ces derniers jours, je voulais être sûr de pouvoir te parler correctement. Mais ne pose pas de questions, sans quoi je ne l'aurai pas, ce temps précieux.

-Dis-moi, fit Charles en souriant, comment je peux t'aider maintenant. Et de quoi parles-tu, quand tu me dis que tu viens m'apporter une réponse ?

-Ta lettre n'aura pas de suite, frérot. Monsieur Hersent est mort, de sa belle mort, il y a un peu plus d'un mois. Je crois qu'il n'aurait pas répondu, de toute façon, qu'il n'en avait pas l'intention. Ta démarche était bonne, oui, mais il s'en fichait, de tout cela.

-Il n'est pas mort à cause de la lettre, d'un sentiment de culpabilité trop grand ?

-Non, il est mort de vieillesse. Il avait peut-être d'autres décès sur la conscience, et des malheurs familiaux, et des suicides en pagailles, oui, il n'aurait pas donné les preuves que tu attendais, que Burnel attendait, que nous attendons tous.

-Mais comment sais-tu tout cela ?

-Monsieur Burnel me raconte tout, répondit Louis. Il t'a dit qu'il me délivrerait si tu trouvais la preuve, pour cela il te surveille. Ou disons plutôt qu'il te surveillait, avant, comme il voit comme tu ne fais plus grand-chose.

-Je suis désolé, Louis, si tu savais comme je suis désolé. Mais je ne sais plus quoi faire, comment m'y prendre.

-Ne sois pas désolé. Tu n'y es pour rien, ce n'est pas toi qui nous as mis dans cette situation.

-C'est de ma faute, continua Charles, si nous sommes arrivés dans cette maison, coincés. Tout est de ma faute, tu ne peux pas dire le contraire. Et notre père, lui aussi a disparu, tout est ma faute.

-Je peux te dire le contraire, fit Louis. Tu n'y peux rien, si nous sommes arrivés dans une telle maison, nous avons le droit de nous amuser, le malheur qui nous a frappés ne vient que de Burnel, il en est à l'origine, il ne veut rien savoir, je ne peux même pas discuter avec lui. Dans mes limbes, je ne suis qu'un spectateur sonore, je n'ai que cette liberté de te retrouver, qu'il ne soupçonne pas encore. Je n'ai d'ailleurs plus le temps, je dois m'éloigner de toi physiquement pour ne pas que ton camarade ait un choc, je veux m'en resservir un jour.

-Mais que dois-je faire ? insista Charles.

-Dis-toi que Burnel n'est plus un être humain qui veut se venger de sa mort. Dis-toi que Burnel est mort et que ce qui lui survit n'est en rien palpable, que son âme est coupable, elle-même. Dis-toi que cette maison n'existe pas, qu'il n'y a pas de lieu à visiter et qu'il n'y a

personne à invoquer pour nous sortir de là. Dis-toi que la solution ne passe pas par de nouvelles enquêtes, oublie la recherche de preuves, c'est illusoire, il les aurait trouvées, depuis ce temps, s'il avait vraiment voulu croire en cette option. »

Charles désirait continuer la conversation, qu'il ne trouva pas la solution tout seul, il était loin de l'avoir, se dit-il à l'instant, mais l'être s'éloignait, Charles vit même la démarche changer significativement au bout de cent mètres, son camarade abordant l'inexplicable oubli de ces dernières minutes. Sur son caillou, Charles sentait se former une boule près de son cœur, une autre au fond de son estomac, une autre dans son cou. Il se leva et s'engagea pour un tour de la cour, afin de réfléchir autrement, en mouvement. À la sonnerie, il avait déjà fait six fois le parcours, mais sans avoir compris tout ce que lui avait dit son frère en prenant distance de lui, sans avoir conceptualisé les différents éléments de la réponse et sans avoir encore mesuré le poids de cette rencontre.

*

Louis avait oublié un point important, quand il était ainsi venu voir son frère, à savoir que ce dernier était autrefois conscient de tout le déroulement, quand Burnel l'avait possédé, qu'il se souvenait de tout et qu'il avait même en lui des informations supplémentaires, des pensées non énoncées de l'homme qui était alors en lui. Ainsi, cet enfant que Louis avait pénétré, il en savait autant que les deux frères. Ils n'en avaient rien dit, alors que Burnel le savait, lui, ce qu'il se passait réellement, en cette impuissance de l'être envoûté.

La surprise passée, l'orientation des sens enfin retrouvée, Damien se mit à réfléchir, ce n'était sans doute pas négligeable d'avoir un élément supplémentaire pour démêler les fils, se dit-il. Damien était encore plus discret que Charles, il n'avait pas besoin d'être antipathique pour éviter la compagnie, il n'y avait pas eu de drame à l'origine de sa

solitude sociale, elle était comme naturelle, il n'aimait pas, depuis longtemps, la présence de l'autre à ses côtés. Les rares observateurs avaient même été bien surpris de le voir aller vers Charles, à penser que les deux forces ne pouvaient que se retrouver, finalement, dans leur semblable éloignement du monde social. Contrairement à son pendant, Damien avait l'intelligence de se formuler cette idée, qu'ils étaient faits pour s'entendre, même s'ils n'avaient eu aucun contact direct. Quand il retrouva ses esprits, au milieu de la cour, Damien eut donc un regard pour Charles, dans lequel il vit beaucoup de réponses aux questions qui traversèrent tout d'un coup les différentes parties désordonnées de son cerveau. Charles ne voyait rien, il partait réfléchir à ce qu'avait dit son frère, il ne soupçonnait pas les conséquences bénéfiques et maléfiques de l'action accomplie par Louis. Damien n'avait d'autre choix que d'attendre au moins le lendemain vendredi, c'était trop confus encore pour qu'il s'engageât au front dans l'immédiat.

Louis se sentait coupable de cette faute qu'il eut dû préméditer. Dans cet espace clos, qui n'avait plus l'aspect d'un dernier étage de maison, qui n'avait plus de structure concrète, il baignait dans une obscurité suffocante, il n'avait plus les moyens suffisants pour s'engager dans une autre excursion, il n'était pas persuadé d'avoir cette force, de nouveau, à l'avenir, il espérait tant que son frère eût les ressources de les sortir de là. Il n'était pas sûr d'avoir le courage d'utiliser de nouveau cet autre enfant, surtout maintenant qu'il s'était souvenu de l'expérience similaire de Charles.

Depuis le déménagement, les seules recherches de l'aîné avaient consisté en fouilles numériques, à la quête de cas comparables, dans d'autres villes. En désespoir de cause, en désespoir de pistes concrètes ou physiques qu'il ne pouvait atteindre, le rapport à d'autres difficultés économiques était clairement inscrit dans les notes que lui avait remises Delaunay. Il trouvait les localités de Dunkerque, Fos,

Gandrange, par exemple, et l'aciérie d'Anzin qui fermait en 1981, celle de Denain en 1983, dix et douze ans avant celle, ici, qui le concernait, avec de nombreuses manifestations à la fin des années 1970, comme il y en aurait ici, loin du Nord, dans les années 1980 et 1990, après le drame des mines, de puits toujours matérialisés dans le paysage urbain. De fosses en avaleresses, Charles pouvait devenir un spécialiste, d'aciéries Thomas en fours Martin, il passait du temps à comprendre des fonctionnements complexes de fusion ainsi que des gestions économiques lourdes, mais il s'éloignait d'autant du sujet qui l'avait amené à ces recherches hasardeuses. Il ne trouverait pas la solution, se disait-il, au centre de la Terre, même si l'enfer était une probabilité de séjour pour Louis et pour André.

Il retrouvait souvent ce terme dans les papiers du Delaunay, ce même mot qu'il entendait et voyait si souvent ces derniers temps aussi, il pensait qu'elle avait toujours existé d'ailleurs, la crise. Pour lui, il n'y avait pas eu de discontinuité. La crise, elle avait commencé en 1973, certes cela devait être mieux auparavant, grosso modo trente ans, après la guerre. On s'arrête à Valenciennes et à Thionville en 1976, les cinq milles ouvriers abandonnés. En 1979 et 1980, seize milles personnes sont remerciées, à Douchy-les-Mines par exemple. En 1984, année du drame, c'est à Jœuf, à l'Est, que la fermeture est imminente, on devait en entendre parler aussi dans le quartier Saint-Jean-Eudes, il était évident que la peur était là, journalistes et maires n'étaient plus sûrs de rien, eux-mêmes.

Charles rencontrait les termes d'amertume, de tristesse, de désespoir, d'injustice, mais il ne pouvait pas mettre le doigt sur un drame tel que celui sur lequel il enquêtait. Plus les jours passaient, plus il se savait impuissant devant ce manque d'informations. Il avait souhaité décortiquer l'animal économique, y fouiller ses monstruosité, mais rien n'en transpirait, finalement, de censures subjectives en tabous collectifs, il prenait conscience qu'il n'avait pas pris la bonne voie. Il

s'y perdait même, il savait ainsi que son père venait de cette région, il en voulait faire le lien, bien improbable, entre ses origines et sa disparition, de tout ce qu'il avait lu, même s'il en savait moins du passé de son père que du passé de ces entreprises. Mais il n'avait que cela, ce fonds historique, ces liens si faciles à établir, si bien qu'il continuait tout au moins à entrer dans cette histoire profonde, pour comprendre sa globalité, toute sa symbolique, à défaut de ne pouvoir résoudre le cas spécifique qui lui était soumis.

Isabelle lui avait à plusieurs reprises proposé de reprendre les recherches de son père sur leur ancêtre André Thouin, mais il semblait définitivement porté vers la métallurgie, d'abord malgré lui, plutôt que vers la botanique, d'autant que cette dernière spécialité gardait pour lui un goût amer, celui d'un jardin duquel on ne pouvait jamais sortir. Il fit l'effort de regarder les notes de son père, sur l'ordinateur, mais il ne trouvait rien d'intéressant à cette histoire-là, trop éloignée dans le temps comme dans l'espace. Le seul point commun que Charles remarqua, ce fut que son ancêtre avait perdu son propre père alors qu'il était fort jeune, mais il avait alors eu la charge de s'occuper de ses jeunes frères, on s'éloignait vite en concordance. Il faisait l'effort pour le plaisir de sa mère, mais il n'était pas convaincu de l'intérêt de cette autre piste. Par un certain respect devant les pages emplies, il ne souhaitait que retrouver son père, d'une motivation supplémentaire, pour qu'il eut ce loisir de continuer ce qu'il ne voulait pas lui-même pour héritage. Ces recherches à lui, elles, étaient bien ailleurs.

Seul le jeudi soir, Charles était toujours incapable de trouver la voie. Il partit seul rejoindre sa chambre. Mathilde avait raconté, pendant le repas, ses déboires avec les peluches de la garderie, sans aucune cohérence. Charles craignait que l'on s'en prît encore davantage à sa sœur. De plus, en regardant sa mère, il voyait que les réactions de son visage, en tiraillements soucieux, haussements prononcés des deux sourcils, en regards fuyants, sur sa gauche, vers le bas, ne venaient pas

exclusivement de ce qui était arrivé à Mathilde. Charles avait bien idée que cette journée avait été rude pour eux trois, que sa mère avait aussi quelque événement frais accroché à son cortex, annonce d'une nuit blanche à venir.

Le lendemain vendredi 18 mars, dans la cour de récréation, Damien vint dès le matin auprès de Charles. Cette fois-ci, ce dernier était content de voir ce camarade. Il crut d'abord que ce put être de nouveau son frère Louis, mais il put constater très vite, avant même que Damien ne fut assis, que la démarche et l'attitude n'étaient clairement pas celles de l'envoûtant de la veille.

Damien était d'un allant timide, il gardait ce caractère en approchant de Charles alors qu'il était d'un peu plus de huit mois son aîné, né le 25 décembre 1999 dans cette même ville où le collège se situait. Son père était grutier, sa mère employée d'appoint dans une supérette de quartier. Leur vie était aussi discrète que la sienne, mais il tenait à ce que leur enfant réussît sa vie, à tout niveau, et c'était bien lancé du côté scolaire, même s'il restait pour l'instant absolument incapable de prendre la parole en public, dans chaque classe, et qu'il préférait rester muet que de faire l'effort de répondre aux questions des professeurs, en laquelle situation il sortait toujours la tête haute du fait de ces beaux résultats à l'écrit. Aller vers Charles, c'était pour lui un effort important, comme pour aller vers n'importe qui d'autre d'ailleurs, si ce n'est qu'il savait là que le personnage était connu, déjà, pour son penchant à la solitude.

Damien n'eut pas à s'enfermer, c'était un premier bon point pour lui, dans des explications interminables au sujet de son rapprochement, Charles ne lui en laissa pas le temps, il lui dit simplement qu'il savait qu'il savait. Mais Charles n'était pas très loquace, pour autant, il était tellement perdu qu'il attendait tout de même que ce fut Damien qui trouvât de quoi avancer.

« Ton frère a parlé de limbes, hier. Où est-il, exactement ? demanda donc Damien, ne voyant rien venir.

-Dans cette maison, dans le grenier. Il est enfermé là haut, mais ce n'est pas si réel. Il sera libéré, faut-il croire, quand l'ordonnateur du meurtre sera trouvé, avec les preuves nécessaires.

-Je sais cela, reprit Damien, mais ce n'est pas rien, les limbes, cela peut avoir une signification, tu ne penses pas ?

-Non, répondit Charles, je crois qu'il a employé le mot sans raison, comme un espace dans lequel on est enfermé.

-Je pense, insista Damien, que nous devons donner plus d'importance à tout ce qu'il a dit. Les limbes, c'est l'endroit où l'on attend avant d'aller en enfer.

-Mais c'est pour les jeunes enfants, seulement, et mon frère, tout comme moi, a été baptisé, il n'est pas concerné.

-On dit toujours que c'est pour les très jeunes, je sais, fit Damien, mais ce n'est pas la vérité. Comme je me demandais, j'ai regardé cela hier. J'ai une bonne encyclopédie, qui me vient de mon oncle, tu vois, et j'y trouve souvent des réponses. Les limbes, c'est comme une zone qui se situe à la frontière de l'enfer, et c'est religieux, ce n'est pas pour le plaisir de prononcer le mot qu'il l'a fait, je pense.

-Je connais mieux mon frère que toi, répliqua Charles.

-Sans doute, reprit Damien, mais il était en moi hier, et je n'ai pas seulement eu accès à son histoire récente et à ses pensées, je n'ai pas seulement le souvenir de ce qu'il a dit, j'ai aussi ressenti ce qu'il a dit, ce qu'il a transmis. Quand il est venu te voir, il savait qu'il n'avait pas beaucoup de temps, il savait aussi qu'il n'aurait peut-être pas l'occasion de revenir. Il a donc réfléchi à tout ce qu'il devait te dire.

-Tu as peut-être raison, concéda Charles. Quelle est ton idée, alors, sur ce que je dois faire ?

-Je pense que c'est en partie religieux.

-Mais il n'y a pas de lieu à visiter, il n'y a personne à invoquer, m'a-t-il dit. Moi aussi j'ai pris ses paroles au sérieux. Il est clair depuis le début que ce n'est pas humain, mais cela ne me dit pas quoi faire. Si la maison n'existe pas, il ne sert à rien d'y retourner.

-Oui, continua Damien, ce que tu dis est vrai. Par contre, jamais Louis n'a dit que nous ne pouvions terrasser ce qui survit à Burnel.

-C'est exact, admit Charles. Mais sais-tu donc ? Es-tu allé si loin dans ses pensées que tu connais le moyen d'y parvenir ? Est-ce que ton encyclopédie contient cette réponse ?

-Malheureusement non. Nous devons y réfléchir ensemble. J'ai pensé que nous pouvions toutefois aller, ce soir, auprès d'un libraire que je connais bien, mon oncle justement, dans la rue des Bouchers, il a d'autres livres qui pourraient nous aider.

-D'accord, sourit difficilement Charles. Je n'habite pas loin, rue des Teinturiers, on se retrouve devant la librairie à dix-huit heures. » La sonnerie de la reprise des cours se mit alors à retentir et les deux nouveaux compères se séparèrent aussitôt, rendez-vous pris.

*

Si la rue des Bouchers était l'une des principales artères de la ville, des plus anciennes de surcroît, courant de la place principale à la seconde, d'ouest en est, la librairie de l'oncle de Damien n'avait pas le cachet correspondant. À côté d'hôtels étoilés deux ou trois fois, de boutiques de vêtements chics, tout de même relativement éloignés dans cette longue voie, de façades résidentielles estimées de pierres blanches, tout alentour, le lieu de rendez-vous des deux garçons se démarquait certainement. Sa discrétion rendait la boutique acceptable, acceptée,

comme elle ne filait que sur trois petits mètres visibles, avec une porte et deux petits murs qui servaient surtout à soutenir cette entrée. L'essentiel de l'activité de l'oncle s'exerçait dans une profondeur invisible de la voie publique, avec un faible élargissement de la surface après le seuil franchi, suffisant pour accueillir de grands panneaux de livres d'un côté et des empilements de cartons et de revues de l'autre côté.

Charles était gêné d'attendre devant, il faisait les cent pas, sans rester trop près de la porte. Chez lui, il avait surpris sa mère quand il lui avait demandé de sortir, elle ne pensait pas qu'il pût estimer de manière raisonnable que cela fut possible pour lui de connaître d'autres endroits, seul, que l'école et l'appartement. Mais Charles eut le courage d'expliquer qu'il s'était fait un nouvel ami et qu'ils allaient tous deux trouver le moyen de retrouver Louis et André. De la veille, Charles avait bien retenu que sa mère avait gardé pour elle un élément lié à l'affaire, qu'elle savait, à présent, que tout n'était pas perdu. Isabelle, d'ailleurs, n'avait rien, à l'inverse de son époux, contre l'absence de logique, si bien que Charles y trouva là une brèche agréable. Il n'y eut pas de discussion, Charles devait seulement rentrer pour le dîner, c'était le contrat. Mathilde fut surprise, aussi, elle n'était plus habituée à ce genre de séparation. Isabelle se fit la morale, un temps, après que son fils fût sorti, mais jamais, se dit-elle aussi, ne pourrait-elle le garder enfermé, et la ville était rassurante, ils n'étaient pas, cette fois-ci, dans un quartier isolé. Il lui fallait se convaincre, finalement, qu'elle avait bien fait d'accepter, mais elle se rongea les ongles, littéralement, jusqu'au retour de Charles.

Celui-ci dut attendre dix minutes, passées l'heure du rendez-vous, pour apercevoir Damien, le rejoindre. Il avait le visage fermé, tiré. « Je n'habite pas à côté », fit-il dans un rictus à Charles. Puis il lui fit signe de le suivre, tout simplement, avant de s'engouffrer dans la librairie. Dedans, Charles n'eut pas de mal à comprendre pourquoi il

n'avait vu personne entrer pendant tout ce temps d'attente. Seuls des initiés pouvaient venir là, surtout qu'il n'y avait personne pour vous accueillir, certes une présence que l'on devinait, mais sans un mot, sans un tintement, la porte ouverte ou refermée. L'inconnu n'était pas le bienvenu s'il n'amenait pas avec lui tout son courage. Damien détenait un sésame, le mot « tonton », qui fit dépasser une tête d'une porte, au fond.

Le personnage qui vint à eux rendit alors l'espace étroit plus avenant, dans une posture grasse, heureuse, faisant fi du silence ambiant. Son déplacement était lourd, le buste projeté, les bras élançés, les doigts grossiers. La cinquantaine tassée, vécue, l'homme avait des marques au visage, plus que des rides, des traces de rixes, d'enfilades, sur une peau parfaitement rasée, flasque en la partie inférieure des joues, gonflante au front, en vaguelettes brillantes. Les cheveux roux, fins, ne passaient pas le lobe supérieur des oreilles, ils partaient en feux d'artifice, dans un éclat lumineux qui rejoignait la vivacité de son accoutrement, de jaune et de rouge associés, d'un pull de laine écossais, sur un pantalon de velours en couleur dépassée, lui-même sur des bottines Alaska, conception H by Hudson, seul élément flambant neuf de l'ensemble. Il était grand, très grand, les chaussures mêmes, si l'on ne pouvait voir qu'elles, dénotaient toute la démesure du personnage, et Charles fut bien impressionné quand le géant se baissa pour poser les épaules sur son neveu et lui embrasser la tête.

Les présentations faites, Charles était rassuré, convaincu du caractère hospitalier du lieu. Ses yeux se permirent alors une promenade, vers les murs, vers les livres, tandis que l'oncle demandait des nouvelles des parents de Damien et de son petit frère Adrien. Charles ne comprenait pas qu'il y eut tant de cartons, des dizaines, éparpillés, parfois gerbés, alors que les étagères tenaient beaucoup d'espaces libres. Il en conclut que l'homme prenait son temps pour d'autres occupations, sans encore supposer lesquelles.

Charles était gêné, quelle raison aurait bien pu donner Damien ? Qu'étaient-ils venus chercher ? Mais cette gêne, au fond, allait rapidement, elle aussi, s'effacer. Ils étaient venus voir les livres, l'article défini sonna aux oreilles de Charles. L'oncle ne savait rien de l'histoire, mais il était l'oncle qui avait les livres, c'était un premier point. Un regard méfiant plus tard, de la part de l'adulte, envers l'inconnu, Damien se mit à approfondir, pour que les deux parties pussent faire plus ample connaissance. Ainsi l'oncle venait de la capitale, tout comme son frère, père de Damien, ils étaient venus habiter dans cette petite ville avec le souhait d'y ouvrir un commerce, dans la tranquillité, tous deux. C'était en 1990, année ronde. Une boutique, c'était le mot, peut-être une épicerie. Sur place, alors qu'ils s'étaient installés avant d'entreprendre la moindre démarche, le père de Damien s'énamoura de sa future épouse, et celle-ci le conduisit à un emploi plus sûr, avec l'aide de ses parents, tandis que le second se rabattit sur un projet de librairie, un peu par défaut, un peu par passion, aussi, alors que le local, il l'avait déjà repéré pour leur projet commun. L'oncle, expliqua Damien, sous les oreilles de l'intéressé, n'en voulait pas à son frère, de cette décision, ils se réconcilièrent bientôt, compréhensifs et depuis longtemps trop proches pour s'éloigner d'un prétexte dérisoire. L'oncle, toutefois, gardait la fierté de tenir avec lui le trésor de la famille, ce qu'ils étaient venus consulter. Les deux frères avaient en fait hérité de volumes précieux, l'oncle lui-même continua sur la lancée de ce que racontait Damien pour ainsi mettre en valeur ses modestes murs.

Il remonta plus loin que ne l'avait fait son neveu, précisant ainsi que la famille avait des origines néerlandaises, plus précisément du Brabant, avec quelques héritages autour de Nimègue, qui leur assuraient encore aujourd'hui quelques rentes, en loyers et fermages divers. Ils n'y avaient jamais vécu, avec son frère, ils étaient nés à Laon et n'avaient fait que de rapides excursions aux Pays-Bas pour régler certaines affaires à la mort de leurs parents et récupérer quelques biens, dont les

fameux livres, avant le démantèlement des fortifications de Grave, l'un des berceaux de la famille, qui, malgré les pérégrinations des uns et des autres, était toujours restée, encore à présent, un point d'appui indispensable à l'unité, même si celle-ci ne s'assumait aujourd'hui que dans les deux hommes seuls. Bien entendu, jamais Charles n'eut pu réagir à l'évocation de cette destruction de la place forte, qui datait de 1892. L'eut-il su, rien ne venait remettre en doute la véracité du propos, pas même Damien, imperturbable, encore eut-il fallu qu'il fut lui aussi au courant.

Reste que Charles comprenait que la famille était assez riche, si elle possédait des terres, pour se permettre quelques excentricités, dans une librairie trop modeste ou dans un métier de grutier qui n'était que pour donner le change à l'épouse et mère qui avait besoin de sécurité. Il lui parut toutefois bien étrange qu'ils ne fissent pas meilleur usage de leur argent, mais il n'était pas là pour creuser cela.

« Charles a perdu son père et son jeune frère il y a maintenant sept mois, entreprit Damien. Ils habitaient alors en ville, ils ont déménagé ici depuis, avec sa mère et sa petite sœur.

-Avec un chat, également ? demanda l'oncle en posant ces mains sur ses hanches.

-Oui, répondit Damien. Le chat a vécu un terrible accident, juste avant la disparition. Il lui manque une patte, Charles, hein ?

-Oui, fit ce dernier, abasourdi par le nouveau sens de la conversation. Je ne sais pas comment retrouver Louis, et mon père. Celui qui les retient, c'est étrange...

-Tu peux tout me dire, fit l'oncle. Je suis un habitué de l'étrange.

-C'est-à-dire que, celui qui les retient n'est pas réel. Je l'ai vu comme en rêve, je me suis réveillé sur un trottoir, seul. Celui qui le retient...

-Voulait un sacrifice ?

-Oui, c'est un peu cela. Il veut que je retrouve les individus qui ont acheté son assassinat.

-Voilà une affaire qu'il a mené rondement, alors, reprit l'oncle. Et quelle était cette victime, donc ? Un avocat véreux ? Un banquier malhonnête ? Un maquereau trop ambitieux ?

-Un représentant syndical, c'est ce qu'il a dit qu'il était. Et tout ce que j'ai pu trouver, de sources sûres, cela confirmait ce qu'il m'avait dit, je n'ai pas de doutes là-dessus. J'ai trouvé par qui il avait été tué, j'ai même trouvé, certainement, celui qui avait demandé sa mort, il est lui-même décédé, il y a un peu plus d'un mois maintenant. Avec Damien, nous avons reçu des informations de mon frère...

-Puis-je te rassurer en te disant que rien de ce que tu me racontes ne m'étonne ? sourit l'oncle. Celui qui vous a fait ce mauvais coup, et je pense que le terme paraît trop faible pour toi, mais celui qui a fait cela est quelqu'un de très malin, mais que l'on peut certainement berner à notre tour.

-Oui, tonton, merci, fit Damien. Je savais que tu nous dirais cela. Est-ce que tu sais comment faire ?

-Il est toujours trop malin pour qu'une solution soit trouvée aussi rapidement.

-Mais vous savez donc qui il est vraiment ? demanda Charles, perplexe.

-Pas tout à fait, soyons honnête, concéda l'oncle. Mais nous allons, ensemble, le débusquer. Nous irons voir les livres après, ils nous aideront beaucoup. »

Charles ne savait toujours pas de quels ouvrages il était question. L'oncle laissa les deux enfants seuls, le temps d'aller chercher de modestes chaises en plastique, vertes et bleues, empilées dans l'arrière-salle. Damien observait maintenant seulement les murs,

comme s'il découvrait alors seulement ce décor. Il eut un sourire pour son acolyte, donnant toute l'assurance dont ce dernier avait besoin. Puis dans le silence, l'oncle disposa les trois chaises au fond de la pièce principale de la boutique, la sienne orientée vers l'entrée, dans l'éventualité où quelque client apparût, les deux autres orientées vers la réserve. L'étroitesse des lieux, conjuguée à la disposition des étagères, ne laissait qu'un espace de trente ou quarante centimètres entre chacun des trois personnages présents.

« Il va m'en falloir un peu plus, commença l'oncle en posant doucement son arrière-train sur sa chaise, qui s'en serait effondrée s'il s'était assis sans égard pour sa résistance. Voyons voir, continua-t-il. Comment t'appelles-tu ?

-Charles...

-Oui, je le sais. Mais ton nom de famille ?

-Dubourg, Charles Dubourg, répondit-il imperceptiblement.

-C'est le nom de ton père. Il vient du Nord ?

-Oui, de Lille, mais je n'y suis jamais allé. Mon grand-père et ma grand-mère sont morts alors qu'il était jeune. Je ne les ai jamais connus. Il n'a plus aucun contact, avec le reste de sa famille, même avec des amis, il ne va jamais là-bas.

-Voilà qui est bien triste, concéda l'oncle, tandis que Damien restait seul spectateur, les yeux et les oreilles grand ouverts. Et ta mère, dis-moi, quel est son nom ?

-Isabelle, Isabelle Thouin, son prénom et son nom, fit Charles. Nous allons souvent chez mes grands-parents, ils habitent là où nous habitons avant, près de Chartres.

-Le centre de la France, ce n'est que le centre de la France. Ce n'est pas suffisant, pas encore, s'attrista l'oncle. Mais continuons. Du côté

de ton père, il n'y a peut-être rien à trouver, c'est trop commun, et tu es trop jeune pour en avoir plus à me dire. Mais Thouin, oui, c'est plus intéressant.

-J'ai un ancêtre connu, André Thouin. Enfin, connu, ce n'est pas si sûr. C'était un scientifique, un botaniste. Mon père a fait quelques recherches sur lui, mes grands-parents ont même des livres de lui.

-Voilà ce que je voulais entendre, sourit l'oncle en regardant son neveu avec de grands yeux pleins d'espoir. C'est une première piste. André Thouin, si mes souvenirs sont bons, a côtoyé, il fut un temps, monsieur Barthélémy Faujas de Saint-Fond. Ils ont suivi ensemble les armées françaises aux Pays-Bas pour y récupérer des collections, botaniques pour le premier, géologiques pour le second. Le centre de la France ne suffit pas. Souvent c'est au cœur de la Terre que se cache le problème. Faujas de Saint-Fond était volcanologue, homme respecté s'il en est, qui a décrit des coulées, qui a observé de près les œuvres du feu le plus vil. Les affinités souterraines créent des relations contagieuses, que personne ne contrôle, par delà les années, par delà les siècles.

-Mais comment cela peut-il avoir un rapport avec les deux disparitions ? demanda Damien, dont la curiosité prit le pas sur le silence.

-Il faut parfois du temps pour élaborer ces arnaques. Et le choix des individus concernés, s'il n'est pas totalement hasardeux, se fonde sur des raisonnements logiques relativement primaires. De contact en contact, on mesure la faiblesse de chacun, mais aussi la pérennité envisagée, avec des risques réels, de véritables doutes, pour celui qui a manigancé tout cela. On ne peut être sûr de rien, mais cela peut être un point de départ.

-Quel est ce lien dont tu parles, tonton ?

-Nous en venons au cœur du sujet, Damien. Sachez tous deux que Faujas de Saint-Fond a décrit, un peu avant la Révolution, la coulée de Jaujac. Près d'elle a été construit, dit-on sous l'inspiration du diable lui-même, un pont qui devait mener à la perdition des âmes les jeunes filles des environs. On l'a laissé construire le pont, dit-on, mais il ne s'en tint pas là, cela faisait partie de ses ruses, il étendit son pouvoir sur le gouffre, sur les roches. Les âmes étaient chassées, jetées dans les eaux tumultueuses. Au pont du diable s'est ajoutée la gueule d'Enfer, du haut de la falaise.

-Vous pensez, demanda Charles, que le diable est à l'origine de la disparition de mon frère et de mon père ?

-Il en est même l'instigateur, mon petit.

-Mais quel diable a fait cela, tonton ?

-Tu poses la bonne question, Damien.

-Il n'y en a pas qu'un ? demanda Charles, les yeux ronds et relevés dans les yeux de l'adulte.

-Peut-être un seul chef, au-dessus de tout cela, mon cher, mais personne ne l'a jamais vu. Les diables, ce sont 69 princes démoniaques, à la tête de légions, il y en a 666, de légions, dans chacune desquelles on compte 6 666 démons. Les démons et princes, oui, les hommes les ont déjà vu, c'est comme les anges, et je ne crois pas que tout commun des mortels puisse également voir Dieu.

-Mais comment savez-vous tout cela, s'enquit Charles ?

-Disons que j'ai souvent à faire aux démons, répondit l'oncle, mais nous n'en sommes pas là. Regardons d'abord du côté du représentant syndical...

-C'était un quartier ouvrier, avant, là où nous vivions. Il y avait une grande entreprise, pas très loin, de la métallurgie, prononça Charles.

-Oui, le mal est né du feu, mon cher, c'est très clair, continua l'oncle. Sais-tu le nombre de personnes qui travaillaient là ?

-Cinq mille, six mille...

-Six mille six cent soixante-six ? demanda l'oncle, les yeux ronds, près de toucher au but.

-Non, jamais autant. J'en suis sûr, je me souviens des chiffres, des courbes.

-Il aurait pourtant fallu, dit l'oncle maintenant monotone, qu'ils fussent à ce nombre un jour, pour qu'une légion s'investît entière dans les corps et âmes de ces pauvres hommes.

-Mais cela se serait vu, tonton, les ouvriers seraient tombés malades, fit Damien.

-C'est un peu le cas, ils étaient déprimés, beaucoup, c'est ce qu'on m'a dit, précisa Charles. Il y a eu quelques suicides, l'usine a fermé, c'est dans cette période-là qu'il y a eu ces morts.

-Peut-être Andras, fit l'oncle, il est bien capable de cela.

-Andras ? fit Damien. Le grand marquis, avec son corps d'ange, sa tête de chat-huant ?

-Tu te souviens de lui ? demanda l'oncle, sous le regard éberlué de Charles.

-Je me souviens surtout de son loup noir et de son sabre. Mais pourquoi passe-t-il son temps chez nous ? Pourquoi a-t-il besoin de l'une de ses légions ici ?

-Il fomenta cela depuis très longtemps sans doute, peut-être plus de deux siècles, Damien, fit l'oncle, sans égard pour la santé mentale de Charles. Tu étais bien jeune quand tu l'as vu, la dernière fois, mais il est venu ici plus souvent que tu ne le sais encore. Avec ton père, nous avons des objets qui lui appartiennent, quelques fioles, quelques

hordes. Disons que nous nous entendons, que je le connais suffisamment pour savoir qu'il recherche toujours de bons sentiments d'en haut, qu'il attend sans cesse une convocation honorable, telle qu'on en transmet en permanence au grand président Marbas ou au duc Aguarès. »

Rendez-vous fut pris au même endroit pour le lendemain avec l'oncle, dans la matinée, afin d'explorer les livres, l'adulte s'étant promis de rechercher dès le soir même des informations utiles à transmettre aux deux enfants. Charles n'avait plus rien à dire quand il se retrouva seul avec Damien devant l'entrée de la librairie. De jeune inconnu amené brutalement à lui par son frère, le camarade avait d'abord gagné sa confiance, avec une envie d'aider qu'il trouvait honorable, véritable. Mais la suspicion et l'interrogation, liées à une angoisse nouvelle, étaient venues s'immiscer dans son esprit tortueux. De diableries il n'était pas savant. Les rapports évoqués entre cette famille et le mal n'étaient pas clairs et il avait vu suffisamment de phénomènes désarçonnant ces derniers temps pour n'être plus à un cauchemar près. Ils se quittèrent sans en ajouter, Damien souriant mais conscient des difficultés que pouvait éprouver Charles, ce dernier parti loin dans des pensées d'un autre espace, d'un autre temps.

Il hésitait déjà sur le lendemain, il espérait déjà que sa mère l'empêcherait physiquement de quitter l'appartement. Il voulait toujours sortir Louis et son père de là, mais, sans connaître le prix des actions qu'il aurait à mener, la peur lui prit au ventre. Il savait à présent, c'était une certitude qu'il n'avait pas osé approcher auparavant, qu'il avait à faire à des forces qu'il ne pouvait maîtriser aussi aisément qu'il l'eût cru.

Les preuves demandées par Burnel, elles n'étaient plus, le personnage avait perdu cette identité, il y en avait eu, des preuves, elles étaient là pour rien, personne ne s'en souciait. Se rendre compte de cette inutile quête avait ajouté une souffrance supplémentaire dans le cœur de

Charles. Il ne savait plus, sur le chemin du retour, s'il devait maintenant sur-estimer ou sous-estimer son courage, il savait seulement qu'il n'en avait plus d'idée claire, qu'il aurait sans doute à continuer de l'avant sans être convaincu de rien, à suivre un instinct fragile et à se satisfaire certainement, faute de mieux, des discours de Damien et de son oncle.

*

Sans difficulté pour sortir, comme le contrat avait été bien rempli la veille, selon sa mère, Charles fut devant la boutique de l'oncle dès dix heures du matin. Sa ponctualité devait encore lui jouer des tours, il dut attendre dix minutes avant l'arrivée de Damien, quelques minutes encore avant l'arrivée de l'adulte.

Isabelle avait trouvé son fils soucieux, mais sans crainte, en comparaison de l'habitude, d'autant qu'il s'était évertué à passer du temps à la rééducation de Pito, alors qu'il laissait toujours ce soin à sa sœur ou à elle-même. Il passa près de vingt minutes à aider les élongations de l'animal, pour dégourdir et muscler sa patte arrière. Les déplacements étaient corrects, mais Pito avait encore tendance à ne pas s'arrêter aisément à l'approche des murs ou à manquer lamentablement ses virages, ayant gardé les réflexes sportifs qu'elle pouvait se permettre avant l'accident.

Mathilde donnait plus de souci à Isabelle, comme elle avait depuis peu bien des difficultés à faire ses nuits, voire à dormir au moins trois ou quatre heures d'affilée. Mais la petite gardait le rythme en journée, avec deux siestes elle tenait encore le coup, nerveusement. Isabelle avait peur de réflexions de la part de l'assistante maternelle, et il y en eut ce vendredi soir quand elle reprit sa fille en rentrant, relativement tôt, de ces déplacements. Elle pouvait laisser Charles prendre l'air, les températures commençaient à concorder avec l'exigence de la nouvelle saison, elle allait prendre le temps de s'occuper de sa fille et

de trouver le moyen de la reposer, de dissiper toutes les angoisses de son esprit aussi tourmenté, voire davantage encore, que le sien.

Pendant que les deux filles prenaient un petit déjeuner copieux, comme Isabelle avait décidé d'initier Mathilde à de nouveaux aliments, Charles découvrait l'arrière-salle de la boutique. Des chaises en pagaille prenaient le mur le plus étroit, à main gauche, avec des cartons éparses contre ces mêmes chaises et contre le mur du fond. L'oncle fermait la marche, Damien et Charles ne pouvaient que se sentir oppresser par une ombre lassante qui naissait des néons de la boutique, sans opposition suffisante de la part du plafonnier faible de la réserve. Les fameux livres étaient sur la droite, sur des étagères qui ne valaient pas l'exposition publique, dans un acier moisi parcouru de rayures traînantes. Charles n'approchait pas, alors que Damien, sans vraiment connaître l'endroit, faisait preuve d'un plus grand courage. Il fallut toutefois attendre le consentement de l'oncle pour que les deux enfants suivissent son pas et pussent lire les tranches ou s'apercevoir que deux volumes, déjà, avaient été consultés très récemment.

Cette bibliothèque n'était pas si grande qu'eut pu le penser Charles d'après les allusions entendues et développées facilement en son optimisme d'une profusion d'informations à même de mettre un terme à ses malheurs. Pour autant, l'ancienneté des volumes leur donnait un caractère respectable, plein de sagesse, de bon sens, de lignes suffisamment réfléchies pour avoir survécu aux épreuves du temps. Charles se demandait bien comment il était possible de les conserver correctement ici, il savait que ce n'était pas un lieu qui pouvait favoriser le maintien des couvertures et des pages. C'était sous ses yeux *L'église et la sorcellerie, hauts phénomènes de la magie, Essai de sciences maudites, Cinq livres de l'imposture et tromperie des diables*, du XVI^e siècle au XIX^e, selon les éditions, qui contrastaient, simples in-octavos brunis, avec la modernité hurlante du métal.

On avait aussi quelques traités de la magie, quelques recueils anciens de superstitions. En évidence, on trouvait les deux auteurs de référence qui avaient déjà été étudiés la veille au soir par l'oncle : Jean Wier et Jean Bodin. Chacun de leur titre-clé était ouvert sur l'étagère en-dessous de la série de livres anciens. Pour Wier, médecin, c'était les *Histoires, disputes et discours des illusions et impostures des diables, des magiciens infâmes, sorcières et empoisonneurs, des ensorcelez et démoniaques et de la guérison d'iceux*, une édition de 1885 ouverte sur un portrait de l'auteur, dans le premier volume, le second encore fermé. L'homme était chauve, barbu, portait une collerette à fraise sur sa veste, ouverte sous les trois premiers boutons, il tenait sa main droite posée sur un crâne, avec une bougie, tout au moins selon ce que Charles croyait deviner, dans l'autre main. L'édition originale datait de 1577, l'auteur avait alors environ soixante ans. On y trouvait par exemple le calcul du nombre de démons, et plusieurs anecdotes et conseils, abrégés de ses thèses déjà écrites en partie dans ses cinq livres, de 1563, dont le titre venait de la traduction française du médecin Jacques Grévin, de 1567.

En 1580, Jean Bodin, jurisconsulte plus jeune d'une dizaine d'années que le précédent, venait remettre en cause l'idée de Wier selon laquelle les actes de sorcellerie devaient être surtout considérées comme des conséquences d'illusions malades de celles qu'on appelait sorcières, de sombres imaginations biliaires qui favorisaient l'introduction du mauvais diable dans leur esprit. Bodin donna *De la démonomanie des sorciers*, qui était là sous les yeux des trois personnages sous le titre de *Fléau des démons et des sorciers*, édition de 1616, véritable trésor : l'auteur croyait pour sa part aux pactes avec les démons, aux confusions charnelles, avec une grande érudition, de constantes références aux textes, pour l'essentiel à la Sainte Bible. Bodin préconisait sans cesse la torture et l'élimination pure et simple des sorciers et sorcières.

Mais si les deux auteurs s'opposaient sur certains points essentiels, à la reconnaissance des victimes du diable et à leur sort social, ils n'en étaient pas moins très complémentaires quand il s'agissait de ne pas philosopher sur l'existentialisme des démons mais plutôt de compiler les récits décisifs afin de dégager de sérieux éléments sur le fonctionnement et l'organisation du Mal.

« Les démons ne s'intéressent qu'aux gens intelligents, commença l'oncle, en direction de Charles, comme pour le rassurer. Les livres sont destinés aux gens intelligents, continua-t-il sur le même ton péremptoire. Ils ne suffisent pas, ces livres, nous en sommes tous convaincus. Nous aurons besoin d'autres éléments, le père de Damien nous aidera, je l'espère, avec ses dons reconnus de prophétie, nous t'en dirons plus à ce sujet bientôt, mais les informations contenues dans ces livres sont une base indispensable à la compréhension et à la résolution des phénomènes dont tu es, avec ta famille, la malheureuse victime. Il va de soi que je connais déjà le contenu de ces textes, mais je me suis replongé dedans, et surtout parmi les chapitres riches de Jean Bodin, dès hier soir. Sache qu'*il n'y a rien de nouveau sous le soleil*, mon petit, ce que l'on rencontre aujourd'hui, d'autres l'ont déjà rencontré hier, il n'y a rien qu'on ne puisse vaincre. Pour autant, chaque cas, fit-il en prenant le volume de Bodin et en le feuilletant, est toujours bien particulier, unique, nous avons toujours à trouver les moyens spécifiques, qui correspondent, à chaque fois, malgré tous les exemples et modèles qui sont à notre disposition dans ces ouvrages.

-Comment peux-tu l'aider, tonton ? demanda Damien.

-Je peux lui donner des conseils, lui apporter quelques connaissances sur le sujet, répondit l'oncle en regardant Charles dans les yeux. Mais en aucun cas je ne pourrai directement t'aider à vous sortir de là, non plus que le reste de la famille. Le père de Damien côtoie les démons, plus que moi. Tous deux, depuis longtemps, nous rencontrons le Mal, sans que tu aies à prendre crainte de cela. C'est tout à fait naturel,

seulement étrange, je le concède et le conçois, pour ceux qui ne sont pas initiés à ces sciences. Mais tu restes toi seul maître de ton destin et de l'avenir de ton frère et de ton père. *Les malins esprits ne chassent pas les malins esprits, les diables ne chassent pas les diables.* Pour le reste, comme je te le disais, l'essentiel est dans ces pages, qu'il s'agisse de comprendre, mais je ne t'en demande pas tant, qu'il s'agisse surtout de trouver les moyens de repousser cette adversité, qu'il s'agisse encore de trouver les moyens, avant tout, de rencontrer, de nouveau, l'incarnation de cet esprit. Il faudra certainement se passer du sorcier, rien ne tend à penser qu'un homme est à l'origine de vos malheurs.

-Nous n'en sommes pas si sûr, fit Charles.

-Mais d'après ce que tu m'as rapporté, précisa l'oncle, vous avez été directement en contact avec le démon. S'il y avait eu un sorcier, crois-moi, le cas n'aurait pas pris cette forme. Ce qui est important, donc, c'est qu'il n'y aura aucune transmission vers d'autres individus, quand ces soucis auront été évacués, et que tu n'auras pas à tuer physiquement qui que ce soit, ce qui paraît toujours très délicat.

-Mais quels sont les moyens, alors, de chasser ce démon ? demanda Damien, tandis que son oncle continuait de feuilleter l'ouvrage.

-Justement, fit ce dernier avec un regard bienveillant sur son neveu, j'ai retrouvé, à l'instant, les passages qui nous intéressent, au chapitre cinquième du troisième livre. Je te le répète, Charles, la question est particulièrement difficile, les exemples donnés dans l'ouvrage ne font pas tout, mais cela donne des pistes, toutefois, qu'il faudra bien avoir en tête, le moment venu. Contre les démons, d'ailleurs, il n'y en a pas tant à retenir : le sel est un élément majeur pour cette lutte, à faire entrer dans les sacrifices, essentiellement, cela ne donnera rien, crois-moi, d'en jeter sur la bête. Tu auras besoin d'un contre-charme, le père de Damien en a déjà confectionné par le passé pour protéger ses deux fils.

-J'en ai ramené un, tonton, l'interrompit Damien en exhibant un membre viril et rigide, d'une longueur de trois centimètres, fixé par ses bases au fil d'un collier. Tu devras bien sûr le porter caché, et peut-être pas en toutes circonstances, prit-il le soin d'ajouter avec une grimace souriante.

-C'est parfait, Damien, fit l'oncle tandis que Charles prenait dans ses mains, sans trop vouloir y croire, ce présent pour le moins interloquant. Passons pour l'instant sur d'autres expédients, qui me paraissent fantaisistes. Ce à quoi nous allons devoir réfléchir, maintenant, c'est aux sacrifices, ceux qui nous amèneront à la source de nos tracas, ceux qui nous amèneront à dépasser ces errements et à terrasser cet Andras.

-Vous êtes donc sûr qu'il s'agit d'Andras ? osa Charles.

-Non, en effet je n'en suis pas encore sûr. »

Charles retrouva sa mère et sa sœur pour le déjeuner. Elles rentraient tout juste de courses alimentaires, Isabelle se servait un copieux Martini blanc, sec, quand Charles ouvrit la porte sans sonner. Mathilde était dans sa chambre avec Pito. Le temps de délaissier ses chaussures dans l'entrée, le verre était vide. Charles n'avait pas envie de discuter, il eut seulement à dire qu'il retournait dehors dans l'après-midi, chez Damien, sans qu'elle n'y posât de refus ni de contrainte. Comme la bouteille était neuve, il se dit qu'il n'oublierait pas de la surveiller de près, surtout qu'elle s'était servi un deuxième verre, qu'elle buvait beaucoup plus lentement, toutefois, tandis qu'ils mangeaient tous trois des steaks et la purée. Régulièrement, Charles mettait la main à sa poche droite, dans laquelle il avait rangé, sur le chemin du retour, le collier offert par Damien. Isabelle le remarqua, Charles rougit, prétextant une démangeaison bénigne, il fit attention par la suite de ne pas y retourner, tout en craignant que l'objet ne tombât du pantalon, sa mère assise du mauvais côté.

Le soleil avait toujours le champ libre quand Charles reprit la route. Cette fois c'était plus long, mais Damien allait l'attendre sur la place qui terminait la rue des Bouchers. C'était ensuite une succession de petites artères, pour arriver à bon port, si bien que pour une première il eut été impossible à Charles d'y arriver seul. C'était aussi l'occasion pour les deux compères d'entamer une nouvelle discussion, comme c'était là le seul moment où ils se retrouvaient seuls depuis la réapparition de Louis dans le corps de Damien. La première chose que demanda ce dernier, c'est que Charles remit rapidement son collier, comme il devait le porter le plus souvent possible, pour être le plus longuement en grande sûreté. Son père, lui promit-il, lui donnerait d'autres expédients, non pas seulement pour se protéger, mais aussi pour attaquer l'ennemi de manière efficace.

Charles, pour sa part, voulait trouver le moyen de parler de nouveau à son frère, mais il ne trouvait pas le courage de le dire à Damien, comme cela passerait de nouveau par lui. Au lieu de cela, il choisit d'aller plus avant dans la connaissance de cette étrange famille. Il demanda donc à Damien des explications sur ce qu'avait dit l'oncle, à savoir que son père était en contact régulier avec les démons. C'était certainement un sujet bien plus délicat que celui qu'il n'osait aborder, mais il n'en avait pas grande conscience, ce n'était pas lui, là, qui était le plus gêné. Il s'en rendit compte rapidement pourtant, de la façon dont Damien éludait le dialogue. Ce dernier lui expliqua ainsi que c'était la raison pour laquelle il portait parfois lui-même ce genre de colliers, mais qu'à l'heure actuelle il n'y avait pas de ces rencontres et que Charles n'avait pas à les craindre.

Quand il demandait pourquoi on était amené à côtoyer les démons, ou bien encore s'ils étaient le plus souvent mauvais ou bon, avec son père en tout cas, ou bien encore s'ils pouvaient aider quelqu'un, ou le contraire, Charles voyait le visage de Damien se fermer. Celui-ci, dans ces circonstances particulières, était dans l'obligation toutefois de

formuler des réponses, il y avait trop de chemin pour qu'il s'en tint au silence en dénombrant les platanes environnants, innombrables. Mais ses réponses étaient vagues, Charles comprenait bien que c'était fait exprès plutôt que méconnaissance du sujet. Quand Damien expliqua que le rapport aux démons venait de temps lointains, d'ancêtres qu'il n'avait pas connus, Charles ne fut pas satisfait, rien n'obligeait personne à faire comme ses parents faisaient. Il ne comprenait pas cette nécessité de préciser qu'il s'agissait d'ancêtres qu'il n'avait pas connus, d'ailleurs, c'était évident vu son âge. De même Charles fut surpris d'entendre que la volonté des démons put varier d'un temps à l'autre, selon ce qu'ils recherchaient, sans savoir vraiment, d'ailleurs, ce qu'ils recherchaient.

Il arriva encore plus gêné qu'il ne le pensait parmi la famille de Damien. Le jeune frère de ce dernier, Adrien, les attendait devant le garage, dans lequel ils passèrent pour entrer dans la maison, par une porte attenante à la cuisine. Charles avait véritablement peur de ce qu'il allait rencontrer, au vue des propos trop voilés de son camarade, puis ce fut d'abord une belle odeur de cookies, qui prit ses narines, avant le rafraîchissement que sa mère, on ne peut plus souriante, avait déjà installé sur la table principale du salon, d'un bois de chêne qui donnait, à ses yeux, dans la même essence que l'ensemble du mobilier, une forte dignité à ce lieu. La mère de Damien était petite, c'était ce qu'on remarquait au premier abord, avant la rousseur de ses cheveux et la fadeur bleuâtre des vêtements estivaux qu'elle se permettait déjà de porter. Grâce à la joie qu'elle portait en elle et sur elle, Charles oublia quelque peu sa méfiance.

Dans le décor, rien n'évoquait le diable ou les démons, et Charles fut bien surpris de voir un crucifix, haut d'un mètre, sur l'un des murs du salon. Pour le reste, ce n'était que bibelots classiques, relativement rares, sans cheminée ou buffet pour en supporter plus que de raison.

Il était trop tôt pour les cookies, les enfants le savaient bien. Le père de famille se faisait attendre aussi, si bien que la mère proposa à Damien de faire découvrir l'étage et le jardin à l'invité, ce qui surprit aussi Charles, qui était resté persuadé jusque-là qu'ils auraient beaucoup à lui cacher. Bien sûr, il n'était pas question de découvrir chaque pièce de la maisonnée. Il entra perçut la chambre d'Adrien, et ils entrèrent dans celle de Damien, qui lui fait découvrir sa collection de mangas, sa fierté, avec l'intégralité des volumes de Naruto, de One Piece et de Bleach, accompagnées de figurines numérotées et de volumes originaux du Jump japonais, que son oncle lui avait ramenés d'un récent voyage. Charles, assez peu porté sur ce genre, feuilleta quelques titres par courtoisie, avec une pointe de jalousie, à l'idée de ne pas avoir eu autant de soutien de la part de ses propres parents pour ce qu'il affectionnait, encore eut-il été bien incapable à cet instant de définir ce qu'il aimait vraiment. Damien se mit à raconter certaines aventures de ses héros, ce qui passait à la fois pour une activité barbante, du point de vue de Charles, et pour un moyen de détourner l'attention du camarade sur des propos futiles. Adrien vint les retrouver, ce qui ne fut pas du goût de son frère, qui semblait ne pas supporter que le plus jeune entrât aisément dans sa chambre, si bien qu'ils descendirent, cette fois pour le jardin, à l'arrière de la maison, au grand soulagement de Charles.

Le jardin consistait en un grand espace vert, un peu plus long que large, parsemé d'un buis commun plus clair que celui parmi lequel Charles s'était faufilé ce triste jour avec son frère. C'était une clôture de bois qui séparait la propriété des parcelles voisines. L'herbe était vive, haute, quelques jours encore et la nécessité se ferait de tondre. Adrien courut vers l'un des trois ballons de football présents, vers le plus beau, et cette fois-ci son frère ne se fit pas prier pour engager le jeu, Charles les accompagna joyeusement, cela faisait bien longtemps qu'il n'avait pu jouer avec tant de plaisir, si longtemps qu'il s'en trouva vite sans souffle. Il dut, au bout de dix minutes seulement, commencer

une pause, sur une chaise de plastique bleue. Quand il reprit le pas pour jouer, Adrien rentra dans la maison. Avec Damien, ils continuèrent de s'envoyer la balle.

« On ne sait pas ce qui peut nous arriver, fit Damien suffisamment fort pour être entendu d'un point à l'autre du jardin.

-Tu as peur, toi aussi, donc, osa Charles.

-Oui, j'ai peur, mais pas pour moi.

-Tu as peur pour qui, alors ? demanda Charles

-J'ai peur pour notre père, Charles, asséna Louis en se rapprochant de son frère et en oubliant le ballon qui venait de lui parvenir. J'ai peur pour notre mère, je ne sais pas les conséquences de ce qui va venir, même si, je dois te le dire maintenant, je pense que tu es sur la bonne voie. Il faut seulement que tu sois prêt à t'occuper de Mathilde, je ne pense pas qu'elle soit en danger, sinon il se serait déjà occupé d'elle, mais n'oublie jamais qu'il est très malin, je ne sais même pas, en cet instant, si oui ou non il nous observe, et ce qu'il peut tirer de tout cela.

-Mais que peux-tu me dire de plus, pour nous aider, Louis ? Je ne suis pas sûr de nous sauver, je ne sais pas où je vais. Damien, sa famille, ils restent des inconnus pour moi, tu le sais.

-Je ne vais pas pouvoir rester plus longtemps, Charles, mais j'ai confiance en toi.

-Attends ! cria Charles, Adrien et sa mère regardaient derrière lui, par la porte-fenêtre, Louis les vit, son frère se détourna, il n'y avait plus que Damien à son retour en face à face, respirant avec difficulté. Louis, j'ai encore besoin de tes conseils.

-S'il ne t'a rien dit d'autre, dit Damien en haletant, c'est qu'il n'avait rien d'autre d'important à te dire.

-Sans doute, fit Charles, sachant que l'incarnant gardait tout le ressenti du possédant. Mais ce n'est peut-être pas là, alors, qu'il devait venir me revoir.

-Dis-toi qu'il lui est tellement difficile d'apparaître ainsi qu'il a bien choisi son moment, continua Damien.

-Il te fait confiance, mais tu n'es sûr de rien, toi-même.

-Allons voir mon père. C'est en mon père qu'il a confiance. »

La mère et le frère de Damien faisaient bienvenue, il était en effet temps de rentrer. Ils allèrent droit au salon et Damien fit signe de s'asseoir, Charles obéit, ils étaient tous deux las, l'exercice physique ajouté à la dernière rencontre avait fini, sous un soleil de plomb, de les fatiguer. Le père n'était toujours pas arrivé, mais ils entendirent un bruit sourd sous eux, des outils tomber sur un béton caverneux, avant de voir une porte s'ouvrir, discrète, au niveau de l'escalier qui menait à l'étage. C'était ainsi ce qu'ils avaient à cacher, pensa Charles, logiquement vers les entrailles, vers les feux démoniaques. Le père, dont Charles scrutait le moindre pore, eut le visage décomposé à la sortie de cette cave mais trouva au fond de lui le sourire le plus joyeux qu'il put porter à l'attention des deux garçons.

« Excusez le retard, jeune, fit-il à l'égard de Charles. Du bricolage à terminer, comme si je n'avais pas que cela à faire en semaine, continua-t-il, Charles en étant à penser qu'il n'avait vu aucune trace d'outils à fins manuelles dans le garage qu'il avait traversé plus tôt. J'espère que je n'ai pas fait trembler la maison, continua l'homme dans un sourire, plus rassurant que l'oncle, en sa dégaine comme en son accoutrement, sommaire, consistant là en de vieux jeans Levi's assortis d'une épaisse chemise bleue, à rayures, qui n'avait rien à faire avec le temps extérieur.

-Je te présente Charles, fit Damien.

-Oui, je le reconnais, il est tout comme tu me l'as décrit, fit le père en continuant de sourire, en sachant que cette remarque ne serait pas pour rassurer l'invité du foyer. Il ne m'a dit que du bien de toi, si tu veux tout savoir, et je suis bien content qu'il ait enfin trouvé un camarade de jeu, précisa le père pour mécontenter également sa progéniture. Je dois dire là-dessus que les circonstances auraient pu être plus favorables à la rencontre, à ce qui m'est parvenu jusqu'aux oreilles.

-C'est le moins que l'on puisse dire, répondit Charles, plus amusé qu'embêté par ce numéro.

-Bon, venons-en, plus sérieusement, aux raisons qui nous réunissent ici, reprit le père. L'oncle de Damien m'a dit qu'il ne pouvait savoir l'identité de celui qui était à l'origine de tes malheurs, de vos malheurs.

-Il pense que c'est Andras, compléta Damien.

-Cela fait en effet partie des possibles. Il est toujours très difficile de se prononcer sur ce sujet. Prufas est trop grand pour être concerné, Berith est encore maîtrisé, Raum ne peut pas être invoqué ainsi. Balam est un autre possible, mais toute la difficulté est de comprendre la portée de ces actions. Je laisserais de côté Naberius, mais Gusoyne, grand duc, n'est pas à écarter. Je sais que ton oncle s'appuie sur son intuition, Damien, avec toute la connaissance qu'il peut avoir du *Dictionnaire infernal* de l'ami Collin de Plancy, notre pense-bête, malgré toutes ses incohérences, ajouta-t-il avec un clin d'œil en direction de Charles. Mais il faut trouver le motif, cela nous aidera grandement.

-Mais, monsieur, cela fait longtemps que je cherche un motif, expliqua Charles, et je ne le trouve pas.

-Sans doute un accident, alors, même si j'ai du mal à y croire, poursuivit le père de Damien. Un accident provoqué, ce serait plus sûr. Morax, prince des doux et sages esprits familiers, peut s'être joué

des espaces. Nous écartons Balam, ainsi que Gusoyne. Ton oncle sera triste de l'apprendre, mais ce n'est pas Andras, je le connais trop bien, celui-là. Par contre, Orobas serait d'intelligence pour cela, quoique d'une trop grande intelligence, sans doute, pour s'en prendre à des enfants. Orobas aime relever les mensonges et réconcilier les ennemis, mais il préfère généralement envelopper ses actions de discussions métaphysiques. Il ne peut même s'en empêcher, ce qui ne concorde pas, là, finit-il tandis que la mère de Damien apportait les cookies, remplissait les verres de jus de fruits et s'installait avec Adrien pour prendre part à la conversation.

-Il en reste beaucoup ? soupira Charles.

-Non, très peu, en fait, fit le père de Damien. La grande majorité, je l'ai depuis longtemps écarté.

-Nous y allons par élimination donc, continua Charles.

-Oui, répondit l'adulte. Je sais que ce n'est pas la meilleure méthode, ou la plus sûre, mais c'est la seule que nous avons là, sous la main. Je le fais très prudemment, sois en sûr.

-Bune ? posa la mère.

-Oui, fit le père. Il y a de très grandes chances que nous ayons affaire à Bune, grand duc. C'est surprenant, continua-t-il en baissant la tête, et pour le moins fort dangereux. »

*

Bune était un démon des plus puissants, en vingt-quatrième position, sur soixante-neuf, du *Pseudomonarchia Daemonum* de Wier. Grand duc des enfers, il prenait communément la forme d'un dragon à trois têtes, selon les textes, dont l'une d'entre elles seulement était une tête humaine. Ne parlant que par signes, il aimait à se faire servir de manière exemplaire.

Si le père de Damien était surpris, c'est que Bune n'était pas connu pour fréquenter l'Europe occidentale, qu'il préférait de loin le Moyen-Orient et les proximités du Caucase pour agir. Si on en tenait à cette hypothèse, toutefois, c'est que ce démon était particulièrement malin, que l'action présentée, sans motifs apparents, était trop obscure pour être l'œuvre d'un autre. Cela rendait le combat d'autant plus rude. Son armée n'était pas la plus nombreuse, de loin, mais ses trente légions étaient particulièrement redoutées. Le père de Damien n'avait jamais rencontré la bête, mais ce qu'il en avait entendu dire suffisait à le rendre bien prudent pour ce que Charles aurait à produire.

Pour gagner la confiance de l'enfant et lui enseigner ce qu'il lui serait nécessaire en vue de l'affrontement, l'adulte, de son prénom Jan, francisé Jean, fut amené à narrer sa propre histoire, comme il savait par son fils que son propre frère était resté bien évasif. Charles était d'accord, en attente de ces informations, il avait besoin de comprendre quelle crédibilité il pouvait donner à cet homme. Celui-ci lui signala d'abord que tout cela serait pour lui bien difficile à accepter, comme cela avait été bien plus rude encore pour son épouse, mais qu'il pouvait lui donner quelques preuves de l'extraordinaire caractère de son parcours personnel, si le besoin s'en faisait sentir.

Jan n'était pas un sorcier à proprement parler. Mais il avait conclu un pacte, comme il s'en conclut chaque jour, avec un simple démon, d'une légion de Malphas, grand président toujours à la recherche de bons serviteurs. La vie éternelle était donnée aux deux frères, nés en l'an 1792 et 1794, mais en contrepartie de malheurs certains. Jan était tenu de procurer deux serviteurs par génération, de chaque épouse, son frère Jacob était chargé de conduire Jan et d'avilir les hommes âgés qu'il était amené à croiser dans son quotidien, à raison d'un pacte nouveau par dix années écoulées. Il n'y avait rien de difficile à ces tâches, si ce n'est pour toute la sensibilité dont l'homme est pourvu. Non seulement mouraient-ils si l'accord était rompu, mais encore tout

leur patrimoine et tous les serviteurs ou alliés qu'ils procuraient aux démons. L'aspect suicidaire n'était pas sans un certain charme, parfois, mais il s'attaquait d'autant plus à leur humanité que les êtres qu'ils abandonnaient, ainsi ses actuels enfants, gardaient malgré tout, pendant leur vie et même après, la maîtrise de leur conduite et la conscience de leur destinée.

Bune, quant à lui, n'était pas de ce type de pactes. Son idée, dans le besoin latent de gagner le respect de l'insondable, était de se démarquer infiniment par sa malice. Ce que Charles devait ainsi comprendre, c'est que Louis n'était apparu à lui, à tout moment, que sous le contrôle du prince. L'éloquence qu'il s'était octroyée, qu'il croyait venu du Burnel, elle venait de Bune. Les paroles de son jeune frère, elles n'étaient pas indépendantes, il n'était là que pour provoquer Charles. Le démon savait que le garçon était parti, qu'il n'avait plus à trouver de réponses, le démon sait toujours tout, quand il est de la partie. Il fallait dérouter Charles, il fallait l'amener à le connaître, il fallait prendre le serviteur d'un autre démon, oui, Damien n'était pas un être commun, on ne pouvait opportunément prendre la place d'une âme sans en avoir la possibilité métaphysique. Il n'y avait rien pour le hasard, dans cette histoire.

Fallait-il un motif ? Bune ne se jouait pas des raisons, loin de là. Perdre les âmes est une raison peu suffisante, même s'il était sûr que la bouteille de Martini blanc serait encore moins pleine au retour de Charles, même s'il y avait des probabilités grandes à ce que Mathilde, si elle restait encore insouciant en son jeune âge, fût marquée à vie par les derniers événements. Mais ce que voulait le diable, plus que tout, c'était marquer son territoire, imposer sa présence dans les lieux, et les déplacements des individus concernés n'étaient pas sans lui procurer du plaisir, quand ils étaient pour le moins contrôlés, ses démons pouvaient gagner du terrain, s'imposer stratégiquement là où il semblait bon de le faire, pour régner, tout simplement, sur les âmes

humaines les plus vertueuses. La famille Dubourg en était un modèle, en quelque sorte, ce n'était qu'un début d'invasion, dans des territoires plus ou moins connus du mal, c'est ainsi que le voyait Jan, et de connaître ces perspectives était un moyen d'approcher les pistes à mettre en œuvre pour lutter efficacement contre.

Parmi les expédients, le père de Damien rajouta quelques éléments possibles à ceux qu'avait évoqués l'oncle. Ainsi, en dehors du sel, marque d'éternité et d'immortalité, sans pourriture ni corruption possible, il y avait des pierres précieuses, la chrysolite, l'agate, le saphir, mais en quantité telle qu'on ne pouvait y penser pour le cas présent. Le coq pouvait parfois apeurer les démons, mais il n'était pas sûr que cela fonctionnât pour un Bune bien plus perfide que le renard. Cracher au visage du démon produisait son effet, le moyen primaire de la matraque étant aussi très couru. Charles pensait que les croix faisaient l'affaire, mais les démons y étaient trop habitués, lui expliqua-t-on, elles ne valaient pas l'eau bénite, soit, mais il n'y avait personne pour en procurer, elles ne valaient surtout pas les coups, moyen le plus sûr à condition d'avoir le démon devant soi et de ne pas craindre d'en recevoir aussi, de coups bien plus puissants.

Où trouver Bune ? Comment le surprendre ? Charles repensait à la vieille dame Brémont, qui lui avait fait perdre son sang froid, au père Delaunay, qui lui avait fourni tant d'informations inutiles, mais aussi à cette jeune fille qu'ils avaient vue, avec son frère, sa mère, sa sœur, dans cette suffocante poussière, couverte de haillons, de terre, écorchée. Charles se souvenait du grognement de la petite, un grognement qui pouvait bien être, avec le recul, venu d'outre-tombe, d'outre-monde, sorti d'une animalité surnaturelle. Elle s'était enfuie, mais il restait persuadé que cette confrontation future n'était pas si absurde. Il se souvenait aussi des murs qui cernaient la propriété de la dame Brémont, se demandant comment il fut possible qu'elle ne jouât aucun rôle en cette histoire.

Les morts, finalement, n'avaient pas grand intérêt, qu'il s'agît du Burnel assassiné ou de son meurtrier suicidé. Ils n'avaient été, en toute cette histoire, que résurrections, marionnettes habilement habitées par les serviteurs du grand duc, anciens prisonniers temporaires tels que l'étaient encore son frère et son père. Ces morts, il ne faudrait pas de nouveau les tuer. Ce qu'il fallait, dans l'esprit de Charles, c'était une reconquête, jouer le jeu de l'adversaire, reprendre ses territoires, retourner dans le quartier Saint-Jean-Eudes, oublier cette fuite effectuée, forcée, dans la peine, dans la tristesse la plus désabusée. Ce qu'il fallait, selon lui, et Damien comme Jan le suivirent à cette évocation, c'était de combattre le diable sur ce même terrain, le chercher là où les disparitions avaient eu lieu. Jan fut d'autant plus séduit qu'il était convaincu que ce territoire n'était pas depuis longtemps aux mains de Bune, que ce dernier avait fait venir la petite famille justement pour le conquérir, ce quartier, haut lieu d'esprits malins, d'un autre démon qui y sévissait depuis plusieurs décennies déjà.

*

Charles continuait de penser à tous les détails envisageables sur le chemin du retour. Il faisait encore chaud, même si le soleil commençait à prendre de la distance et à jouer avec les couleurs du spectre de sa lumière, derrière cet enfant épuisé par ces rencontres, ces découvertes, ces réflexions qui semblaient interminables, devant toutes les décisions à prendre. L'ébullition consécutive à la vaine tentative qu'il osait d'effectuer un bilan, eut pu bien être naturelle, tant la vigueur de la marche, l'état de nervosité ainsi que le poids des vêtements du bonhomme semblaient propices à sa perte. Il souhaitait apprécier l'intimité de son lit au plus vite, il recherchait ce salut qui, s'il pouvait paraître ridicule à qui l'eut croisé et l'eut entendu confesser ce besoin, n'en était pas moins essentiel à la sauvegarde fragile de ses espoirs. Il sentait le pendentif sous son maillot de corps, qui glissait

ou hoquetait, selon le mouvement, se rappelant ainsi à lui pour y raviver le sentiment de sa quête et surtout de son insécurité.

Mais la chaleur était un obstacle pour réfléchir alors, c'était bien ce qu'il voulait, aller au plus vite à la résolution de ce colossal problème. Les petites passes de ballon qu'il avait partagées avec Damien et son frère revenaient pour perturber sa conscience, la faible activité l'avait éloigné de la lucidité qu'il avait encore pu garder, subrepticement, pendant son échange avec le père de Damien, dans une conversation qu'il avait suivie plutôt qu'il ne l'avait alimentée. Des gouttes de sueur se décomposaient maintenant sur ses joues, venant chatouiller son menton.

L'idée que Damien et Adrien étaient tous deux condamnés, ne lui plaisait guère. Il avait en tête maintenant l'humidité qui cernait les yeux de leur mère, tandis que son époux racontait, encore une fois de trop, pour elle, cette histoire bien particulière. Charles revoyait l'excroissance, sur le plus vieux, qui formait une bosse visible à l'œil, au niveau ce qui devait devenir une queue. Ces enfants n'avaient pas de cornes, mais le responsable du manège n'avait certainement rien pu faire, se disait Charles, contre ce signe distinctif qui venait régulièrement percer les pantalons de Damien, cela l'avait frappé quand il avait aperçu l'endroit tandis qu'ils jouaient au ballon, au grand dam de sa mère qui, accablée par ce supplément malheureux, espérait que cette queue resta courte et que la contagion ne prit pas le jeune frère.

Charles passa devant la boutique de l'oncle Jacob, ce qui le détourna de ses déambulations mentales. Rien ne fit, alors, à l'idée qu'il n'avait absolument aucune envie de revoir cet oncle à ce moment, alors que justement l'homme était présent sur le seuil de la librairie. Charles savait que cette localisation était bien rare pour l'homme, il était certain qu'il était resté là pour le trouver et l'alpaguer au passage. L'homme était capable d'attendre longtemps, très longtemps, et sans

un seul client, c'était certain, pour venir le déranger, d'autant que sa posture pouvait, comme alors, être inhospitalière au possible. Avec Charles en vue, le regard étriqué pour ne pas le perdre, pour ne pas le manquer, un grand sourire vint à son visage, il était heureux, comme un enfant, de n'être pas resté là pour rien. Charles n'avait pas le droit de ne pas le voir, il alla donc chercher, au plus profond de lui-même, un faible rictus qui servit à donner le change.

Jacob lui fit signe d'entrer et referma son corps sur le garçon quand celui-ci passa enfin le seuil. Il n'y en avait pas pour plus de deux minutes, c'était annoncé à l'entrée, il n'avait en fait qu'à lui remettre un objet, mais pas n'importe quel objet, mais un outil nécessaire à son proche avenir et au salut des uns et des autres. Jacob lui-même se comprenait parmi l'ensemble des individus qui seraient sauvés par le garçon, il était impliqué directement dans l'affaire. De par le pacte, il y aurait des conséquences, de cette histoire, sur la route à suivre pour son frère et lui, peut-être un abandon, mais il n'était pas tout à fait temps d'en parler, il fallait voir avant les effets de ce qu'accomplirait Charles.

L'objet était au fond, Charles était poussé par une aura puissante en réserve. Une matraque, en métal, noire, sertie de plusieurs petits polyèdres pentagonaux, peu épais, en argent. À l'opposé du bout arrondi, au diamètre plus large que son pendant, une lanière, passant dans un trou, permettait de ne pas laisser s'échapper l'objet. C'est par cette petite corde que Charles attrapa l'arme, manquant de la faire rencontrer sa jambe, surpris par le poids et la violence du métal.

L'arme avait été remise par le serviteur de Malphas aux deux frères. L'immortalité était en effet garantie face aux autres êtres humains, et vis-à-vis des risques et maladies terrestres, mais cette arme était nécessaire pour se défendre face aux forces célestes, comme tout démon pouvait ôter la vie, malgré tout pacte passé avec un autre. Mais cette arme ne tuait pas certainement, comme l'avait expliqué le démon

à Jacob, mais elle éloignait, avant tout, ce qui était le plus souvent bien suffisant. La témérité des sbires, ceux auxquels on pouvait avoir à faire, restait limitée devant la rareté d'une contre-attaque dont la seule évocation leur paraissait redoutable.

De par tous les films qu'il avait vus jusqu'alors, de par la culture hautement catholique qu'il avait reçue, de par une vision manichéenne qui lui restait encore le point de vue le plus évident, Charles ne savait plus quelle place accorder à certaines notions. Était-il besoin d'une bénédiction ? Fallait-il prier ? Il n'osait pas même poser ces questions, pourtant évidentes. Pouvait-on combattre un démon avec l'aide de sorciers soumis à d'autres démons ? Cela paraissait inconcevable, en son esprit, et pourtant lui fallait-il le croire, l'admettre. En quel nom ces sorciers combattaient-ils l'une de leurs idoles ? Ne faisait-il pas lui-même partie de ces sorciers, maintenant ? Aurait-il pour lui le bénéfice d'avoir affronté le Mal, ou bien tout cela ne comptait pas plus ?

Ce qui importait vraiment, oui, c'était la vie de son père et de son frère, la priorité restait la même, inchangée. Mais il était ébranlé dans ses connaissances et dans ses certitudes, en soulevant la matraque, il ne pouvait pas dire, lui eut-on demandé, si ce qu'il allait faire serait le bien ou le mal, finalement, alors que des vies étaient en jeu. Sans la connaître, il était en train de perdre la foi. Il perdait, par là même, ses illusions, dans ce qui s'était signalé comme abstraction, puis comme absurdité, avant de devenir un combat virtuel, d'abord, contre l'essence du vice, ce qui allait être un combat qui tournerait le territoire conquis aussi bien à l'avantage des êtres humains qu'à celui des autres démons, qui s'y affronteraient indéfiniment.

De là Jacob pensait que la meilleure des solutions serait de s'éloigner, pour son frère et lui, et Charles comprenait bien cela quand il continuait son chemin vers l'appartement. Si Jacob et Jan étaient si forts, qu'ils s'éloignaient, que penser ce qui pouvait attendre le

commun des mortels ? La prédiction était un champ de bataille, c'est là que les deux vies perdaient leur importance, c'est là que le dilemme rayonnait, brûlant les iris, les nerfs et tissus qui conduisaient les images prophétiques au cerveau. Il était impossible d'estimer le nombre de ducs et marquis qui s'inviteraient à la fête, il était impossible d'imaginer le nombre de légions qui tiendraient le siège, dans le ciel, sous terre, dans les âmes, dans les murs, avant de fondre et de corrompre les corps.

Bune avait provoqué tout cela, c'est bien ce que le père de Damien avait dit. Bune voulait l'affrontement. Mais voulait-il gagner ? Charles n'en était plus si sûr. Que penserait le démon de cette matraque que le garçon s'évertuait à dissimuler de la vue des badauds puis voisins qu'il croisait ? Qu'était-ce qu'une arme contre un tel fléau ? Charles ne savait toujours pas si Bune était à l'origine des morts du passé, si les faits décrits dans les dossiers qu'il avait parcourus, procurés par Delaunay, n'avaient pas été l'œuvre de ce démon, ou bien d'un autre comme semblait le penser Jan. La tristesse et le malheur qui s'étaient abattus, à différentes périodes, dans le quartier Saint-Jean-Eudes, des êtres humains avaient sans doute été capables de leur origine, entre eux seuls, mais tout portait à croire, pourtant, que cela s'était tramé d'un ailleurs encore non sondé. Si Bune avait été à l'origine de cette atmosphère inquiétée, la raison de ses provocations semblait donc proche, à présent dans l'esprit de Charles, de ce qu'avait dit Jan. Le démon voulait montrer son pouvoir. Il voulait vaincre. Et cette idée, alors qu'elle eut refroidi n'importe qui, fut là pour rassurer Charles, qui gardait l'idée qu'il fallait davantage se méfier de celui qui se croyait déjà vaincu plutôt que de celui qui était sûr de l'emporter, pour la simple raison, concomitante, que Charles n'avait rien à perdre dans le cas présent.

Arrivé dans le hall de l'immeuble, il n'avait pas progressé au sujet de la bataille qu'il devrait livrer, mais il était convaincu, et ce n'était pas

un cheminement moins important qu'il avait suivi, que, quoi qu'il arrivât, le mal était fait, que l'humanité ne s'en relèverait pas, qu'il s'agît d'ouvrir la porte à d'autres maux ou de laisser la place à un fléau latent qui attendait son heure pour régner tout au moins dans cet espace avant d'en conquérir d'autres.

*

Il y avait un mot, dans l'entrée de l'appartement, sur le guéridon. Charles s'en empara avant de fermer la porte, mais il resta impuissant en voyant passer Pito, qui profita de la situation, son jeune maître avec les deux mains prises, pour s'échapper prestement dans le couloir. La simple existence du mot lui fit comprendre qu'il n'y avait personne ici, il ne prit donc pas la peine de s'attarder et partit chercher Pito, toujours avec la matraque au poignet, ses clés dans la main du même bras, et cette feuille qu'il n'avait pas le temps de lire.

Sortant, la porte refermée sur lui, il vit la queue de Pito passer la quarre, au loin. De haut, passée ce coin, il la vit au bas de l'escalier. « Doucement, Pito, reste là. » À la moitié des marches, il sentit un courant d'air alors bien malvenu. Il accéléra, par deux ou trois marches en volée, mais Pito s'était faufilée entre les jambes du voisin qui venait de rentrer. « Pito ! » Sur ses trois pattes, l'animal allait claudiquant dans l'allée, puis s'arrêta à mi-chemin de la voie routière assassine. Charles voulait au moins survoler le message maintenant, avant de continuer la poursuite.

« Charles,

« Je suis partie précipitamment en ville, avec Mathilde, les enquêteurs m'ont appelée, ils avaient du nouveau sur ton père et ton frère, ils veulent me voir de toute urgence. Ils m'ont dit qu'ils avaient retrouvé des vêtements, dans la petite ruelle de madame Brémont, ils veulent savoir si je peux les reconnaître. Ils m'ont expliqué qu'ils avaient arrêté quelqu'un, quelqu'un qui n'habite pas très loin. C'est tout ce que

je peux te dire, et je suis pressée. J'appelle à l'appartement, en espérant que tu ne sois pas rentré trop tard. Tu peux même m'appeler si tu veux.

« Maman »

Ce qui manquait pour Charles, c'était l'heure à laquelle Mathilde et sa mère étaient parties. Il était déjà dix-huit heures, il n'était pas rentré trop tard, mais la fuite de Pito l'empêchait d'appeler ou de recevoir l'appel hypothétique. Le message était trop court, selon Charles, même s'il comprenait la précipitation, lui-même frustré de ne pas en savoir davantage, quelque peu angoissé, aussi, mais bien moins que s'il n'avait l'espoir qu'une force étrangère fût impliquée, que l'on fût loin d'un ordinaire fait divers qui aurait fait état de meurtre sordide. Il n'en restait pas moins que l'urgence, pour lui, c'était de rattraper Pito, condition *sine qua non* pour obtenir plus d'informations sur l'enquête qui se poursuivait en ville. Il fallait rester concentré, ne pas chercher à imaginer s'il y avait ou non du sang sur ces fameux vêtements, si son père et son frère semblaient à la fois présents dans cette découverte improbable.

Pendant ce temps-là, Pito s'approchait dangereusement de la route, doucement, comme attendant son jeune maître avant d'aller plus avant. Charles se mit alors à courir, tout en glissant le message replié dans une poche, ses clés dans l'autre, la matraque obligatoirement maintenue par sa main droite redevenue libre. Alors Pito repartit de plus belle, non pas directement vers la voie passante, mais en bifurquant maladroitement vers la haie. Charles se mit au bout, s'accroupit, chercha du regard à l'intérieur, mais il entendait du bruit, le chat se faufilait encore, Charles la vit sortir à l'autre bout, cinquante mètres plus loin. Il reprit sa course, passant sur le trottoir, à petites foulées, rougeaud, il eut pu défaillir s'il avait entamé une véritable course.

Pito traversa une première voie, Charles avait en mémoire l'accident qui lui avait coûté une patte, même s'il n'y avait pas maintenant de véhicule à même d'aggraver les conditions physiques de l'animal. Charles accéléra autant qu'il put, donc, mais Pito semblait aussi déterminée, elle maîtrisait bien ses membres, maintenant, pour retrouver la saveur de prouesses techniques qui lui permettaient de profiter de courses rapides et de freinages contrôlés, quoiqu'encore un peu fragiles, toujours à quelques millimètres de collisions murales.

Pito tirait profit de passages étroits, de ruelles désertes et de bosquets touffus pour promener Charles à travers les pâtés d'immeubles ou de maisons. Ce dernier commençait à fulminer, d'autant que c'était bien la première fois que Pito lui jouait ce tour, sans qu'il put comprendre les raisons d'une telle balade. Entre cours, impasses et allées, l'animal restait inexorablement devant, à distance à peu près constante, de son poursuivant. Charles avait beau lui parler, l'appeler, l'exhorter, il n'y avait rien à faire, et personne pour l'aider. Il fallut traverser un boulevard, c'était calme, Charles arrivé derrière avait plus de crainte à passer que son chat, qui n'en prit pas d'avance pour autant. Elle l'attendait. On passait ensuite dans des cours privées, Charles restait sur ses gardes, il avait son excuse, au cas où, toute faite. Pito passait dans le trou d'une palissade quand Charles devait escalader celle-ci. Pito prenait certains petits couloirs quand Charles devait faire un détour d'une centaine de mètres pour se retrouver au même point. Pito évitait soigneusement la grande rue que l'on entendait mugir à proximité.

Les bâtiments se faisaient enfin plus espacés, on commençait à apercevoir quelques champs. Pito continuait sa route, restant du côté des habitations, trouvant son chemin sans aucune difficulté, sans trop perdre de temps, si ce n'est à attendre Charles, qui avait beaucoup plus à réfléchir, du simple fait de son humanité. Pour continuer ensuite, la voie la plus évidente était l'autoroute, qui s'ouvrait sur la droite, mais

Pito ne pouvait pas s'y risquer, elle prit sur sa gauche, longea deux corps de ferme avec Charles à ses trousses. Sur les surfaces d'herbe, Charles voulut rattraper son retard, en finir avec cette farce, mais Pito avait anticipé cela, elle accéléra aussi, avant le garçon, qui ne put, sur les cinq cent mètres ainsi parcourus, qu'esquisser l'espoir de mettre la main sur la bête, sans y parvenir. Le nouveau corps de ferme entama son courage, accroupi, les mains en appui sur la matraque au sol, il eut abandonné Pito s'il n'avait pensé à sa sœur et à son amour pour l'animal. Il pensait à sa mère, à son père, à son frère, enragé de ne savoir ce qu'il en était, de cette affaire, embêté de ne pouvoir continuer de réfléchir à sa quête.

Mais qu'avait donc ce chat, qui le regardait, également à l'arrêt, qui miaulait comme pour l'entraîner à continuer la course ? Charles ne tenait plus à croire qu'il n'y avait rien qu'une fuite animale derrière cette poursuite. Il acceptait peu à peu l'idée que Pito voulait l'emmener réellement quelque part, et la destination, dans l'orientation prise, ne lui semblait pas inconnue. Il fallait continuer, le but restant d'attraper la bête, avec l'arrière-pensée malsaine d'une ou deux caresses vigoureuses en cas de succès. Pour l'instant, les deux champs suivants, qui étaient cultivés, ne lui donnaient aucune chance, ils contribuaient même à lui casser les jambes, sur une distance plus longue encore.

Il ne s'agissait ensuite que d'alterner villages, surfaces en herbe et surfaces cultivées, sur une distance de deux ou trois kilomètres, sans aucune inquiétude à la traversée des propriétés privées. Charles fut d'abord étonné de l'endurance de Pito, puis il se persuada qu'il n'y avait rien de Pito dans tout cela. Ils s'arrêtèrent plusieurs fois, Charles perdait l'eau de son corps. La faim, d'un simple creux, prenait forme évolutive en distensions stomacales qui venaient à provoquer des crampes de plus en plus régulières. Le jeune garçon se tenait souvent accroupi, appuyé sur la matraque, et cela passait, mais il sentait son cerveau ramollir et ses os se raidir.

Il leur fallut rien moins que deux heures et demi pour arriver aux portes de la ville. Charles était en nage, Pito continuait. Charles s'assit en bordure d'un dernier champ, jouxtant les premières voies urbaines, sans aucune envie d'avancer encore, en estimant le parcours jusqu'au quartier encore long de deux heures. Il était vingt-et-une heures, sa mère était à sa recherche, la police était à sa recherche. Il eut pu se faire remarquer, se signaler, mais il n'était pas arrivé là pour rien. Pour autant, il ne pouvait pas continuer à pied, d'une part à cause de l'inconnu, sans Pito pour le guider correctement, d'autre part à cause du temps qu'il estimait encore, il savait qu'il était à l'opposé de sa destination, il lui fallait le même temps encore à pied, ce qu'il était incapable de supporter.

Il y avait un quartier proche, il suffisait de traverser le boulevard périphérique, par un pont agrémenté d'un étroit trottoir. Au bout de ce pont, l'intelligence alors précaire de Charles le fit réagir à la vision d'un abribus. Il était tard, mais il n'osa pas rejeter l'espoir de cette possibilité. Trois lignes passaient là. Pour deux d'entre elles, le service était terminé depuis trente minutes environ. Mais pour la dernière, des principales et plus longues, on allait jusque vingt-trois heures. La ligne traversait la ville, d'ouest en est, elle passait dans le quartier, c'est la ligne que Charles prenait avec sa mère, sa sœur et Louis quand ils allaient faire des courses dans le centre. Il y en aurait pour moins d'une demi-heure, à cette heure, et il n'y aurait pas à marcher. Charles était sauvé, même si la présence de la matraque lui posait maintenant plus de problème qu'auparavant. Si elle l'avait handicapé dans sa marche à travers champs, elle allait constituer un lourd obstacle à sa montée dans le prochain bus. C'était un problème d'autant plus grand que Charles n'avait aucune monnaie sur lui, qu'il comptait bien négocier la gratuité du trajet. Sans matraque, cela ne lui paraissait pas impossible, d'autant qu'il avait l'attitude suffisamment déconfite pour se faire comprendre et pour inspirer une certaine pitié. Mais avec l'arme, sertie d'un argent qui brillait sous les lumières des réverbères,

c'était une autre paire de manches, une menace éventuelle. Il n'avait toujours aucun moyen de la cacher, c'était déjà lourd d'éviter que les automobilistes passants ne la vissent, cela paraissait mission impossible avec le chauffeur.

L'apparition imminente du véhicule, Charles n'avait que peu de temps pour que l'éclair vint à son cerveau. Les manches moites, il prit l'initiative ardue d'ôter son pull pour en enrober la matraque, qu'il garderait dans les bras, telle un pain de cinq livres. Son maillot collait à la peau, par endroit, le pendentif ressortait dangereusement, laissant deviner, à travers le tissu, la forme indécente que prenait la quête de l'enfant, l'introduction inconnue dans une enceinte avenante. Charles prit la mesure d'une fraîcheur nouvelle, amplifiée par un courant aérien nouveau et par son humidité frileuse.

La matraque enroulée, le bus prit son virage, au tournant lointain, tout phare en code, le numéro et la destination criant d'orange sur le soir introduit. Les réverbères en perdirent leur éclat, Charles aussi, si ce n'était déjà fait, l'arme cachée ne résolvant en rien ses soucis de liquidités. Arrêté au feu rouge précédent, le chauffeur voyait Charles, cela sonnait pour ce dernier comme le début du défi qui lui était proposé par une quantité inquiétante de mauvaises circonstances, sans un soupçon d'aléatoire.

Il était hors de question que cela capotât, si bien que tout prit à merveille. Le jeune homme en si mauvaise posture, le sentiment de ce qu'il cachait bien ancré dans les commissures de ses lèvres, l'esprit toujours occupé par un Belzébuth ou par un Lucifer excédentaire, sans encore les connaître, ni d'Ève ni d'Adam, le chauffeur ne vit que du feu à son atermoiement, pour autant très sincère, dans le même temps mensonger, le prétexte bien trouvé, au dernier moment, dans l'urgence, d'un oubli de téléphone qui rendait le rendez-vous impossible avec maman. Les bras tremblaient, tout le corps même était pris d'hésitations nerveuses, le chauffeur était conquis, surtout

que c'était son dernier service et qu'il préférait toujours au moins un maître à bord, avec un sourire en prime à la retombée, pour rendre la parcours plus agréable. Charles n'avait qu'une envie, quand il fut monté, entre la chaleur artificielle et l'air naturel, froid, c'était de s'asseoir et d'attendre, il put le faire plus aisément qu'il ne l'avait pensé dehors.

Les lumières de la ville venaient bercer le garçon, d'alternances irrégulières entre ombres, halos, blancheurs jaunâtres, orangeades sirupeuses en enfilades précaires. Mais Charles n'avait pas droit au sommeil, pas maintenant, il sentait approcher le but de nombreuses errances, dans un dernier cheminement finalement si précis. Les arrêts étaient bien rares, quelques âmes passaient là pour avancer de quelques rues. Charles était assis aux trois quarts du véhicule, du côté gauche, perdu dans un ciel dégagé mais blanc.

Il sortit le message de sa mère, afin de prendre le temps d'y voir plus clair et de réfléchir à ce tout ce qui pouvait en être déduit. Il savait déjà qu'il y aurait de grandes chances à ce qu'il la vît dans le quartier, en y arrivant, et il n'était pas persuadé d'avoir envie de la rencontrer là, il n'était pas certain même que cela fût nécessaire, utile, opportun. Il se résolut donc à se méfier, à soigner une approche discrète de l'appartement, son véritable but, la clé selon lui de tout mystère, plus que toute autre maison qui pût être intégrée dans l'histoire. L'appartement était au centre. Bien sûr, il ne le savait pas, mais il se doutait que c'était le cas, que ce logement avait été loué de nouveau à une nouvelle famille, après leur départ, ce qui ne serait pas pour faciliter sa quête.

Dans le message, il était aussi question de vêtements retrouvés, sans aucun détail descriptif. Ce qui l'avait glacé à sa première lecture, et qui lui donna de nouveau des frissons, c'était le nom de la dame Brémont, qui ne semblait pas vouloir abandonner la partie, alors qu'il était longtemps resté persuadé qu'elle n'avait rien à voir là-dedans,

malgré la courte et surprenante rencontre qu'ils avaient faite devant son entrée, malgré la gêne qu'avait occasionné, chez chacun d'entre eux, l'échange impromptu qui s'en était suivi, malgré les rumeurs qui couraient sur elle et que leur avait rapporté Delaunay. Oui, Delaunay, il se rappela l'homme, alors, qui lui avait apporté son aide, vainement sans doute, qui lui avait fourni cette quantité de documents de toutes tailles, de toutes époques.

Dans les réalités successives, les forces extraordinaires trouvaient comme des explications rationnelles, tandis que le père de Damien avait bien insisté sur le fait que le démon avait contrôlé toutes les circonstances, pour en arriver là, d'un travail de longue haleine qu'un être humain n'eut certes pu suivre aussi bien. Où se situait Delaunay ? Était-il aussi vile qu'un Burnel ou qu'un Hersent, malgré lui ? Charles en venait à estimer qu'il ne pouvait finalement se fier qu'à lui, devant Bune, et que le règlement des parties ne se ferait pas avant la confrontation ultime, mais bien après que les questions essentielles fussent réglées.

Charles supposait que sa mère et sa sœur étaient en sécurité, relativement, près d'agents de police, malgré les rencontres probables avec la dame Brémont et avec cet homme mystérieux qu'Isabelle disait qu'on avait arrêté, suspect. Cet homme habitait donc dans le même fameux quartier, eut-il été possible que ce fût de chez lui que venait la jeune fille, déguenillée, dévorée par un homme qui n'avait plus, après des siècles, cet accès aux femmes faciles, protégées par le saint homme, Jean Eudes, femmes qui venaient encore, il y a quelques années, toujours sur les dires du Delaunay, besogner au bord du canal, à cent ou deux mètres, tout au plus, de cette ruelle poussiéreuse. Les souvenirs de Charles étaient fatigués, que se rappelait-il vraiment de la demoiselle, si ce n'était la saleté qu'elle présentait partout sur elle et la peur qu'elle lui avait inspiré alors ? Ils avaient entendu une voix

d'homme en elle, il se souvenait bien de cela, ils n'en avaient jamais reparlé, elle était partie, noire, dans sa propre crasse.

Charles replia la feuille en songeant aux coups de téléphone qui devaient retentir depuis maintenant quelques heures dans leur nouvel appartement. Il repartit, sans plus se soucier de ce détail, dans une observation cadencée des décors extérieurs. Sur le point de sombrer, l'activité du centre-ville vint redonner vigueur au garçon. Il n'avait malheureusement plus grand espoir pour sa santé, toujours obligé de tenir le pull sur ses genoux, mais il mesurait toutefois si bien la valeur de cette soirée qu'il savait qu'il tiendrait jusqu'à son terme, quelles que fussent les conséquences de cette témérité.

Lors de la traversée du centre, la fréquentation du bus se faisait plus importante, ce qui l'obligeait, de manière constante, à vérifier l'arme, qu'on ne pût la deviner, à cacher son air las. C'était gênant sans l'être, il en avait conscience, d'un mal nécessaire. Ce fut la partie la plus longue du parcours, à force d'arrêts systématiques, de frais noctambules parfois peu habitués à prendre rapidement la marche du transport public. Charles pestait, en son for intérieur, contre cette population si futile à cette heure.

Puis, à son contentement, pour un temps plus court qu'il connaissait bien, le bus se vida de nouveau, mais jamais complètement, pour amorcer la dernière partie de son trajet, en suivant l'un des plus grands boulevards de la ville, sans habitations notables avant l'arrivée dans le quartier Saint-Jean-Eudes. Les lumières étaient plus espacées, plus faibles, les voitures plus nombreuses à dépasser Charles, seuls mouvements rapides qui lui permettaient de ne pas sombrer de nouveau, mais dans une régularité pour le moins lancinante. Il sourit à reconnaître les néons des boutiques, devant l'hôpital, encore éclairées, pour une partie de la soirée, avec quelques badauds, encore, rentrant chez eux, fumant, sortant du bistro sur le point de fermer. Le bus enfin à son arrêt, ils étaient trois à sortir, après quoi on laissait le chauffeur

seul, il n'y avait personne pour prendre le relais. Charles attendit, il voulait être le dernier, toujours afin de ne pas être remarqué.

Dehors, le froid reprit le dessus. L'air passait sous son maillot de corps, ses jambes s'étaient engourdies, mal assis qu'il avait été après une longue marche. Son esprit retrouvait l'anxiété, à peine volatilisée, tournant depuis tant de jours alentour. Il était tout entier, un véritable poids pour ses pieds, qu'il sentait vaciller, hésiter, tandis qu'il se mettait à lancer de petites foulées vers son but. Dans son pull, la matraque, plus que jamais, le gênait, la laine même contre sa peau l'irritait, il sentait l'objet glisser, ses faibles mains n'étaient pas suffisamment soutenues par sa propre volonté, mais il tenait bon, de son buste et de ses bras rassemblés. Il portait le tout comme un indispensable trophée, comme une question de vie, un trésor innommable à mener à tout prix dans un antre sacré. Aussi faible fut-il, il n'avait pas le droit de trébucher, cette idée suffit à l'emmener au bout, en longeant les hauts murs de l'hôpital, en bifurquant au plus court, par deux ruelles étroites et bordées de ces anciennes demeures à demi condamnées. À vingt mètres de l'immeuble, sagement, Pito l'attendait.

*

Son regard était attiré par le chat, mais il se devait de rester vigilant, il ne voulait pas que sa mère le surprit là. Pour autant, mais il n'en pouvait rien savoir, seulement s'en douter, Isabelle n'était plus dans le quartier depuis près d'une heure. Elle était au poste de police principal de la ville, près de l'endroit, fut-ce un fait exprès des aléas d'une vie déjà bien remplie, où Charles avait pris son bus. Pour autant, le garçon ne pouvait pas plus savoir qu'elle serait de retour assez tôt pour le surprendre dans les lieux du dénouement d'une histoire qui, aux dires d'un Delaunay par exemple, avait bien assez duré.

Isabelle pleurait, pendant que son fils reconnaissait Pito devant lui. Mathilde était dans une pièce, sous la surveillance d'une gentille nourrice en uniforme, elle attendait, elle n'avait pas envie de jouer, sur le point de s'endormir, ce que souhaitait sagement sa gardienne. Isabelle conversait, entre deux sanglots, avec l'inspecteur Dupuis, homme fort d'une cinquantaine d'années qui avait sous sa main une jeune recrue nommée Martin, vingt-trois ans, qui n'avait qu'à apprendre, laissant toujours la parole à son aïeul, prenant parfois des notes, effectuant des sorties ponctuelles pour aller dans un bureau voisin informer son collègue Amiart. Celui-ci se chargeait de questionner, encore et encore, le personnage obscur qu'on avait arrêté près d'un tas de tissus ensanglantés qui correspondaient à des vêtements de petite taille.

Isabelle pleurait surtout parce qu'elle ne parvenait pas à joindre Charles. L'inspecteur était au courant, une voiture était près de leur nouvel appartement pour mener quelques recherches, une autre voiture était partie dans le quartier Saint-Jean-Eudes, comme Isabelle était persuadée que c'était bien là qu'il fallait chercher. Elle voulait même qu'ils y allassent avec elle, à n'importe quel moment. Dupuis lui fit la promesse qu'ils iraient aussitôt qu'elle aurait fini de répondre à ses questions cruciales, comme on n'était pas sûr, dit-il plusieurs fois, de pouvoir garder le suspect dans les murs sans autre élément formel que de l'avoir seulement trouvé près des vêtements, malgré le sang qui se trouvait aussi sur ses propres guêtres. L'homme disait avoir seulement touché le tas suspect, lui-même. Isabelle ne croyait pas en son implication. Ce qui la gênait le plus, c'est qu'elle avait été incapable de reconnaître les affaires de Louis, si bien que, malgré toute la solidarité dont elle put faire preuve, en était-elle persuadée, le voulait-elle seulement, en d'autres circonstances, il ne lui seyait pas de participer à une enquête qui n'avait d'autre rapport avec elle que ce territoire dans lequel elle gardait encore espoir de retrouver ses hommes. Ces vêtements, elle n'avait tout simplement pas envie de les

reconnaître, elle n'y croyait pas, voilà tout, et ce raisonnement ne plaisait pas à Dupuis, ce pourquoi cela traînait, elle ne parvenait pas à s'en défaire. Elle avait appelé trois fois, elle savait que Charles viendrait, il n'y avait en elle, ce soir, que des intuitions, et ce soir elle ne voulait pas s'en défier : on les avait attirés là.

Dupuis se caressait les joues, sur lesquelles les poils bravaient maintenant sans vergogne son rasage matinal, tout en cherchant ses questions, à court d'imagination, d'intelligence, loin de se douter que ce qu'il cherchait à résoudre bravait sa raison. Martin, circonspect, autant qu'il put l'être dans cette passivité, était prêt à rapporter tout élément nouveau à son chef. Il réfléchissait aussi, mais rien ne lui venait jamais à l'esprit, il y avait bien une pensée pour le sachet d'herbe qu'il avait confisqué la veille dans une rue voisine et qu'il avait gardé dans son casier pour son cousin boulanger, qu'il comprenait avoir besoin d'exercer son art dans un état pas si dangereux pour les autres, après tout. Il ne parvenait jamais à se concentrer sur le tas de vêtements, il l'avait pourtant observé pendant vingt minutes, seul, premier sur les lieux avec Amiart, qui s'était quant à lui chargé de coffrer Jean Perquerel, un homme qui n'avait finalement eu pour eux rien d'innocent. C'était la dame Brémont qui les avait appelés, elle leur avait dit de se dépêcher, tant que Perquerel restait étrangement immobile près du paquet, ils étaient donc venus en urgence.

Martin avait bien vu, alors, les épines qui fleurissaient tout le maillot de corps qui posait en évidence sur les autres tissus. Cela put avoir son importance, mais il ne pensait vraiment pas bien loin, effrayé maintenant par une jeune fille qu'il avait forcé d'une salace gentillesse, dans la matinée, encore une de ses fréquentes faiblesses, lors d'une visite provoquée par un tapage qui l'avait amené à reconnaître quelque forme bien particulière de recel, liée à une quantité non négligeable de statuettes d'extérieur, sans aucune valeur, tout juste signalé par leurs propriétaires. Il hésitait à retourner la voir, comme il le lui avait

promis, mais la paranoïa le prenait parfois par surprise, il pensait maintenant à sa femme. Dupuis le rappela à l'ordre, toujours aussi peu inspiré. D'un sursaut, Martin prononça deux mots, « petite salope », qui, s'ils n'étaient pas du tout destinés à Isabelle, la firent se lever d'un bond pour exiger d'aller maintenant dans le quartier pour y retrouver Charles, s'il était possible, pour eux, de ne pas en perdre un autre, toujours dans les larmes.

Amiart, plus à l'aise que ses acolytes, continuait, depuis qu'il l'avait arrêté, soit depuis cinq heures, de mettre la pression sur Perquerel, qui, s'étant réveillé d'un coma indéterminé au moment d'arriver au commissariat, ne comprenait absolument rien de ce qu'on lui voulait, de ce qu'il faisait là, de ce qu'on lui reprochait. Habitant sous le quartier, près du canal, il se souvenait d'être parti pour des courses alimentaires, et un peu d'alcool aussi, oui, mais si peu, deux bouteilles de vin qu'il n'avait pas encore bues, non, aujourd'hui, il n'en avait pas bu dans la journée. Il en buvait parfois, les autres jours, mais là non. Il se souvenait d'avoir monté la côté, mais tout s'arrêtait dans sa tête au moment de tourner à droite pour le supermarché. Amiart lui affirmait qu'il avait bien continué tout droit, qu'il était ensuite parti à gauche, avec ces hardes. Perquerel soutenait que non, il n'avait rien d'autre avec lui que sa monnaie. L'absence de papiers, bien sûr, ça allait contre lui, mais il se défendait comme il pouvait, malgré tout, y avait-il besoin d'empocher ses papiers pour aller faire trois pauvres courses.

Amiart était sans doute aussi fragile que son collègue Martin, ils eussent tous deux pu voir que les vêtements étaient déjà là, avec un peu de sang séché dans la poussière de la ruelle. Perquerel, ne se rappelant de rien, ne pouvait pourtant pas opposer cela. Dupuis était aussi berné, le tas avait été emmené dans la voiture de ces deux jeunes collègues, contre toutes les règles établies. Isabelle, dans le quartier, avec Dupuis, n'avait rien pu trouver de plus, et la poussière, cette poussière trop fameuse avait fait son œuvre, avec la dame Brémont à

ses côtés pour donner sa version des faits, tellement sûre d'elle, oui, mais pour autant très différente de ce qu'en avait connu Isabelle quand elle l'avait rencontré la fois d'avant, avec un air de Perquerel dans les yeux, que seuls Martin et Amiart eussent pu déceler s'ils avaient eu la moindre compétence.

Amiart soutenait qu'ils pouvaient garder le suspect. Dupuis n'en était plus si sûr, il accorda des questions supplémentaires, la condition donnée qu'il eût un véritable élément à charge à leur retour. L'inspecteur emmenait Martin avec lui.

Isabelle participait, dans le hall, à cette heure vide, à la réunion improvisée des trois policiers. Une autre jeune recrue vint à leur rencontre avec un homme en blouse blanche qui approchait la quarantaine, les cheveux déjà grisonnants, le pantalon trop court, l'œil concentré, l'esprit désireux de prendre la fuite. Martin et Amiart furent pris de panique. Trois jours auparavant, le second s'était arrangé pour récupérer un flacon d'urines fiables du premier pour passer sans encombre le contrôle médical des services. Martin avait arrêté les substances illégales, il en avait l'âme en paix, tandis qu'Amiart continuait à fumer directement dans les poches des dealers, ce qui leur évitait paperasses et renforts. Mais l'homme ne venait pas pour cela. On l'avait appelé pour des analyses, il voulait faire les analyses, tout au moins récupérer le nécessaire. Dupuis n'aimait pas se séparer de pièces précieuses, il se croyait surtout toujours à même de tout comprendre seul, mais il résolut à donner toutes les indications utiles à la demoiselle, qui repartit avec le médecin, laissant en sueurs ses deux camarades.

Isabelle quitta le commissariat, alors, à vingt-deux heures. Cela faisait quinze minutes que Charles était arrivé devant Pito. Sur ses trois pattes, le chat semblait toujours aussi alerte, malgré tous les kilomètres parcourus. On peut douter que Martin et Amiart eussent reconnu le regard de Perquerel dans les yeux de Pito, d'autant que

c'était plus complexe que cela, l'essence de Bune se décomposait si aisément que plusieurs absorptions devenaient possibles, que plusieurs de ses caractères, par conséquent, étaient visibles, surtout quand on passait de la forme humaine à celle d'un animal domestique. Le fait de se douter des phénomènes aidait grandement, et c'était le cas pour Charles. Il ne voulait plus être dupé, en eut-il encore le contrôle.

L'appartement était occupé, Charles n'était pas convaincu qu'il y eut besoin d'aller rencontrer ses nouveaux occupants. L'appartement n'y était pour rien, ils l'auraient bien appris d'une manière ou d'une autre, si cela avait été le cas. Pito l'attendait parce que cela raisonnait comme un point de rendez-vous. Charles, sans cela, se fut dirigé vers la maison dans laquelle avait disparu son frère, dont le terrain était maintenant aussi vide que l'endroit dans lequel son père avait cru s'enfoncer. Il n'avait aucune envie d'estimer que la ruelle de la dame Brémont fût une voie pertinente, non plus que Delaunay eût encore un rôle à jouer dans cette histoire. Il avait bien fait attention à passer discrètement le long de la clôture de ce dernier, contre le mur en face, de l'école, dont le trottoir était heureusement bordé de platanes épais.

Pito ne bougeait plus, arrivés là. Charles ne parvenait pas à garder les yeux sur l'animal, il observait les maisons voisines, celles dans lesquelles son père avait vu de mauvais pressentiments, indéfinis. Pourtant le quartier paraissait plus vivant, en ce printemps, qu'au milieu de l'été, quand ils étaient arrivés et avaient perçus le vide, partout, dans les maisons abandonnées comme dans les propriétés les mieux entretenues et les plus fraîches. Charles était insouciant, avec son frère, quand ils se promenaient, couraient, dans les rues et avenues désertes. Alors que ce soir quiconque eut pu se sentir en sécurité, entouré, Charles se sentait plus seul que jamais devant une adversité quasiment invisible. L'atmosphère même était un ennemi redoutable. Il fallait rester dehors, c'était la première règle à venir dans l'esprit de Charles. Il fallait ne sortir la matraque qu'au dernier moment. Il lui

fallait éviter de rencontrer sa mère avant de rencontrer le démon, afin de ne pas perdre pied, de ne pas se laisser convaincre trop vite de tout abandonner. Cette idée l'engagea à s'éloigner de l'appartement, sans savoir dans quelle direction.

La vision subite d'une voiture de patrouille le fit se retourner et se diriger vers l'espace de stationnement situé derrière l'immeuble. Il accéléra le pas quand il constata, au bruit, que la voiture le suivait. Il trouva la brèche du grillage qui menait dans la cour de l'école et courut le plus vite possible. La voiture fit demi-tour. Charles connaissait un moyen de sortir par un autre passage, mais il se sentait finalement au bon endroit, restant juste à l'abri des regards passants, souhaitant que les deux agents de police eussent compris qu'il essaierait de sortir d'un côté moins éclairé.

Pito ne l'avait pas suivi, mais Bune si. Sortis du chaton, les démons lâchaient une vapeur brune sur le macadam, autour de la cour, dans la lumière jaune et grise des lampadaires. C'était là l'isolement que Charles redoutait tant, dans une structure inhabitée, même s'il était dehors cela ne changeait plus grand-chose.

La vapeur s'accompagnait d'un souffle qui venait caresser, de loin, les jambes du garçon. Le pendentif, aussi petit et obscène fut-il, protégeait pour l'instant l'enfant d'une attaque frontale qui lui fut logiquement fatale. Mais des tentatives d'intrusion lui parvenaient nettement. Il comprit qu'il ne serait pas aussitôt menacé physiquement, mais il rencontrait des pensées insidieuses, qui lui faisaient bien prendre conscience du danger qui le guettait. Il put ainsi apprendre que les vingt kilomètres qu'il avait parcourus dans la soirée restaient bien inférieurs aux cinquante kilomètres que son père avait avalé dans sa jeunesse, entre Lille et Arras, exactement vingt-et-un ans plus tôt, quand il avait cru partir pour faire le vide en lui tandis que Bune s'exerçait paisiblement à prendre la main sur sa vie, et surtout sur celle de ses parents. Il n'était pas prévu, c'était dit sournoisement,

subrepticement, que Charles eut à quitter sa région natale pour un espace isolé, ce qui avait bien été le cas de son père, et le flux qui entraînait dans le cerveau de Charles insistait sur le fait que son père avait toujours pensé rester maître de son parcours, alors que son destin ressortait d'une courbe dessinée par un démon joueur. Pour Charles, il fallait que cela s'arrêtât bien plus tôt, il ne resterait que deux femmes, innocentes et inoffensives pour un diable si sûr de sa virilité. Les démons ne se servaient du sexe féminin que pour abuser l'homme, non pas, entendit Charles, que l'un ou l'autre sexe fut plus malléable que l'autre, mais qu'il était évident que le déplaisir et l'errance du mâle étaient beaucoup plus amusants.

Charles voulait résister. Il ne pouvait rien contre ces mots désagréables qui passaient directement du nuage brunâtre à son entendement, mais il pouvait bouger, certes bien difficilement, et le pendentif s'avérait efficace. Il ne savait pas ce que son arme eût pu faire contre ce qu'il voyait comme de l'air condensé, il se devait d'attendre, tout en rejoignant la civilisation, l'humanité. À mesure de ses pas, ou plutôt de son introduction poussive, la vapeur se faisait plus dense, avec une distance toujours égale, mais une avancée bientôt freinée, et la vision persistante d'un renversement, vision d'autant plus intégrée par le garçon que la voix de Bune était passée de considérations passées à des menaces imposantes et trop actuelles pour laisser Charles indemne bien longtemps.

« Charles !!!

-Maman !!!

-C'est votre fils ? posa Martin benoîtement après avoir subi les deux cris. Il faut le sortir de cette boue, continua-t-il tout en se dirigeant vers la mélasse.

-Non, pas comme ça, lui cria Charles. Mais il était trop tard, d'autant que Martin avait toutes les bonnes grâces des démons, au vu de

comportements si pervers. Il disparut dans une vapeur qui se réchauffa, s'enflamma au seul endroit de son introduction, entre Charles et sa mère.

-Charles, pleura sa mère, pendant que Dupuis reculait vers la voiture qui les avait amenés là. »

Charles, seul dans cette cour, n'avait rien à répondre à sa mère, si ce n'est « maman ! », qu'il exprima sourdement, sans exclamation véritable. Il aurait donné beaucoup pour voir Jan, Jacob, ou même encore Damien. Il avait besoin de forces extérieures pour le seconder. Ainsi, il ne trouvait pas de lui-même par quel éclat d'action il se devait de commencer. Il y avait bien eu des conseils, de la part des Hollandais volants, mais ce n'était pas mince affaire que de remettre les propos dans le bon ordre, dans l'urgence. Il n'avait pas eu le temps de s'y préparer, finalement.

Isabelle n'avait pas plus d'idée, mais savait qu'elle avait devant elle une possibilité, jusqu'ici totalement écartée, de revoir ses deux hommes disparus. Elle savait que son fils tenait une chance. Elle le soutenait de loin, il lui était impossible d'approcher, encore moins depuis qu'elle avait observé l'agent de police disparaître par enchantement. Il n'en fut pas moins que, grâce à elle ou encore grâce à Jan et Jacob, qui, chacun de leur côté, pensaient fort au garçon et à son combat, il n'en fut pas moins que l'instinct prit le pas sur l'inaccessible raison, en Charles, et que les gestes s'accomplirent comme ils le devaient, non pas comme il l'avait entendu, parce que les conseils avaient somme toute été limités, mais comme ils devaient se transmettre au besoin.

Charles arracha littéralement son pendentif de sa main droite et le jeta par terre, tandis que l'autre main tenait toujours fermement l'arme dans le pull, contre son corps. Le petit objet provoqua le dégoût, au sol, des entités démoniaques. La vapeur se souleva jusqu'à hauteur de

tête, ramenée des arrières pour former un champ plus compact, opaque, à une distance un rien plus éloignée de Charles. Il fit alors tomber le pull, on eut pu même croire que le vêtement s'en allait seul, il partait recouvrir le phallus. Le garçon empoigna des deux mains le manche de la matraque sertie, puis allongea le pas, fit tournoyer l'arme, si lourde toutefois qu'elle ne passa pas plus haut que l'épaule, et fit un mouvement circulaire motivé, au-delà de ses forces, dans le nuage brunâtre.

Il sentit bien que la vapeur avait de la consistance, il ne s'agissait pas seulement de fouetter l'air. Il pénétrait le mal, à travers lequel il pouvait apercevoir sa mère, attentive, apeurée mais confiante. Au bruit de l'arme giflant la masse, répondit un souffle rauque et sourd, suivi d'un grognement qui engagea Charles à redonner l'assaut. Ce nouveau mouvement fut accompagné d'un phénomène décisif. La chaleur aidant, le pendentif, à terre, se découvrit peu à peu. D'une confection de Jan, l'objet n'était pas une simple amulette. Le père de Damien connaissait bien les démons, de documentations nombreuses et d'entretiens instructifs. La vapeur et son humidité si chaude vinrent à bout de la pâte à sel. L'étalement de la substance faisait toujours réagir les entités pressantes, ajoutant les grognements aux grognements, favorisant certaines fuites.

Bune était loin d'être seul, une légion au moins tenait les environs, quelques soldats avec lui, juste à côté. Bune au-dessous de sa cohorte, loin du contact risqué de la matraque, vit la petite quantité de sel se répandre, donnant encore quelque sécurité pour Charles, qui frappait du bon côté, protégé sur sa gauche, visant toujours sa mère comme une possible délivrance, ne pensant même plus alors à son frère ou à son père. Bune vit l'élément qu'il redoutait, gardant l'œil sur le tas de sel, d'où s'éleva une autre vapeur, noire, blanche et rouge, quant à elle, partant droit, force d'élégance, crachant de courtes ondes qui venaient brûler un nuage qui continuait de souffrir, qui se décomposait. Charles

finissant son deuxième mouvement, découvrit son allié, distinguant le reste du collier. Il pensa aux fioles que possédait le père de Damien, l'homme était donc bien venu avec lui, donnant au jeune garçon quelques forces tout aussi démoniaques qui étaient, de la part d'Andras, à son humble service, forces qui savaient comment agir en de telles circonstances.

La nouvelle vapeur était clairement supérieure à la masse, en puissantes concurrences démoniaques. Bune envoyait toujours des pensées se voulant déroutantes à Charles, mais celui-ci savait trop la fin de ses adversaires proche pour se laisser distraire. La dispersion rendait sa mère beaucoup plus belle, il pensait de nouveau à Louis et à son père, qui, se disait-il en continuant de battre les vapeurs, étaient peut-être en route, déjà, voyant de leur côté le champ libre qu'il était en train de préparer avec l'appui de cet allié précieux. Le nuage continuait de perdre en vigueur, la légion d'Andras, invisible, dans un combat fantomatique, s'en sortait haut la main, par contre insuffisante, à elle seule, pour provoquer Bune et le vaincre. Dispersé, le nuage gagnait en hauteur, tandis que la légion d'Andras se gardait d'aller plus avant dans le ciel.

Charles leva la tête. Dans la brume, on distinguait trois têtes, au bout de longs cous incolores, avec une autre tête, plus près du corps, à savoir celle qui envoyait toutes les ondes négatives qu'elle pouvait contenir. Charles menaçait de sa matraque, jamais il ne s'était senti aussi fort, les polyèdres d'argent brillaient, eux aussi très agressifs. Le garçon, comme il ne pouvait pas lancer l'arme à l'ennemi, se baissa pour ramasser le peu de sel qui restait à terre, il le lança en l'air, aidé par un élan des légions d'Andras, elles aussi allergiques à la substance. Là-haut le grognement se fit plus terrible encore, Bune était terriblement démuni. Ses légions avec lui, il gardait son aura sur ce qu'il possédait, mais après un tel coup il n'avait plus le choix.

Bune avait perdu, Isabelle le sentait, et pas seulement cela. Elle se mit à courir, dans le sens opposé de la cour de l'école, elle se dirigeait vers le boulevard. Elle faillit heurter la voiture de police, dans laquelle Dupuis s'évertuait à appeler des renforts et des secours, croyant toujours en la survie possible de Martin. Elle faillit heurter Delaunay, qui s'approchait doucement de la scène tragique. Elle courait, elle sentait. Delaunay changea d'attitude. Charles sortit de la cour. Delaunay regardait du côté d'Isabelle. Charles donna un coup de matraque dans la jambe gauche de Delaunay, celui-ci changea de nouveau d'attitude, avec un nouveau grognement vers le ciel, comme si l'enfer s'était situé en haut, ce samedi 19 mars, vingt-deux heures et trente minutes, sous des lampadaires qui avaient viré au bleu sous l'influence de la police.

Isabelle continuait de courir. Charles fit de même, dans l'autre sens. Il savait que sa mère avait senti, il avait compris. Il en faisait de même, pour l'autre, son frère. L'odeur de son père était plus forte, dans cet état, il savait ainsi pourquoi sa mère allait vers lui, ce n'était pas une préférence, loin de là. Charles avait compris. Il fallait frôler la dame Brémont, il s'arrêta, surpris, elle changea d'attitude, il la frappa au genou gauche, elle changea encore d'attitude, dans un grognement vers le ciel. Elle disait « pardon », il ne comprenait pas pourquoi, il continuait de courir, plus rapidement encore, Pito le suivait, restant sur le trottoir, sans arrêter sa curiosité sur les jardins environnants.

*

Isabelle arriva la première, dans un endroit qu'elle avait craint plusieurs fois, qu'elle n'avait fait que longer, encore seulement, en voiture. La maison dans laquelle avait sombré André n'était pas réparée, restait toujours un terrain vague sur lequel l'herbe avait fait son champ, dès avant l'ouverture officielle du printemps. Mais Isabelle sentait, elle s'engagea sur la pelouse, jonchée de papiers, de quelques bosses, de restes des constructions voisines en désuétude, en

phase de destruction, de monticules apocalyptiques qui venaient cacher la vue sur l'ensemble de la surface. Mais le flair animal d'Isabelle la guidait, alors, il n'y avait pas plus sûr. Elle reconnut les traces des fondations, quasiment disparues, elle passait le mur de la maison, commençait à discerner, derrière un pylône en béton, allongée, une forme qui ne lui était pas inconnue. C'est au niveau du mur arrière, au-dessus de l'escalier qui menait à la cave, qu'elle trouva le corps de son époux, sur le dos. Elle approcha, se pencha sur lui, ne perçut aucune respiration. Sans savoir que faire de plus, étouffée par une chaleur nouvelle, elle prit son téléphone pour appeler les secours.

Charles, de son côté, trouvait un décor plus touffu. En lieu et place de la maison ce n'était pas un terrain vague, mais un espace vert, des mêmes essences qu'il avait touché lors de son aventure avec Louis. Pito passa devant Charles, qui gardait toujours en main la matraque, au cas où, même s'il n'avait pas de doute, alors, sur la nature pacifique du chat. Pito allait avoir moins de difficultés que lui à trouver Louis, elle partait d'ailleurs vers un but clair, en claudiquant, en déviant parfois de bosquets qui rappelaient l'un des hommes qui, dans l'Histoire, avait pu en décrire certains, André Thouin, malgré l'obscurité grandissante à mesure qu'on s'éloignait de la rue.

Quand Pito lécha le visage de Louis, juste avant que Charles ne le reconnut, juste arrivé derrière deux beaux chênes qui grimpaient jusqu'à l'ancien grenier de la demeure, le garçon couché réagit très rapidement. Il ouvrit les yeux, écarta la bête d'une caresse affectueuse. Charles allongea le pas pour se jeter enfin à genoux près de celui qu'il cherchait depuis presque sept mois. Louis voulait s'asseoir, son frère lui vint en aide, Pito venait maladroitement donner des coups de tête dans les flancs des deux garçons, en ronronnant, en perdant parfois le contrôle de ses hanches.

« Et notre adversaire ? s'enquit bien rapidement Louis.

-Il a disparu, répondit Charles.

-Seulement disparu ?

-Seulement, oui. Il est encore menaçant.

-Et notre père ?

-Maman y est allé. Nous devons aller voir aussi, les retrouver.

-Aide-moi à me lever. »

Louis était engourdi, de même que s'il était resté allongé plusieurs heures, plusieurs jours. La période, selon lui, correspondait au temps qui les séparait du moment où il était venu voir son frère chez Damien, dans l'après-midi, mais les phénomènes physiques lui restaient étrangers, pour l'essentiel, comme il n'avait ressenti aucune douleur dans le corps des autres, comme il pensait toujours que seul son esprit s'était alors transporté, ce qui n'expliquait donc pas ces conséquences physiques. En tout cas, il boitait, Charles le soutenait.

Si le jardin restait agréable aux pieds, il était plus difficile d'avancer sur le bitume, la progression fut lente. On restait sur le trottoir, alors que Louis avait besoin d'espace pour laisser partir ses jambes, chasser les courbatures, mais la rue était dangereuse, d'autant plus à cette heure. Pito suivait ou précédait, selon son bon plaisir. Au niveau de la ruelle, près des quartiers de la dame Brémont, il n'y avait plus personne. Par contre, auprès de l'école, un attroupement s'était formé, du fait des grognements entendus, des vapeurs aperçues, d'abord, mais encore du fait d'arrivées continues de voitures de police et d'ambulances. Dupuis était à la recherche de Martin, mais la vapeur avait bel et bien disparu, et l'homme avec.

Pour Charles, il fallait trouver une autre voie, ce malgré l'incompréhension et la confiance naïve de son frère. Il fallait passer par la ruelle, afin de retrouver la voie parallèle à celle actuellement trop fréquentée, sans autre choix possible au vu des faiblesses de

Louis. Mais ils ne l'avaient jamais empruntée de nuit, cette ruelle, encore moins sous une telle menace. Louis sortait tout juste d'une annexe des enfers, Charles d'un combat inéquitable au possible, sans oublier deux heures et demi d'une marche soutenue. Les murs leur donnaient des visions ondulées. Sur trois cent mètres, on ne profitait que de trois points de lumière, avec un réverbère à chaque extrémité, le dernier bien plus faible au centre, trop bas pour éclairer plus de vingt ou trente mètres alentour. Le reste n'était qu'en surnoisées courses d'ombres affolantes, accompagnées parfois de fuites liquides, telles que les garçons en avaient distinguées quand ils étaient venus avec leur mère et leur sœur, sur ces mêmes murs. Mais le plus souvent, ce que chacun voyait courir sur ces murs, c'était une jeune fille déguenillée, si ressemblante, les frôlant, grognant d'on ne sut où, gémissant parfois des douleurs endurées derrière ces pierres, dans les interstices d'une maçonnerie trop ancienne pour avoir gardé de la place au repentir.

Aucun moyen pour eux d'accélérer la danse. Louis craignait Bune, qui pouvait leur tomber dessus à tout instant, ses jambes tremblaient, Pito restait à leurs pieds, au risque régulier de les faire trébucher. Trois cent mètres qui en parurent le double, de sifflements rauques en effritements impétueux. Mais le démon ne fit aucune apparition. Les garçons continuaient, arrivaient au bout.

La jeune fille les attendait, elle restait debout devant eux, au milieu, sous cette lumière rare, les cheveux secs, ils ne volaient pas, ne bougeaient pas, elle était nue, sale, du sang coulait de son ventre, l'hémoglobine renvoyait des éclats, sur le sol, dans les yeux des deux frères. Ils restaient concentrés sur leur marche, il n'était pas question d'arrêter, de la laisser avancer sur eux. Lourde, dans la main gauche, la matraque était tenue fermement, mais Charles n'était pas sûr de pouvoir de nouveau la soulever, et la confier à Louis n'y eut là rien changé. Pito partit à patte gauche, elle ne la regarda même pas passer.

Pour Charles et Louis, bifurquer sur la gauche était une autre histoire que pour Pito. Ils n'essayèrent même pas de se frayer un passage, ils affrontèrent la demoiselle, stoppant à deux mètres à peine d'elle. Son visage restait neutre mais son regard, relevé sur eux, la tête légèrement penchée vers le bas, suffisait à augmenter leurs craintes. Charles était le plus combattif à l'instant, son frère sortait d'une trop longue bataille, en internes rudoiments, mais l'aîné n'avait pour autant plus la force de réfléchir ou de réagir, de dire ou de courir.

Elle ne semblait prendre aucun plaisir à la situation, elle ne semblait pas plus gênée par son infecte nudité, mais elle prit l'initiative. Ainsi son bras droit fut porté vers l'avant, la paume dirigée vers le haut pour obtenir un objet. Devant l'absence de compréhension, elle leva le menton, sans bouger les yeux, si ce n'est pour les calibrer précisément sur ceux de Charles. Celui-ci comprit. Avait-il le choix ? Il lisait « non ». Était-ce un danger pour eux deux ? Il ne lisait rien, mais il avait l'intuition que la réponse était la même. Il lui était impossible de lever l'arme, en effet, si bien qu'il fit un pas en avant, restant tout de même en dehors de la mare de sang qui continuait de se répandre, d'augmenter. Le pied droit de la jeune fille glissa dans le liquide, Charles y vit une élégance imposante, qui disparut aussitôt l'objet donné, le sang décollant vers les murs.

Charles n'était pas seulement soulagé du poids de l'arme, il y avait autre chose, qu'il n'eut pu définir aisément sur le moment. Après, malgré la tournure tragique dans laquelle allait se terminer leur triste aventure, il serait à même de croire qu'il était certain alors qu'ils n'avaient plus aucune raison d'avoir peur. Louis n'en pensait pas tant. Exténué, il se sentait comme une simple remorque, attelée à son frère, mais avec des yeux, et des yeux obsédés par un horizon noir, brumeux. La marche était plus aisée, Charles avait repris de la vigueur. Il suffisait d'aller droit, en longeant, sur le trottoir, les haies du plus près, afin de ne pas se faire voir.

En arrivant près du terrain vague, Charles vit un uniforme, c'était l'inspecteur Dupuis, qu'il ne connaissait pas. Pas très loin de lui, il le remit, c'était Delaunay. Puis, de la gauche, venaient des éclats bleus, les deux frères se mirent à courir. Dupuis était plus avant que Delaunay, près d'autres formes. Isabelle était à genoux, leur père allongé. Ils approchèrent plus doucement, perçurent les sanglots de leur mère. Derrière, l'ambulance se garait, deux hommes en sortaient, à grande vitesse. Louis n'avança pas plus, Dupuis se retourna, il voulut empêcher Charles de continuer. Mais celui-ci se rapprochait de sa mère, à genoux, il resta debout, elle glissa sa main droite contre sa cuisse gauche, inconsolable, elle le regarda dans les yeux, sans tenir le regard plus de deux secondes, les secouristes leur demandèrent de s'écarter, elle se retourna et se précipita sur Louis, tandis que d'une autre voiture tout juste garée sortaient Amiart, Mathilde et sa nourrice de la soirée, toujours en uniforme. Pito quitta les abords d'André pour gambader vers la petite. Le regard du secouriste le plus âgé, vers Dupuis, était chargé d'un dépit communicatif, Charles et Louis le croisèrent, alors qu'Isabelle était tournée de l'autre côté.

Les pleurs de leur mère, qui s'était déjà faite à l'idée, retinrent les leurs encore longtemps. Les voisins entendraient couler les premières larmes dans la nuit, tard, rentrés en deux voitures, avec Dupuis et Amiart, qui leur avaient dit rester à disposition.

Avec ces larmes tardives retentirent les sonneries du téléphone fixe. Isabelle devait supporter un autre événement tragique. Sa mère, effondrée, venait lui apprendre, en pleine nuit, le décès de son père, elle s'était réveillée avec l'absence inquiétante de ronflements, il était mort dans son sommeil. Isabelle tremblait, Charles arriva quand le combiné fut raccroché, il vint enlacer sa mère. Louis les retrouva aussi, leur mère leur expliqua, les larmes succédèrent aux larmes. Ils savaient tous qu'il n'y avait pas de hasard, mais Charles seul pouvait penser qu'ils ne risquaient plus rien, c'était le seul message que lui

avait transmis la jeune fille, eut-elle une quelconque valeur. La mère d'Isabelle avait aussi alors appris la mort de son gendre, tandis que sa fille avait voulu attendre le lendemain, incapable du moindre appel en cette soirée tragique. Pour la beauceronne comme pour la petite famille réunie, les réserves lacrymales étaient bien insuffisantes, on faisait de la place pour un profond dépit, pour un découragement qui ne semblait pouvoir être dépassé.

Au pied du canapé, encore habillée, Isabelle s'endormit, exténuée, vingt minutes après l'appel de sa mère, personne n'avait bougé. Louis l'accompagna dans le sommeil dix minutes après. Seul Charles, qui avait pourtant cumulé tant de fatigue, resta les yeux ouverts sur le plancher. Pito même dormait. Le garçon ne pouvait s'empêcher de poser à son esprit les questions dérangeantes qu'il eut évitées s'il en eut les forces, ou s'il fut assez faible pour s'enfoncer. Il ne savait pas si son père était encore vivant avant leur rencontre avec la jeune fille, par exemple, il avait l'impression que oui, que la passe d'arme avait signé leur survie comme il avait décidé de sa mort. Serait-il capable de le savoir un jour ? de le demander ? Il voulait sauver les deux, mais Bune avait gagné, il avait emporté son père, son grand-père également, ce qui ne faisait pas grand sens, c'était bien vrai pourtant. Il cherchait pourquoi Bune avait fait se rencontrer ses deux parents, pourquoi il avait fait se croiser leurs routes. Le grand-père était une énigme pour lui maintenant, le démon n'en avait rien transmis.

*

Le lendemain matin, dans un silence absolu, Charles décrocha le combiné pour appeler Damien, il avait besoin de comprendre. Personne n'était là, de l'autre côté, pour lui répondre. Il expliqua à sa mère qu'il avait besoin d'aller voir, elle n'eut pas le courage de lui refuser la promenade. C'était une occasion pour elle de retrouver son autre fils, qui lui avait tant manqué, et le téléphone se mit à sonner, de l'hôtel de police, de l'hôpital, les heures précédant le déjeuner seraient

passées à répondre et à donner en conséquence certains coups de fil nécessaires, si difficiles.

Charles fit un détour pour éviter la boutique de l'oncle Jacob. Certes il l'avait particulièrement soutenu, avec une aide précieuse, mais ce n'était pas maintenant l'interlocuteur adéquat, s'était-il dit. Bien consciemment, c'en était gênant pour lui-même, par rapport au courage dont il avait fait preuve, il avait besoin d'une compassion que l'homme était incapable de lui donner. Dehors les badauds respiraient le premier jour du printemps, d'un dimanche paisible, tandis que les mêmes questions trottaient dans la cervelle de Charles. Sa frustration n'en fut que renforcée quand il trouva une maison vide. Il n'attendit pas longtemps, la famille était certainement partie la matinée ou la journée en promenade, pour penser à d'autres airs. Il fit quelques pas, après avoir vérifié, par les fenêtres laissées ouvertes, qu'il n'y avait personne à l'intérieur. Il n'avait rien sur lui pour leur laisser un mot, il rappellerait, repasserait, il n'aurait su décrire sa déception si grande. Mais il restait toutefois l'autre option. L'oncle n'accompagnait pas la famille en promenade, il y avait des chances, certes minimes, pour qu'il fut occupé dans sa boutique.

La marche était agréable, davantage que les foulées forcenées qu'il avait fournies la veille. Il n'avait pas dormi, mais la recherche d'explications était trop importante pour qu'il s'en dispensât. La rue des Bouchers, longue, trop étroite pour être éclairée, était vide au niveau de la petite librairie. La boutique était fermée, mais rien ne le montrait, aucune grille, aucun rideau baissée. Charles se colla sur la vitre. Aucune trace d'activité. Mais un rai lumineux le frappa dans l'œil gauche, si bien qu'il dut reculer. Il se rapprocha. Il y avait plusieurs éclats, en fait, qui se relayaient sur lui. Les polyèdres d'argent venaient agacer ses iris. La matraque, donc, que faisait-elle là ? Au fond, dans la réserve, dont la porte restait comme à son habitude ouverte, l'arme noire posait contre l'étagère. Que Jacob

connut cette fille, Charles ne pouvait y croire. Il sursauta de nouveau quand il vit passer rapidement une paire de jambes, nues, traversant cette réserve de droite à gauche. Sa concentration sur l'arme et la vitesse du mouvement l'empêchèrent de voir le haut du corps, mais ces jambes, même de loin, il les reconnaissait, il les avait observées la veille, au-dessus de la mare de sang, il avait même distingué les pieds, l'ensemble revenait dans sa tête tandis qu'il allait de nouveau se rapprocher, jusqu'à coller son visage contre la porte vitrée.

Il n'y avait plus d'éclats, un voile les empêchait de passer. Au raz du sol, ce voile commença à entrer dans la pièce principale de la boutique, tout en grimpant doucement dans la réserve. Charles comprit. Il se mit aussitôt à crier « Au feu ! Appelez les pompiers ! La boutique elle brûle ! », sans conviction sur la portée de ses mots. Il frappa des deux poings sur la porte. « Venez ! Sortez ! Il y a quelqu'un à l'intérieur ! » Une fenêtre s'ouvrit derrière lui. « Appelez les pompiers ! ». « Oui, mais recule, petit. » Charles vit les premières flammes apparaître, grimper sur les étagères du fond, embrasser langoureusement les cartons, les enlaçant suavement, entrant dans les ouvrages, attaquant les tranches, écartant les pages, absorbant les écritures, les gravures, dégénéralant les œuvres. Charles ne put s'empêcher de penser aux livres anciens qu'ils avaient consultés, avec Damien et Jacob, à ces clés maintenant fondues.

La caserne était à deux rues, certes longues mais vite parcourues le dimanche matin, les hommes présents à l'exercice au lieu d'être à la messe. Sur place, il relièrent leur fourgon à la borne d'incendie toute proche, les vitres furent brisées et l'eau commença son travail. Elle venait noyer les flammes au sol, dissoudre les fumées, former des éponges de papier, de carton, éroder les boiseries d'une pression fatigante. Charles était écarté, deux des hommes avaient défini un paramètre de sécurité qui l'empêchait de retrouver la jeune fille. Le feu n'avait pas pris l'étage, la bâtisse était solide, les deux sapeurs qui

tenaient la lance purent rentrer rapidement, ils le devaient, mais sans espoir pour la vie de celle qu'ils devaient y trouver. Au fond, le feu semblait maîtrisé, sans rien pour l'attiser de nouveau. Ils avançaient prudemment, puis ils découvrirent une pièce vide, sans plus trace d'une écriture, sans la présence d'un corps quelconque. Ils revinrent donc bredouille, le garçon ne pouvait y croire. Il fut remercié de les avoir averti, mais Charles insistait, il avait vu cette jeune fille. Le sapeur Hubert prit l'initiative alors de l'emmener voir à l'intérieur, il n'y avait plus aucun danger. Il put ainsi constater que sa vision n'avait été qu'hallucination, même si certains éléments, sur lesquels il se précipita, étaient eux bien réels. La matraque avait laissé un tas de cendres noires, mais douze petits morceaux d'argent s'était éparpillés sur le sol, déjà froids, qu'il ramassa délicatement, le sapeur Hubert fit celui qui ne voyait pas et lui enjoignit de rentrer chez lui.

Il ne devait plus chercher qui, mais plutôt ce qu'était l'entité qu'il avait rencontrée, trois fois, qui avait pu se déplacer jusqu'ici, possiblement nue, qui prenait l'inquiétante habitude de disparaître, par des issues invisibles.

L'explication vint à lui, enfin, sous la forme d'un Jacob abasourdi par la scène qu'il découvrait là, dans une approche plus maladroite qu'à l'habitude, très lourd dans ses chaussures de cuir, rougeaud dans son gros pull de laine, recouvert d'un gilet de couleurs encore douteuses. Mais l'homme n'était pas à s'effondrer, il n'était pas non plus à s'approcher de trop près. En trois secondes il comprit que c'en était fini pour lui de cette boutique et de ce qu'elle contenait. Il ne tenait pas à rencontrer les pompiers encore présents, un signe discret pour Charles suffit et il se mit de dos, chancelant d'abord, marchant lentement dans l'autre sens en l'attendant.

« Jacob, murmura Charles, osant maintenant le prénom.

-Charles. Nous partons.

-Vous partez ?

-Oui.

-Mon père est mort, fit Charles, abrupte.

-Je le sais.

-Comment cela, vous le savez ? Votre frère aussi le sait ? Et Damien ? Où sont-ils ?

-Ne t'inquiète pas pour eux, Charles, ils vont bien. Mais nous devons partir, nous retournons aux origines.

-Tous ensemble ?

-Oui, ensemble.

-Mais pourquoi ?

-Si nous restons là, nous vous faisons courir un danger plus grand encore, fit Jacob en continuant de marcher vers le bout de la rue. Ton père, ton grand-père, ils devaient mourir, je suis désolé de te le dire. Nous ne le savions pas encore hier, mais notre maître, pour la première fois depuis les origines, est venu nous rendre visite. Ils nous a convoqué, Jan et moi, hier soir, tandis que tu luttais contre Bune.

-Que voulait-il ?

-Il nous a félicité de l'aide que nous t'avons apporté, mais il nous a aussi mis en garde, clairement. Ce que nous avons fait pouvait se retourner contre nous, le pacte pouvait être rompu si nous ne quittions pas les lieux.

-Mais pourquoi cela, si ce que vous avez fait est bon ?

-Justement, les frontières entre le Bien et le Mal sont ténues, dans les sphères dont nous parlons. Bune avait dessiné un tableau très gourmand, depuis plus de deux siècles. Ton père et ton grand-père sont partis, je sais que c'est une douleur terrible pour vous, mais son

idée pourtant partait dans des perspectives encore bien plus larges. Ton intervention, avec nos conseils et ces armes, a tout simplement mis fin à son plan, il doit recommencer de zéro, sur d'autres êtres, toujours, et c'est cela qui importe, dans le but de se faire remarquer et de monter en estime auprès de leur grand maître à tous.

-Mais si tout est terminé, pourquoi vous faire partir ?

-Nous n'avons pas le choix, c'est une requête d'un ordre suprême, que le démon ne peut pas ignorer. C'est une légère punition pour une intervention qui n'est pas seulement humaine, tu as pu le constater dans les mouvements de la matraque que tu as brandie et dans la propagation de la légion d'Andras : ils ne devraient jamais être ainsi mêlés aux histoires des autres quand il s'agit de prendre la main sur des êtres humains. Cela nous retombe dessus, en quelque sorte.

-Mais que voulait-il faire de plus ? N'est-ce pas suffisant que ces deux morts ?

-La mort suffit aux humains, seulement aux humains, et c'est déjà bien malheureux. Mais Bune voulait prendre contrôle de vos deux esprits, à ton frère et à toi, comme il avait malheureusement pris le contrôle de ton père, qu'il voulait marier avec ta mère, pour joindre les territoires, tout est une question de territoires, comme il avait pris le contrôle de ton grand-père, qui devait rester dans sa chère ferme, comme il avait pris le contrôle de ton ancêtre et de toute sa fratrie. Il avait bien voyagé aussi, il avait créé des jonctions, comme tes parents venaient d'en créer une nouvelle, tout comme ta mère et toi, à partir d'un quartier sûr pour lui, développer encore davantage son pouvoir du seul fait de fuir.

-Il n'a plus aucun contrôle, à présent.

-Effectivement.

-Les territoires sont dissous ?

-Tu l'as compris, concéda l'oncle alors qu'il s'était arrêté au bout de la rue, suffisamment loin, alors, du lieu de l'incendie. Ce qu'il faut que tu saches, et tu peux le garder pour toi, c'est même nécessaire que tu ne l'ébruities pas, c'est que ton père et ton grand-père étaient pour ainsi dire déjà condamnés. Ils n'étaient plus eux-mêmes, ils ne contrôlaient pas véritablement leur conduite, leur vie. Ta mère est indemne, sache-le, prends soin d'elle.

-Vous voulez dire qu'ils étaient déjà morts ?

-Oui, c'est cela, en quelque sorte, ils étaient condamnés, comme ton ancêtre, également. Ils n'étaient plus que des pions, je suis désolé de le dire ainsi.

-Je m'en doutais, pour mon père, pendant que Bune me transmettait, hier soir, certaines de ses pensées.

-Cela n'enlève rien au fait, bien entendu, qu'il t'ait éduqué tout à fait correctement, avec ta mère, cela n'enlève en rien, c'est important aussi, que tu viens de ton père, que ton caractère est imprégné du sien, davantage que celui de ton frère, d'ailleurs. Et c'est pour cela que Bune a capturé Louis, parce que c'était pour lui une autre difficulté, nécessaire. Ils recherchent les difficultés, vois-tu, elles les mettent en valeur. Mais tu peux être sûr qu'ils te laisseront tranquilles, dorénavant, à moins que tu n'ailles les chercher, ce que je ne souhaite pour rien au monde. Porte le deuil, c'est tout ce qu'il y a pour toi, ce jour et les jours suivants.

-Oui. Je comprends, fit Charles.

-As-tu d'autres questions, avant que l'on ne se quitte ?

-Puis-je voir Damien, Jan, une dernière fois ?

-Non, répondit Jacob, il n'en est pas question, d'autant qu'ils sont déjà loin.

-Mais vous partez ensemble, m'avez-vous dit ?

-Ils ont pris de l'avance, je les rejoins. Nous faisons toujours la route ensemble, avec Jan, mais jamais l'un à côté de l'autre. Je lui dis où aller, il y va, je le suis, à distance. Sache que je ne vois jamais ses épouses, ce serait un risque trop important.

-Pourrez-vous leur dire qu'ils me manqueront, que je leur suis redevable, toute ma vie, que je les aime ?

-Je n'y manquerai pas, fit l'oncle. Nos chemins se séparent ici. Je vais à droite, tu vas à gauche.

-Une dernière chose, fit Charles.

-Oui ?

-J'ai récupéré les morceaux d'argent qui étaient intégrés dans la matraque. Ils étaient au sol, dans la réserve, près du bois calciné.

-Garde-les, ils te seront plus utiles qu'à moi, dans l'avenir. Garde-les précieusement, surtout ne les disperse pas, au risque de perdre leurs bénéfices.

-Mais pourquoi cette matraque était-elle dans la réserve ?

-Il vaut mieux que tu ne le saches pas.

-Et la jeune fille ? Que venait-elle chercher là ?

-Ne pose plus de questions, c'est préférable, trancha l'oncle. Je t'ai dit tout ce que tu devais savoir. Le reste, ce ne sont que détails inutiles, insignifiants.

-Très bien. Il est temps donc de nous quitter.

-Oui. Ce sont des adieux douloureux, mais il le faut. Je me souviendrai longtemps de toi, Charles.

-Et moi donc. Encore merci.

-Ne me remercie pas. Adieu. »

Il n'y avait pas plus d'effusions possibles avec Jacob. Il n'attendit pas un dernier mot de Charles, il se retourna, partit, tandis que le garçon restait à observer cette carrure colossale s'éloigner. Quand la silhouette disparut, entre des arbustes verdoyants, il se décida enfin à rentrer porter le deuil, le cœur lourd, oubliant ses dernières incertitudes, avec une hâte, retrouver Mathilde, Louis, sa mère, jouer avec Pito, ranger doucement dans un coin de sa tête tous les événements qui les avaient tant fait souffrir.

*

Épilogue

Pour Isabelle, l'année qui suivit ces événements fut des plus éprouvantes. Elle devait concilier son travail et sa responsabilité de trois enfants qui, s'ils pouvaient compter les uns sur les autres, n'en étaient pas moins encore quotidiennement sous la pression d'un choc émotionnel terrible. Tous encore installés dans l'appartement qu'ils avaient laissé vide lors de cette fameuse soirée, les jours passaient à reconstruire une vie commune aussi positive qu'elle put l'être. Charles était toujours aussi solitaire, attendant impatient que son frère le rejoignit au collège, il fallait encore compter pour cela une année entière. Damien, dans son ouverture sociale de la session précédente, n'était plus qu'une légende, et personne n'était depuis venu importuner le garçon sur son caillou, pendant les heures de récréation. Mathilde grandissait bien vite, comme tout enfant de son âge, et Louis mettait beaucoup d'espoir en elle, ils s'entendaient si merveilleusement que leur mère en arborait un sourire, seule, le soir, avant de s'endormir.

À la date anniversaire de la découverte du corps sans vie d'André Dubourg, si la sagesse populaire voulait que l'on marqua la fin d'un deuil profond, pour des esprits dorénavant reposés, on devait remarquer une atmosphère pour le moins timide et recueillie, ce soir-

là, à table, malgré les prémices d'un printemps qui n'avait encore trouvé aucune voie aérienne de libre pour s'inviter dans l'intérieur de la petite famille. Chacun savait ce que la date représentait, mais aucun d'entre eux ne voulait en parler, comme une épreuve qui devait rester individuelle.

Isabelle, qui avait installé un poste de télévision dans sa chambre pour combler ses veillées de l'hiver, s'était cloîtrée seule aussitôt après la vaisselle lavée, essuyée et rangée, avec l'aide de Louis pour ce soir. Mathilde était couchée. Les deux frères partageaient toujours une seule pièce pour dormir. Cette fois-ci, on était en pleine semaine débutante, avec un emploi du temps chargé pour chacun sur le lendemain mardi. Louis s'endormit dès vingt-et-une heures trente, tandis que son frère souhaitait continuer à veiller un peu, avancé dans la lecture obligatoire du *Médecin malgré lui*.

C'est autour de vingt-deux heures que les premiers bruits se firent entendre, Charles était sur le point de poser l'ouvrage sur sa table de chevet afin de se jeter dans les bras de Morphée. Il sursauta d'abord, puis regarda son frère, qui semblait n'avoir rien entendu. Il distingua une lumière sous la porte fermée, il s'aperçut bien vite que cette clarté n'avait pas d'ampoule pour origine. Il n'avait entendu aucun bruit venir de la chambre de sa mère, contigüe, il était rassuré par l'extériorité possible du premier choc, ce jusqu'à cette lumière fuyante, et jusqu'au second choc, cette fois contre la porte, à trois mètres à peine de lui, devant lui. Il restait assis, contre le mur, mais le troisième choc, plus lourd, le fit se lever. Louis n'entendait rien, sa mère n'entendait rien, Mathilde non plus, ni non plus Pito, d'ailleurs, qui eut dû réagir en de normales circonstances.

Charles avançait vers la porte, dans la seule clarté qui passait toujours par dessous. Arrivé contre l'entrée, s'apprêtant à s'y coller pour mieux entendre la source des bruits, mués en frottements muraux, en pas francs qui résonnaient dans le lino du vestibule et du séjour, la clenche

piqua doucement vers le bas, sans un grincement, et sans forcer la porte était ouverte, vers l'intérieur, sur le garçon. Son premier réflexe fut de s'opposer à l'ouverture, l'épaule droite appuyée, lâchée sur le mouvement. Ce fut alors que le grognement fut émis, là encore Charles semblait le seul à pouvoir l'entendre. La vocalise affirmée fut accompagnée d'une poussée plus nette sur la porte, jouissant d'une force inhumaine qui éjecta le garçon de son poste pour le laisser deux mètres plus loin, sur les fesses au pied de son lit.

Plus aucune clarté. Seules deux iris rouges, sanguinolents, qui fixaient Charles intensément, d'abord, avant de parcourir la pièce, en passant sur le lit de Louis, dessous, contre les murs et leurs étagères, dans la penderie qui servait aux deux frères. Cela ne faisait que des frottements aériens, que Charles ne parvenait pas à suivre systématiquement, constamment surpris de retrouver les deux points rouges à des endroits espacés de la pièce, jusqu'à ce qu'ils vinsent de nouveau se fixer sur lui, au-dessus de lui, si près de lui. Il reconnaissait les formes, malgré l'absence d'ombres suffisantes, il reconnaissait le visage qui se dessinait autour de ces yeux.

Un cri sourd scinda la réception auditive du garçon en deux, de fréquences aiguës qui se répondaient d'une oreille à l'autre, suivies d'un nouveau grognement, durable, que Charles aurait encore en écoute le lendemain, d'un grognement rempli de rage, de désir, de frustration, de délivrance aussi. Et la jeune fille quitta la pièce comme elle l'avait investie, claquant la porte sur elle, provoquant des étincelles de lumière avant de disparaître.

Charles était toujours à terre. Il vit Louis se redresser, le regarder d'une manière si étrange qu'il fut pris d'une angoisse ancienne, se rappelant les pires heures de leur récente enfance. Mais Louis, quand il prit la parole, lui fut très rassurant, pour lui reprocher de l'avoir éveillé de son vacarme et pour le toiser d'une position qui lui paraissait clairement louche, résultante selon lui sans doute de bien

viles actions ou pour le moins de malsaines intentions. Charles ne voulait pas épiloguer, il baissa la tête, tout simplement, prenant sur lui ses mésaventures nocturnes. Il profita le lendemain matin de ce que son frère Louis fut dans la salle de bains pour vérifier que les objets que la jeune fille était venue rechercher se situaient toujours là, cachés dans une grande figurine de sel aux traits d'un Naruto qu'il avait confectionné avec soin, avec quelques défauts criants, et qui n'était là, aux yeux des autres membres de la famille, que pour lui rappeler la belle amitié et l'entraide de Damien.